// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

MILES KANE
NOUVEL ALBUM
+ INTERVIEW

IDLES
TONY JOE WHITE
MICHAEL HURLEY
DURUTTI COLUMN

MES DISQUES À MOI
ERIC JEAN-JEAN

ROBBIE SHAKESPEARE
GWENDOLINE
BEECHWOOD
CAT POWER
THE SORE LOSERS
LOS BITCHOS
LUCINDA WILLIAMS

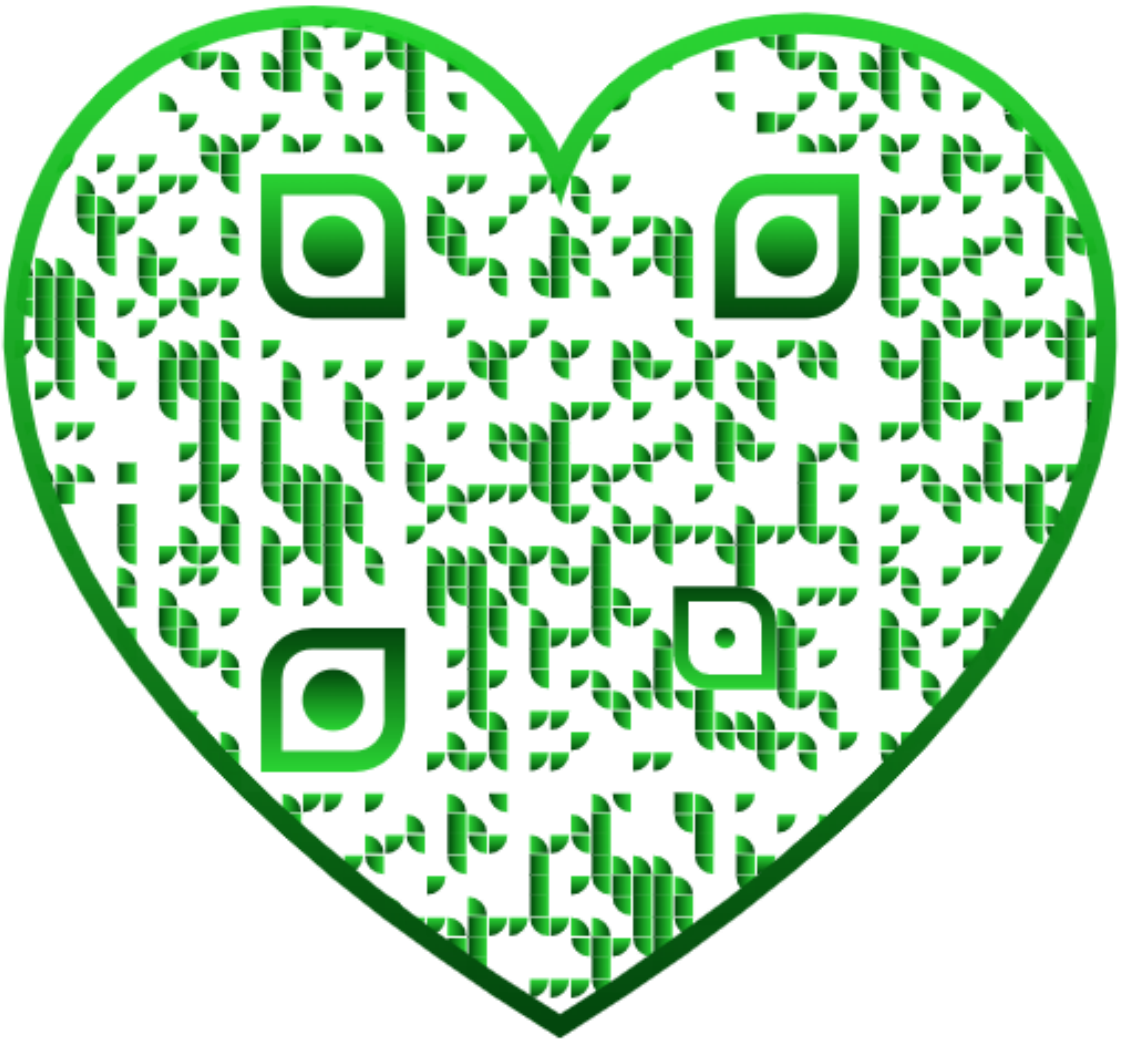
ENVIE DE KANE EN 2022 ?

FÉVRIER 2022
N°654 / 6,70 €
MENSUEL
BEL/ LUX 7,40 €
SUISSE 11,40 CHF
PORTUGAL CONT 7,60 €
ITALIE 7,60 €
ESPAGNE 7,60 €
CAN 11,60 $ CAN
DOM 7,60 €
NCAL(S) 1000 XPF
POL(S) 1120 XPF
ILE MAURICE 7,60 €

L 19766 - 654 H - F: 6,70 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°654 ★ FÉVRIER 2022 ★ MILES KANE



EVENEMENT FNAC

HOMMAGE A DAVID BOWIE

FNAC TERNES DU 27 AU 29 JANVIER 2022*

présenté par
JERÔME SOLIGNY

3 JOURS DE RENCONTRES AUTOUR DE L'ARTISTE LEGENDAIRE

* Accès selon les règles sanitaires en vigueur, dans la limite des places disponibles.

rock&folk

PLUS D'INFORMATION SUR
LECLAIREUR.FNAC.COM/AGENDA

fnac

Edito

Ce moment des vœux

Ça n'a échappé à personne, ce moment arrive chaque 31 décembre à minuit. Pile. Vraiment pile, hein, et il y a toujours un type qui prévient depuis minuit moins le quart que c'est dans quinze minutes, dix, puis cinq, tout en se resservant de grands verres de vin sucré tiède, et en dessous de la minute, là, il ne rigole plus. Du tout. Il se met à brailler le compte à rebours. Faut pas rire de lui... Il est sérieux. Très. Les cinq dernières secondes sont hurlées et vient enfin le moment. Ce moment des vœux.
Où on embrasse n'importe qui en lui souhaitant n'importe quoi, mais *surtout la santé*. De toute façon, on le connaît pas.
Mais on lui souhaite le meilleur. C'est aussi l'heure de grandes promesses, qu'on ne tiendra pas, et de grandes migraines auxquelles on n'échappera pas pour bien mal débuter janvier.

Ce sentiment d'avoir un peu foiré l'année terminée mais que celle qui débute, promis, il va s'en passer.
Ce moment un peu nostalgique.

Nostalgique comme l'est Miles Kane.
Nostalgique d'une nostalgie.
Une époque qu'il n'a évidemment pas connue. Motown. Northern soul. Le revival mod de Paul Weller, aussi, pour faire vite. Lui-même déjà nostalgique d'une époque plus ancienne. Réhabilitant élégance et gourmette, au moment où un sondage affirme que 98 % des Français aiment s'habiller confortablement… En jogging ?
Ces moments forcément fantasmés. Rêvés. Idéalisés.
Bref, ce truc du *c'était mieux avant*.
Le franc ? La carte Orange ? Raymond Barre ? La Renault Fuego ?
Certaines regrette le Kärcher. D'autre le Maréchal…
c'est un peu n'importe quoi vu comme ça. Non ?

Et était-ce vraiment le cas ?

Parlons musique. En France.
En 1981, "La Danse Des Canards", "Pour Le Plaisir" d'Herbert Léonard et "Les Lacs Du Connemara" se sont vendus chacun à plus d'un million d'exemplaires.
En 1991, Les Inconnus, Lagaf' et Yannick Noah se goinfrent.
2001 ? Garou explose tout !
Et il y a dix ans, Adele, Mika et Les Prêtres scorent.
Mais on peut remonter à 1971, hein. Cette année-là, les Poppys, Gilbert Montagné, Sheila, Nicoletta, Stone et Charden, Michel Delpech et Hallyday ont occupé la place de numéro un.
Et, okay, George Harrison, aussi. La fameuse exception.
Alors ? Tout le monde a ses souvenirs. *Sa* nostalgie.
Si elle ne s'explique pas, elle renvoie forcément à des moments heureux. Ou supposés.

Bref, c'est donc le moment des vœux.
Le moment de souhaiter à l'équipe qui fait le journal, aux journalistes, aux photographes de continuer avec cette même passion, ce même talent.
Le moment de souhaiter le meilleur aux lectrices et aux lecteurs de Rock&Folk.
De souhaiter, enfin, des disques merveilleux et des concerts inoubliables.
Comme avant.
Mais sans nostalgie aucune, hein…

Bonne année !
Et surtout la santé.

VINCENT TANNIÈRES

ROCK THE PISTES FESTIVAL

10ème ÉDITION

13 ▸ 19 MARS 2022

TRUST · GAËTAN ROUSSEL
47TER · IAM · KUNGS
& CLUB AZUR
(UPSILONE · VICTOR FLASH)

Portes du Soleil
Ski & Bike

Sommaire 654

Parution le 20 de chaque mois

In memoriam

Olivier Cachin **ROBBIE SHAKESPEARE** 10

Mes Disques A Moi

Jérôme Soligny **ERIC JEAN-JEAN** 12

Tête d'affiche

Eric Delsart **GWENDOLINE** 16

Jonathan Witt **THE SORE LOSERS** 18

Thomas Andrei **LOS BITCHOS** 20

Bertrand Bouard **LUCINDA WILLIAMS** 22

Thomas E. Florin **BEECHWOOD** 24

Vianney G. **CAT POWER** 26

En vedette

Géant Vert **IDLES** 28

Thomas E. Florin **MICHAEL HURLEY** 32

Story

Benoît Sabatier **THE DURUTTI COLUMN** 36

Nicolas Ungemuth **TONY JOE WHITE** 42

En couverture

Eric Delsart **MILES KANE** 48

La vie en rock

Patrick Eudeline **FILS DE !** 56

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : LAUREN LUXENBERG - DR - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Lauren Massie - DR

24 Beechwood

48 Miles Kane

RUBRIQUES **EDITO** 003 **COURRIER** 006 **TELEGRAMMES** 008 **DISQUE DU MOIS** 061 **DISQUES** 062 **REEDITIONS** 070 **REHAB'** 074 **VINYLES** 076 **DISCOGRAPHISME** 078 **QUALITE FRANCE** 080 **HIGHWAY 666 REVISITED** 081 **ERUDIT ROCK** 082 **ET JUSTICE POUR TOUS** 084 **FILM DU MOIS** 086 **CINEMA** 087 **SERIE DU MOIS** 089 **IMAGES** 090 **BANDE DESSINEE** 092 **LIVRES** 093 **ABSOLUTELY LIVE** 094 **ROCK'N'ROLL FLASHBACK** 096 **PEU DE GENS LE SAVENT** 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros papier et numérique : 129,44 €, prélèvement mensuel : 5,75 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Finlande, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,03 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Bonne année quand même

Illustration Jampur Fraize

Rod

"Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là" pourrait dire l'ancien footballeur. Alcool/ drogue/ sexe et bien d'autres choses sont passées par lui, mais il est toujours vivant. Certes, il a perdu de sa *flamboyance* physique et artistique mais, contrairement à d'autres, il fait encore des disques et ne se contente pas de vivre sur ses (anciens) acquis. Il est l'archétype du rocker tel qu'on l'imagine et il a véhiculé un certain mode de vie attribué à ce monde musical et qui a fait les choux gras des colonnes de ce journal depuis sa création ! Alors, oui, ses derniers disques ne sont plus à la hauteur de son *talent,* mais combien aimeraient être lui aujourd'hui parmi tous les groupes qui naissent et meurent faute de goût et d'audience ? Si vous voulez une vie de rock star déjantée, lisez son autobiographie, qui est moins barbante, philosophique, sérieuse et moralisatrice que celles de ses congénères qui, après avoir mené la même vie que lui, nous proposent une vision de leur vie aseptisée ! 2021, il est encore dans Rock&Folk... Excellent, ce premier numéro de l'année 2022 ! Et les quatre pages sur Jeanne Moreau dans "La Vie En Rock" par Eudeline, quelle pertinence ! Ça manquait vraiment. Pour la suite, on espère une spéciale Gibert Bécaud (ah, ses cravates à pois dignes de Carnaby Street !), et surtout Patachou...

BRUNO LEDEZ

Patrick

Le 21 décembre s'est éteint Patrick Bonache, c'était mon oncle et, de mémoire, je l'ai toujours connu abonné à Rock&Folk. Il était du premier concert des Sex Pistols en France, également du premier concert de Téléphone en novembre 1976. Une collection de vinyles et d'albums CD à faire frissonner tout passionné de rock, de blues, de punk, de soul ou de funk (liste non exhaustive). Il est parti rejoindre des musiciens qu'il admirait : Jim Morrison, Jimi Hendrix, Charlie Watts, Joey Ramone, Brian Jones (dont il a partagé la coupe de cheveux pendant longtemps !). Et surtout, il aura poussé son admiration pour Lemmy Kilmister jusqu'au bout car lui aussi mort à soixante-dix ans d'un cancer...

EDOUARD JACQUESSON

Jeanne

Appeler Jeanne Moreau *"baby Jeanne"* juste après un article sur Rod Stewart, fallait oser. Bravo Patrick Eudeline.

YVES

Nicolas

Cher R&F, je referme à l'instant le HS consacré au Rock Français (oxymore ?) feuilleté en ce beau jour ouvrant l'année nouvelle. L'heure de penser à ceux qui ont rejoint l'irréel l'an passé. Le livre s'est fermé pour Nicolas Ker. BHL s'est penché sur le sujet. Rock&Folk non. Peut-être un problème de pierre Dombasle. Un oubli ? La honte d'être passé totalement à côté du meilleur groupe français de ces quinze dernières années ? De l'avoir laissé crever sans tambour ni trompette ? *Too much class for the neighbourhood ?* Chaque album du groupe avait sa place dans les quatre-vingts sélectionnés. Je laisse Benoît Sabatier le soin de vous l'expliquer. Bonne année quand même.

XAVIER BRICLOT

David

Punaise, la gueule de Bowie sur son nouvel album ! Il s'arrange pas en vieillissant.

E. T. DÉCONING PEOPLE

Robert

Un grand merci à *Sir* Robert Plant et Alison Krauss pour ce "Raise The Roof". A nouveau la démonstration de sa grande classe, il prouve encore qu'il n'y a pas lieu de donner suite à la reformation de qui on sait puisqu'il avait déjà tout dit.

BENARPERE

Lucien

Christophe Bourseiller, c'est par son interprétation savoureuse de Lucien en 1976, qu'il s'est installé sans faire de bruit, dans un petit coin de l'hémisphère droit de mon cerveau. Le revoir, adolescent, engoncé dans son caban camel, impérial de désinvolture, déclarer sa flamme, à Danièle Delorme, avec ces mots ultimes d'amoureux transi : *"J'aime vos seins, enfin, surtout le gauche"* ! C'est ce qui s'appelle s'affranchir des règles de la séduction. Maladroit mais mémorable. Et, dans l'article que vous lui consacrez, il réussit à placer le mot *"anaphylactique",* qui m'a fait lever de ma chaise pour saisir un dictionnaire. Déconcertant et érudit... Un bon cocktail, assurément... !

SIM TOFÉ

Christophe, Muriel, Anita, Mick, Johnny, Rupert, Richard...

Merci pour le numéro de janvier de R&F, belle couverture avec Bowie, Mes Disques A Moi de Christophe Bourseiller (irrésistible), Cheval Fou (eh oui !) qui renaît de ses cendres, merci pour Niagara, interview de trois hommes et une miss Lane... Super émouvant, Ungemuth nous parle si bien du vrai Rod Stewart, fascinant, puis New Order, Bowie par Soligny bien sûr, avec en plus un bel hommage à Mick Rock, sublime article sur Madame Jeanne Moreau par Eudeline (larme à l'œil), les rééditions du mois avec les Heartbreakers et Christophe, la Rehab de Rupert Hine, Duffy, Richard Ashcroft, un Absolutely Live qui réanime les artistes. Bref, cela faisait longtemps que je n'avais pas lu un Rock&Folk d'un seul tenant... Quel beau cadeau.

MISHA 44

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

ROCKIN' 1000

INVITÉ

AVEC
PHILIPPE MANŒUVRE

LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADE FRANCE®

★ 14 MAI 2022 ★

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

STADEFRANCE.COM

leader · Le Parisien · rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK

CRÉATION GRAPHIQUE : Alléchant ! | CRÉDITS PHOTOS : OLENA - VASYL - ASTON - LIGHTFIELD STUDIOS - AARSTUDIO - KSELLEY - ARSOLACHA - PSPICOSTUDIO - BIMAGINA - WAMPEL | STADE DE FRANCE - BICARY AUBLIN ET REGIONAL COSMETIN - ARCHITECTES ASSOC - PARIS 2024 | N° DE LICENCES SCF PRO : OPTIMISM 3 - 1078 PRODUCTIONS - 1078 PRESS

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BACK TO THE FLOYD
Le Pink Floyd Symphonic Show prolonge son immersion dans l'univers floydien, après une escale sold-out à Paris (Salle Pleyel) en janvier, ils sillonneront l'Hexagone jusqu'au mois de mai. Infos sur : www.backtothefloyd.com.

BLACK COUNTRY NEW ROAD
Toujours dans la verve post-punk, les Londoniens annoncent la sortie de leur deuxième opus, "Ants Up From Here". A écouter le 4 février.

BERTRAND BOUARD
Dans son livre "JJ Cale", notre confrère revient sur la vie et la carrière de l'auteur de "Cocaine" à travers des témoignages de proches, amis, collègues ou membres de sa famille. Aux Editions Le Mot Et Le Reste, l'ouvrage sera en librairie le 20 janvier.

DAVID BOWIE
C'est au tour du catalogue des chansons des vingt-six albums studios du Thin White Duke d'être cédé à Warner Chappell Music pour la modique somme de deux cent cinquante millions de dollars.

JAMES BROWN
Stro Elliot, multi-instrumentiste et membre du groupe hip-hop The Roots, se réapproprie des grands classiques du Godfather, disparu le 25 décembre 2006. "Black & Loud: James Brown Reimagined", album de dix remix, sortira le 11 février.

CHRISTIAN CASONI
Notre spécialiste ès blues réitère l'exercice en publiant "Sa Majesté Clodomir" son troisième roman relatant les aventures du flic Victor Maniabosco, *"Il ne tire jamais une mandale ni un coup de feu, mais traverse des histoires tordues peuplées de salopards bien corsés",* dixit l'auteur. En librairie aux Editions Le Mot Et Le Reste.

COLDPLAY
Chris Martin a déclaré à la BBC Radio 2 que son band prendra sa retraite après un ultime album et une tournée en 2025.

DEAD DAISIES
Le supergroupe australo-américain et son leader David Lowy seront de passage en France en février. Les 26 à Lyon (CCO), 27 à Strasbourg (La Laiterie) et le 2 mars à Paris (Le Trabendo), et ils affichent complet le 18 juin prochain au Hellfest.

Black Country New Road

Photo Rosie Foster - DR

DIRTY PRETTY THINGS
Le quatuor britannique formé par Carl Barât, Anthony Rossomando, Gary Powell et rejoint par Jamie Reynolds soufflera les quinze bougies de "Waterloo Anywhere" à l'Electric Ballroom de Londres le 24 mars prochain, pour un concert unique.

GERARD DROUOT
Le producteur français est mort à l'âge de soixante-neuf ans des suites d'une leucémie. Il débute sa carrière à vingt-et-un ans en organisant un concert du combo britannique Caravan et l'année suivante celui de Tangerine Dream et Nico, dans la cathédrale de Reims, sa ville natale. En 1986, il fonde sa société Gérard Drouot Productions. Il permettra à de nombreuses stars (plus de sept cents) toutes générations confondues, comme Leonard Cohen, AC/DC, U2, Rolling Stones, Indochine… de jouer à travers l'Hexagone durant presque un demi-siècle.

ROKY ERICKSON
"Roky Erickson & The Explosives – Halloween: Live 1979-1981" est le double vinyle coloré du chanteur, guitariste, compositeur et membre fondateur du 13th Floor Elevator. Atteint de démence et plusieurs fois interné, il s'est éteint en 2019. Cette collection marque son retour grâce au rock aux côtés de The Explosives, et réunit une cinquantaine de concerts captés au Texas et en Californie entre 1979 et 1981. Déjà disponible.

FOO FIGHTERS
"Studio 666", film d'horreur du band de Seattle mené par Dave Grohl, narre l'histoire d'un chanteur devenu fou, qui assassine tout son groupe à cause de divergences créatrices. Il tire son inspiration de l'enregistrement du dernier en date, "Medicine At Midnight", qui s'est déroulé dans un manoir de Los Angeles réputé hanté. La première est prévue le 25 février.

Photo Llina Raud - DR
Neal Francis

NEAL FRANCIS
Le 4 février au New Morning, le Chicagoan défendra son dernier-né, le très seventies "In Plain Sight" aux sonorités rock psyché, blues et pop.

BETH HART
Sur le bien nommé "A Tribute To Led Zeppelin", l'américaine reprend dix morceaux du Dirigeable ("Whole Lotta Love", "Kashmir", "Stairway To Heaven"…). Ils seront à découvrir le 25 février.

JANET JACKSON
"Malfunction: The Dressing Down Of Janet Jackson" est un documentaire de quatre heures en deux volets, produit par Ben Hirsch, qui revient sur la vie et la carrière de la frangine de Michael. Comprenant des images inédites, il sera diffusé en avant-première à la télévision sur Lifetime et A &F le 28 janvier.

METRONOMY
Précédé du bien nommé single "It's Good To Be Back", le quintette originaire du Devon revient avec un septième album. "Small World", neuf chansons, sera à écouter dès le 18 février.

MYSTERY JETS
"Twenty One", second album du combo londonien paru en 2008, bénéficiera d'une réédition vinyle en version standard et Deluxe, agrémentée d'un deuxième disque comprenant démos et B-sides. A découvrir le 25 mars prochain.

NIRVANA
L'action en justice intentée par Spencer Elden (le bébé figurant sur la pochette de l'album "Nevermind") pour "pornographie enfantine" déposée le 24 août dernier vient d'être invalidée par un tribunal fédéral de Californie, du fait du délai de prescription.

FRED PALLEM & LE SACRE DU TYMPAN
Pour célébrer le vingtième anniversaire de son premier microsillon introuvable "Street Studio", le collectif offre une réédition en CD ou double vinyle. En vente le 18 février.

PLÀSI
L'auteur-compositeur-interprète gréco-suédois sortira son deuxième opus "Foreign Sea", le 4 février.

PUSSY RIOT
Nadeja Tolokonnikova et Nika Nikulshina, du combo punk rock protestataire, ont été classées dans la catégorie *"agents de l'étranger"* par le gouvernement russe. Ce statut obligeant à porter cette mention dans toute communication est une manière de discréditer toute rébellion.

SAXON
"Carpe Diem" est le vingt-troisième et nouvel album des Anglais. Il est attendu le 4 février.

SLASH Feat MYLES KENNEDY & THE CONSPIRATORS
L'éponyme quatrième album du supergroupe formé autour de Slash par Myles Kennedy (chant), Brent Fitz (batterie), Tood Kerns (basse et chant) et Frank Sidoris (guitare et chant) sera dans les bacs le 11 février.

PATTI SMITH
La poétesse s'est vu remettre les clés de la ville de New York par le maire Bill de Blasio.

BRUCE SPRINGSTEEN
De son côté, le Boss cède à Sony Music les masters de son catalogue, soit plus de trois cents chansons, vingt albums studio et vingt-trois LP live pour cinq cents millions de dollars.

VAMPIRE WEEKEND
Ezra Koenig, leader du quatuor new-yorkais, annonce avoir quasi bouclé son prochain disque, en partie enregistré en Angleterre.

YARD ACT
C'est au tour des Yard Act, quartette originaire de Leeds, de revêtir la posture de "*nouvel espoir de la scène punk rock*". "The Overload" est annoncé pour le 21 janvier. Ils le défendront à la Boule Noire (Paris) le 12 février.

Photo DR
Yard Act

Condoléances

Eve Babitz (écrivaine américaine), **Igor et Grichka Bogdanoff** (producteurs et animateurs de télévision français), **Phil Chen** (bassiste jamaïcain, Jeff Beck, Rod Stewart), **Mikey Mao Chung** (musicien jamaïcain, Lee Perry, Sly And Robbie), **Billy Conway** (batteur américain, Morphine), **J.D. Crowe** (banjoïste américain de bluegrass, Jimmy Martin), **Joan Didion** (auteure américaine, Joan Baez, Janis Joplin), **Robin Le Mesurier** (guitariste britannique, Rod Stewart, Johnny Hallyday), **Marc Jansen** (guitariste et chanteur de metal néerlandais, Epica), **Mensi** (chanteur britannique, Angelic Upstarts), **Grace Mirabella** (rédactrice en chef américaine, Vogue), **Michael Nesmith** (musicien, compositeur, producteur, acteur américain, The Monkees), **Denis O'Dell** (producteur britannique, "A Hard Day's Night", "Magical Mystery Tour"), **Denise Perrier** (chanteuse américaine de jazz et blues), **Sonny Rhodes** (chanteur et guitariste américain de blues), **Ian Worang** (guitariste canadien et cofondateur de Uncut), **Wanda Young** (chanteuse américaine, The Marvelettes).

ROBBIE SHAKESPEARE

1953-2021

De Bob Dylan à Yellowman, des Rolling Stones à New Order, de Yoko Ono à Serge Gainsbourg, il était le bassiste des stars. Retour sur une vie rythmée par le groove.

SLY DRUMBAR & ROBBIE BASSPEARE. L'un des surnoms de la section rythmique la plus fameuse de Jamaïque, désormais amputée de Robbie, né Robert Warren Dale Shakespeare le 27 septembre 1953 à Kingston. D'abord tenté par la guitare, Robbie va s'orienter vers la basse grâce à la moitié d'un autre duo rythmique mythique, Aston "Family Man" Barrett, bassiste de Bob Marley And The Wailers aux côtés de son frère batteur Carlton "Carly" Barrett.

Avec Sly Dunbar

Aston vient se fournir en herbe dans le quartier de Robbie, qui le branche et lui demande des leçons. Les racines fumantes d'une carrière qui va s'étaler sur six décennies. Robbie débute dans les années 1970, au sein des Aggrovators, le groupe maison de Bunny "Striker" Lee, un des producteurs influents de l'île. La basse va devenir son instrument emblématique, en duo avec son frère d'armes Sly Dunbar, mais Robbie ne s'interdira pas quelques sessions à la guitare, notamment sur l'extraordinaire premier album de Culture, "Two Sevens Clash", en 1977.

Si Robbie n'a jamais fait officiellement partie des Wailers, on lui doit tout de même la ligne de basse de "Concrete Jungle", chanson essentielle de "Catch A Fire", l'album de 1973 qui révéla Bob Marley au reste du monde. Avant sa rencontre avec Sly Dunbar, Robbie enregistre avec tout ce que la Jamaïque compte de musiciens et de groupes établis, dont les Upsetters de Lee Perry, Soul Syndicate et Joe Gibbs All Stars. Ses batteurs sont Leroy "Horsemouth" Wallace, Anthony "Benbow" Creary et Carlton "Santa" Davis. C'est le claviériste Bernard "Touter" Harvey qui lui présente Sly, alors batteur dans un groupe qui se produit au Tit For Tat, un club de Kingston. Fasciné par son jeu, il présente Sly à Bunny Lee, qui lui propose des sessions studio. Le duo deviendra officiel dès sa participation aux albums solos de Peter Tosh, le Wailer qui vient de quitter Marley.

Dès lors, on parlera de Sly & Robbie comme d'un duo inséparable, les "Riddim Twins". Leur histoire recoupe celle du reggae moderne avec des apparitions sur les albums de Bunny Wailer, Beenie Man, Yellowman, Dennis Brown, Gregory Isaacs et Jimmy Cliff. Innovateurs, ils imposent le style rockers dans le reggae des années 1970, et seront parmi les premiers à populariser l'utilisation de machines et de programmations synthétiques.

Peu bavard

Dès la fin des seventies, Sly & Robbie démarrent une carrière internationale, jouant sur l'album de Serge Gainsbourg, puis sur ceux d'artistes de tous styles, dont Mick Jagger (sur son album solo "She's The Boss"), les Rolling Stones, Santana, Simply Red, Joe Cocker, Grace Jones (quatre albums entre 1982 et 2008), Bob Dylan (dont Robbie était fan absolu), New Order, Ian Dury, Tricky, Shaggy, Michael Franti, Tiken Jah Fakoly, Khaled, Yoko Ono et bien d'autres.

Parmi les participations moins connues de Robbie, on citera juste celle de 2008, au son de "Ras Trent", un sketch d'Andy Samberg, le leader de Lonely Island, qui incarne un rasta blanc totalement crétin et hilarant.

Peu bavard, Robbie laissait souvent la parole à son double Sly pour les interviews, comme lors de la venue française du duo en 2001, pour le remix du single de Nuttea "Unité". En 2012, Robbie se livrait pourtant à l'exercice pour le magazine digital United Reggae, avouant que son groupe de rock favori était les Rolling Stones, *"parce que les Stones, c'est juste du pur rock'n'roll!"* (Et ajoutant *"Il y a aussi le groupe canadien Rush, avec son bassiste Geddy Lee. Lourd !"*).

Quelques chiffres enfin pour bien comprendre l'importance de Sly & Robbie : onze nominations aux Grammy Awards, des dizaines de milliers de sessions et plus de cent chansons utilisant "Revolution", l'un de leurs plus fameux rythmes instrumentaux.

Malade des reins, il n'a pas survécu à une opération et est mort le 8 décembre dernier à Miami, à l'âge de soixante-huit ans. L'annonce de son décès a été l'occasion pour la ministre jamaïcaine de la Culture, Olivia Grange, de lui rendre hommage : *"Je suis sous le choc de la triste nouvelle du décès de mon ami et frère, le bassiste légendaire Robbie Shakespeare"*. ★

PAR OLIVIER CACHIN

Photo David Corio/ Redferns/ Getty Images

“Ces deux-là, je les ai usés”

ERIC JEAN-JEAN

Incontournable du paysage audiovisuel français où il cumule les mandats et cartonne avec son émission **Bonus Track** le soir sur RTL, le journaliste est avant tout un mélomane aussi curieux que modeste, qui doit beaucoup… à la presse rock.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

COMME LE BON VIN (IL EST NÉ À BLAYE, EN GIRONDE, L’ANNÉE DU SUMMER OF LOVE), Eric Jean-Jean fait confiance au temps. Celui qui est de son côté, qu’il ne faut pas perdre et qui enrichit. A l’instar d’autres animateurs/ interviewers/ journalistes qui l’ont précédé, notamment ceux qui ont favorablement marqué leur époque et leur(s) média(s), il en est arrivé à son stade par des chemins de traverse. Mais s’il conjugue les activités avec autant d’aisance que d’enthousiasme, c’est parce que dans son moteur, c’est la passion qui rugit. Pour les musiciens, évidemment, mais aussi (pour ne pas écrire surtout) pour les gens qui se cachent en eux. Fidèle en amitié comme dans ses goûts, il se distingue de la meute des péroreurs par son absence de cynisme et sa volonté, à cœur ouvert, d’en apprendre toujours plus sur l’art qu’il aime. Si l’adjectif n’avait pas été vidé de son sens par l’époque qu’on subit, on dirait que Eric Jean-Jean est un animateur bienveillant. En vérité, on peut enlever “veillant”.

Tétanisé de trouille

Rock&Folk : Alors, comment tout cela a-t-il commencé ?
Eric Jean-Jean : Je viens d’un petit village à côté de Bordeaux, et je n’ai absolument pas grandi dans un environnement musical. Chez nous, il n’y a que la radio. Allumée par le premier qui se réveille et éteinte par le dernier à se coucher.

R&F : RTL ?
Eric Jean-Jean : Massivement pour ma mère. Mon père, c’est Europe 1. Il y a très peu de disques dans la maison. Ceux de mon père, gaucho : Ferrat, Brassens, Lama, Brel… Ma fascination pour Brel vient de mon père. Ma mère, c’est Michel Sardou, le dieu vivant. Pas de Johnny à la maison. Il n’existe pas. A ma communion, on m’offre un radio-réveil et j’écoute, le matin, Stéphane Collaro ; le soir, c’est Francis Zégut, une sorte d’OVNI pour mes jeunes oreilles. Bon, sincèrement jusqu’à vingt ans, j’ai assez mauvais goût. Genre le Top 50…

R&F : Vous n’achetez pas de disques ?
Eric Jean-Jean : Si, des 45 tours. J’ai commencé à faire le DJ à quinze ans. Curieusement, il y avait deux albums chez nous, arrivés je ne sais

pas trop comment… Mon père avait dû les choper via France Loisirs : “Hotel California” de Eagles et “Harvest” de Neil Young. Ces deux-là, je les ai usés. Mais avec mes premiers sous, j’achète les trucs du Top 50 des années quatre-vingt. Bientôt, je découvre U2, Depeche Mode…

R&F : Et vos premiers concerts…
Eric Jean-Jean : Hyper importants ! Téléphone, d’entrée de jeu, puis une semaine de folie dont je me souviens très bien : INXS à la patinoire Mériadeck à Bordeaux. Je me dis que je ne verrai pas mieux avant longtemps et deux jours après, c’est U2 ! Et là, je commence à comprendre que mon truc, c’est certainement le rock. Mais j’ai aussi adoré Renaud, période loubard, et Etienne Daho, mon dieu ! A cette époque, je veux être Etienne. Parler comme lui, être branché comme lui, danser comme lui… Je le vois la première fois à la Médoquine, toujours à Bordeaux, durant le Satori Tour. On y va avec une copine et, pour ne pas avoir trop chaud, on laisse nos blousons dans sa voiture. Evidemment, on se les fait braquer *(rires)*.

R&F : Téléphone, vous les avez suivis ?
Eric Jean-Jean : A fond, de “Dure Limite” à la séparation.

R&F : Aujourd’hui, ces gens font la queue pour être invités dans vos émissions, ça vous fait quel effet ?
Eric Jean-Jean : Eh bien, ça a été une sorte de rêve avec deux ou trois personnes : Daho, dans les années 1990, alors que j’étais sur NRJ, m’a accordé la première interview dans laquelle il a répondu à cette rumeur selon laquelle il était mort du sida. On m’avait donné trente minutes et on a passé l’après-midi ensemble. C’était au Terrass Hôtel dans le XVIII^{e}, mon premier scoop. Jean-Louis Aubert m’a fait le même coup. Je débutais et on a passé un super long moment ensemble. Au bout d’un certain temps, il a eu faim et c’est avec lui que j’ai mangé mes premiers sushis *(rires)*.

“Je m’interdis d’être snob, de dire du mal des chansons”

R&F : Et vos premières rencontres avec des Anglo-Saxons ?
Eric Jean-Jean : Super souvenir de U2, enfin The Edge surtout, au moment de la sortie de “Pop”. NRJ, que je venais d’intégrer, m’envoie en Irlande faire l’interview dans le studio du groupe. Puis je vais sur un concert de la tournée, et The Edge, avec qui le courant passe bien, me présente à Chris Blackwell ! On se revoit à Paris, à l’after d’un show. Il portait un stetson et n’a pratiquement parlé qu’à moi ! Ça a été une des soirées de ma vie. Et puis bon… David Bowie ! J’étais tétanisé de trouille, c’était l’époque de “Black Tie White Noise”. Georges Lang était aussi du voyage et il m’a prêté son magnéto car le mien est tombé en panne juste avant l’interview.

Rôle de passeur

R&F : Et votre parcours alors ?
Eric Jean-Jean : Facile : à partir de quinze ans je commence la radio, par les radios libres, et ça ne s’arrêtera jamais. Ensuite, je fais du foot. Je pense que je vais devenir pro, je suis gardien de but, mais ça ne marche pas. J’avais les filles en tête, je faisais le DJ… Je passe mon bac, je l’ai eu au bout de deux fois, direction Sciences Po Bordeaux. Mais je ne suis pas taillé pour les études, je consacre beaucoup trop de temps au reste. C’est à Bordeaux que j’ai appris à faire de la radio. On me propose ensuite d’entrer à NRJ, que je détestais, mais j’accepte ; je vais y rester sept ans. Je n’étais pas spécialiste de rock, mais je me suis retrouvé à interviewer toutes les stars de la planète. Une imposture totale *(rires).* Aujourd’hui encore, je travaille plus que les autres car, sinon, j’ai l’impression de ne pas être au niveau. Et donc, à peine arrivé à Paris, Max Guazzini vient me voir et me dit : *“Il paraît que tu parles anglais… Tu peux faire de la traduction simultanée ?”* J’en étais totalement incapable et je réponds donc que oui. Là, il m’annonce : *“La semaine prochaine, tu interviewes Lionel Ritchie.”* Il fait trois pas, se retourne et me dit : *“Ah, et dans quinze jours, ce sera Madonna.”* Et c’est comme ça que tout a vraiment démarré.

R&F : Qu’est ce qui vous a marqué, musicalement, dans les années 80 et 90 ?

Eric Jean-Jean : Alors, pêle-mêle, Steely Dan, les Beatles, Noir Désir… Je suis de Bordeaux tout de même ! Prodigy, “The Fat Of The Land”, les premiers rappers français, IAM, Doc Gynéco… Ma fille a grandi avec “Première Consultation”. On écoutait ça à la maison. Les autres classic rockers sont venus un peu après, quand je me suis fait virer de NRJ ; je ne rentrais dans aucune de leurs cases. En débarquant à RTL, je me suis dit qu’il fallait que je me mette au niveau, sur le plan de la chanson française, et surtout du rock. J’ai donc commencé à vraiment lire la presse et les bouquins sur cette musique. J’ai comblé le manque de ce que je n’avais pas écouté plus jeune en lisant sur le rock. D’abord le bouquin sur Dean Martin de Nick Tosches, puis un autre, sur Led Zeppelin, et plein d’autres… C’est ce qui m’a donné envie d’écouter les disques. Pour moi, les auteurs sont aussi importants que les musiciens, car ce sont eux qui m’ont enseigné ce que je sais.

Pur produit

R&F : Bon, parlons peu parlons bien : chez les Jean-Jean, on écoute la musique où et comment ?
Eric Jean-Jean : Alors d’abord, il y a des enceintes Sonos dans toutes les pièces. Ma femme écoute pas mal d’electro, via ce système, à partir de son téléphone. Dans notre salon, j’ai des vinyles, une platine Technics MK2 qui date de quand j’étais DJ, un vieil ampli et une paire de haut-parleurs. Le son n’est peut-être pas super, mais je le connais, je l’aime bien. Si je suis tout seul, quand je travaille, je n’écoute rien.

R&F : Pourtant, vous devez vous tenir au courant de tout ce qui sort…
Eric Jean-Jean : Oui, mais quand je ne sais pas quoi mettre d’autre, je passe toujours les trois mêmes disques : “Harvest”, “Protection” de Massive Attack et “Uprising” de Bob Marley, celui avec “Could You Be Loved” et “Redemption Song”. C’est une fille, quand j’étais en troisième, à qui j’avais confié des sous, qui m’a ramené le disque de Bordeaux. Je l’écoute depuis que j’ai quatorze ans, et je l’ai encore écouté hier. Et pourtant, je ne suis pas un dingue de reggae *(rires).*

MES DISQUES A MOI
ERIC JEAN-JEAN

R&F : Le dernier musicien anglo-saxon sur lequel vous avez craqué ?
Eric Jean-Jean : Là, je suis en *random* sur les trois albums de Soulsavers. J'ai récemment croisé Dave Gahan et, sincèrement, j'adore ses disques que je trouve très apaisants. Ce que j'aime vraiment, Brel ou Noir Désir, je ne peux pas l'écouter en faisant autre chose car quelque part, je considère que c'est impoli. Je ne mets jamais de musique en fond.

R&F : Professionnellement, en tant qu'animateur, vous êtes plus ou moins en mode grand écart ?
Eric Jean-Jean : C'est sûr que je suis le seul qui passe un album de Bowie ultra-chiadé dans Bonus Track, qui reçoit Chimène Badi dans Le Grand Studio RTL, qui diffuse le nouveau Imagine Dragons sur RTL2 et qui fait une interview de Vianney dans la foulée… Et tout le monde trouve ça normal, alors que ça ne l'est pas *(rires).* Mais voilà, je m'interdis d'être snob, de dire du mal des chansons ; je ne casserai jamais un disque à l'antenne. Ce qui m'intéresse, c'est l'être humain.

R&F : Justement, à l'heure du Web, envahissant et désincarné, que pensez-vous de l'état des radios dites périphériques ?
Eric Jean-Jean : Déjà, j'estime que les radios libres ne sont pas celles qu'on croit. Je considère que France Inter ou RTL sont mille fois plus libres que toute la bande FM. Où tout est formaté, où l'on diffuse des disques panellisés, où il ne faut surtout pas sortir du cadre. Ces radios sont faites pour des gens qui entendent la musique plus qu'ils ne l'écoutent. Mais avec de la publicité. Et c'est là où le bât blesse, car Spotify propose les mêmes playlists que RFM ou Nova, mais sans pub. Pour une somme modique par mois, il n'y a plus un mec qui casse les couilles entre deux disques en matraquant le nom de sa station *(rires).* Alors si les grandes ondes veulent s'en sortir, il faut que les animateurs connaissent leur affaire. Il faut être autre chose qu'un robinet à musique.

R&F : Idem pour la presse musicale en fait : les infos sont plus ou moins les mêmes pour tout le monde, c'est leur analyse qui diffère d'un journal à l'autre. Bosser son sujet sans pomper le Web ou recopier le dossier de presse.
Eric Jean-Jean : Et on en revient à la littérature rock. Sans Michka Assayas, je n'aurais jamais écouté U2. Moi, je suis un pur produit de la presse rock, et je suis arrivé à cette musique parce que je vous ai lus. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est d'écouter ce qu'on m'a expliqué avant. Je connais mes limites et j'aime bien apprendre, en savoir plus et mieux. Il y a des histoires qu'on m'a racontées qui sont différentes de ce que j'ai déjà dit à l'antenne. Vous lire me permet de perfectionner ma connaissance : parfois, je pensais savoir, mais je suis conscient que je me trompais.

L'intégrale

R&F : Bon, assez ri : Eric Jean-Jean, Beatles ou Rolling Stones ?

Eric Jean-Jean : Alors, pour frimer, je pourrais répondre Rolling Stones, mais en vrai, c'est Beatles. J'adore le groupe, je le connais bien, il me fascine… Je n'ai pas réécouté "Sgt. Pepper" depuis longtemps, mais en ce moment, je suis sur "Revolver"… Ça n'empêche que je trouve les Stones fascinants. Depuis que je suis sur le marché, j'ai vu toutes leurs tournées, comme j'ai vu toutes celles de U2. Idem pour Jean-Louis Aubert, Stefan Eicher, Daho. Et puis Muse, Radiohead, j'ai vu tout ce que je pouvais voir. Coldplay, aussi, que j'ai interviewé récemment, mais dont je préfère de loin les débuts…

R&F : Allez, encore une question culte : sur une île déserte, vous emporteriez quel album ?

Eric Jean-Jean : "Harvest", valeur refuge. Ou "Les Marquises" de Brel…

R&F : Vous avez la collectionnite ? Un artiste dont vous traquez les enregistrements rares ?
Eric Jean-Jean : Non, pas vraiment. J'ai pourtant acheté beaucoup de disques… Le seul truc que je collectionne, c'est les pass de concert, les autocollants pour accéder aux after-shows. J'en ai un sac plein. Et puis je rachète des vinyles car, comme un idiot, je ne les ai pas tous gardés. Il y a quand même des musiciens dont j'ai tous les disques. Serge Gainsbourg par exemple. J'y suis arrivé tard, mais je me suis acheté l'intégrale.

R&F : Et la relève, en France, pour vous, c'est qui ?
Eric Jean-Jean : Des gens de ma génération souvent : Keren Ann, tellement subtile et délicieuse. Les Brigitte, je les ai adorées ! Passion pour Miossec, "1964" est un chef-d'œuvre. Oh, un mot à propos d'Alain Bashung qui, comme Hubert-Félix Thiéfaine, m'a beaucoup impressionné en interview. On lui posait une question et il réfléchissait longuement avant de parler. Il mûrissait sa réponse pour qu'elle soit la plus intelligente possible. Ces deux-là m'ont grave bluffé. ★

Bonus Track, ***du lundi au jeudi de 21 h 00 à 22 h 00, RTL***

"Allez les losers, on se lève et on fait la fête"

GWENDOLINE

Depuis des mois le bruit court à **Rennes** d'un groupe new wave nilhiliste aux punchlines cinglantes.

GWENDOLINE EST ARRIVÉ À NOS OREILLES PAR "CHEVALIER RICARD", sélectionné par Jean-Louis Brossard, directeur artistique des Trans Musicales, légende lowcale et véritable saint patron des musiciens rennais, qui les a programmés dès l'écoute de ce morceau tubesque porté sur l'épiphore. Ce "*J'en ai rien à foutre*" répété tel un mantra définit à merveille l'éthique du duo.

Bruits de bagnole

Avec leur nom en forme de clin d'œil à un sketch des Inconnus, Gwendoline pourrait être perçu comme un duo de branleurs qui se planquent derrière un second degré ironique. La vérité est plus complexe : quand Pierre Barrett et Mickael Olivette se sont enfermés dans l'appartement rennais de ce dernier en 2017 pour composer, écrire et enregistrer les chansons qui constituent leur premier album (superbement intitulé "Après C'Est Gobelet !", une phrase mille fois entendue par quiconque aime traîner dans les bars jusqu'à leur fermeture), leur quotidien n'était pas si éloigné de celui des personnages qu'ils croquent dans leurs chansons désabusées. "*On s'est un peu regardés et on s'est dit* : 'On est vraiment des gros nazes. Vas-y, faut qu'on le dise, faut qu'on fasse une musique dessus' ", s'amuse Micka. Les deux musiciens sortaient d'une décennie passée à tenter de percer dans des groupes pop indé tels qu'Olympia Fields et Constance. Après la dissolution de ces projets, les deux musiciens avaient jeté l'éponge, mais ils avaient besoin de dire des choses. Là où les précédents projets du duo étaient laborieux dans leur désir de coller au cahier des charges des tremplins pop, le projet Gwendoline est né d'un coup de tête : "*On va faire un truc qui nous fait marrer, tout en se disant que ça ne sera pas écouté et qu'on s'en fout*" se souvient Pierre. En mode "do it yourself", le binôme monte son installation minimaliste ("*Un ordinateur, une paire d'enceintes, une carte son, une guitare dans la carte son, un clavier MIDI, un micro pour faire les voix, et puis voilà*") et se lance. "*Il n'y a pas grand-chose, tout est machinal, quantifié, il n'y a pas d'humanité dans les bandes. C'est froid, c'est à l'arrache*" se remémore Pierre. "*Sur l'album, on a gardé toutes les prises où il y avait des bruits de bagnole. On s'en foutait, il fallait qu'on sente ce truc vrai.*"

Shlagwave

Au-delà de cette vision méta, les membres de Gwendoline ne sont pas des crétins. Leur narration du quotidien ne s'enferme pas dans un nihilisme creux. Il y a chez eux un mélange de désillusion et d'humour noir, une façon de raconter la misère avec le sourire en coin et de célébrer la déglingue comme seule alternative à la dépression. Leur sens de la formule, l'héroïsme qu'ils placent dans des situations tragiques (fabuleux concept du "Chevalier Ricard") en font les étranges représentants d'un nouveau type de chanson réaliste, une new wave désargentée et sarcastique que Gwendoline surnomme "shlagwave". A quelques encablures de leur appartement se trouvait le Terminus Bar, îlot de perdition miteux à souhait au milieu d'un quartier résidentiel où le groupe passait son temps et notait les bons mots et formules des habitués, façon "Brèves De Comptoir". Le choix du chant en français était alors une évidence. "*On parle avec nos mots du quotidien, toutes nos expressions. Il ne faut pas qu'on sente l'écriture*" confirme Pierre. Chez Gwendoline, on chante comme on parle, à moins que ce ne soit l'inverse. Leurs influences de ce côté-là sont à chercher du côté de Ventre De Biche, Noir Boy George, Bruit Noir ("*Une énorme claque*"), mais certainement pas Fauve, à qui ils ont déjà été comparés. Ils ne cherchent pas à tirer des larmes ou à donner des leçons comme ces derniers. Au mieux, c'est Fauve au RSA qui raconterait son quotidien de glandeur dans une célébration de la lose. La formule plaît à Pierre : "*Il y a de ça. Allez les losers, on se lève et on fait la fête*." Côté marketing, le groupe a érigé le je-m'en-foutisme encore plus haut. "*On a sorti l'album nous-mêmes une première fois en 2017, juste sur un bandcamp, seuls nos potes qui étaient au courant*, poursuit Micka. *Après ça, il est sorti sur un label de Madrid* (Dead Wax – nda), *le gars nous a trouvé en scrollant. Il a fait deux cents vinyles*." C'est par l'entreprise de leur ami Florian, devenu depuis leur manager, que le groupe a rencontré Jean-Louis Brossard et que la machine s'est véritablement mise en route. Après un passage aux Trans avec un véritable groupe, Gwendoline sort son premier album pour de vrai en janvier. Le duo prend les choses avec ce recul qui le caractérise : "*On est les premiers surpris. Le fait que ça nous arrive maintenant avec ce projet-là, ça enlève beaucoup de pression*, reconnaît Pierre. *Et si ça se termine demain, c'est pas grave*." ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*Après C'est Gobelet !*" *(Mega/ Believe)*

Photo Titouan Massé

Marshall
PRINCETON
REVERB · AMP

"Beaucoup de gens disent que le rock'n'roll est mort, c'est faux"

THE SORE LOSERS

Au stade du cinquième album, le groupe revient au son cru et énergique qui a fait sa renommée. Rencontre chez eux, en Flandre.

PEU AVANT VINGT HEURES, AU TRIX, GRAND COMPLEXE MODERNE SITUÉ EN PÉRIPHÉRIE D'ANVERS. La cité de Rubens accueille ce soir un concert des Sore Losers, avec les excellents Néerlandais de DeWolff en première partie. Dans les coulisses, l'ambiance oscille entre chill et concentration : tandis que Jan Straetemans et Kevin Maenen cogitent longuement sur la set-list, Cedric Maes change les cordes de sa Gibson Les Paul. Non loin d'un mini-frigo abritant essentiellement des bières Duvel et Cristal, le batteur Alessio Di Turi assure l'ambiance sonore, mettant AC/DC à l'honneur : "For Those About To Rock, We Salute You", résonne la voix râpeuse de Brian Johnson à travers le téléphone. Un choix des plus à propos avant de monter sur scène.

Un son fuzz un peu tordu

Quelques heures plus tôt, nous rencontrions Jan et Cédric, les deux têtes pensantes de la bande, dans le vaste réfectoire attenant aux loges. Jan, seul francophone parmi les quatre, se souvient de notre première rencontre, en 2016. Il s'enquiert aussi de notre appréciation de cet "Ultra Elektric" fort réussi. Un cinquième opus que nos fiers représentants de la Flandre ont réalisé dans leur propre studio, aménagé durant le confinement, comme le détaille Cédric : *"Je me suis mis au logiciel Garage Band pour voir comment cette merde fonctionne, afin d'apporter des démos mieux abouties au groupe. Et puis on a fait en sorte de terminer notre studio. C'est un processus qui a pris au moins cinq ans, et qui continue. On avait cet ancien bâtiment industriel qui servait pour nos répétitions, et on a commencé à acheter des microphones bon marché, puis des compresseurs, des amplis, des guitares et, au bout du compte, on s'est aperçu qu'on avait un studio complet. On a ensuite décidé qu'on allait essayer de faire un disque par nous-mêmes. C'était un pari complet, effrayant au début, parce qu'il n'y avait pas d'œil extérieur pour dire ce qui était bien ou pas. L'avantage, c'est que tu peux tenter tout ce que tu veux, expérimenter, car tu n'as pas la pression du coût par rapport au temps. Mettre les amplis dehors pour entendre la résonance, ou brancher la guitare directement sur la console de mixage, comme le faisaient les Faces, pour avoir un son fuzz un peu tordu. Ronnie Wood nous a dit qu'il a reconnu ce son particulier lorsqu'il a entendu 'How You Win'."* Les Sore Losers ont en effet choisi de se passer de producteur, après avoir collaboré avec rien de moins que Dave Cobb et White Denim : *"On a pu bénéficier d'une master class en production et en songwriting. On a pu observer leurs techniques et leurs petites astuces, ce qui nous a permis de nous autoproduire cette fois-ci. White Denim nous a montré, lors de la gestation de 'Gracias Señor', comment être plus espiègles, plus aventureux, tandis que Dave Cobb nous a appris à travailler vite. Pour lui, il n'y a pas besoin de passer des mois sur une chanson. Il nous a beaucoup poussés à écrire ou finir un morceau en deux heures."* C'était l'époque du glorieux "Skydogs", du rock'n'roll énergique et séduisant. Une approche brute, directe, sans fard, reprise pour cet "Ultra Elektric".

Jan poursuit : *"C'était un choix délibéré, une sorte de réaction à 'Gracias Señor'. Beaucoup de gens disent que le rock'n'roll est mort, mais c'est faux. Après, c'est vrai que le business a changé et que tu as plus de chances de décrocher un contrat si tu as beaucoup de followers sur Instagram plutôt que sur la base de tes chansons. C'est bizarre, mais c'est le monde d'aujourd'hui. Tout est question de son et d'ambiance, et plus tellement de chansons. Pour nous, il faut qu'il y ait des mélodies. C'est quelque chose qui manque dans le rock en ce moment. L'autre problème, ce sont les playlists par mood :* 'Hmm, de quelle humeur suis-je aujourd'hui ? Je ne voudrais pas qu'elle soit troublée…' *C'est l'industrie musicale qui nous dicte comment consommer la musique, et ne pas interrompre notre écoute. Et ça devient un torrent ininterrompu de… merde (rires) ! Heureusement, il y a toujours des super groupes comme The Bobby Lees."*

Inspiré par une Française

Avec des titres comme "Yeah Yeah Yeah", "Heavyweight Champion" ou "Amy", les Sore Losers montrent en tout cas qu'ils en ont encore sous la pédale, piquant ici à Iggy And The Stooges, là à Josh Homme ou aux Wings, et conservant même un lien ténu avec la France : *"Sur 'Yeah Yeah Yeah', j'ai évoqué les villes que nous aimons bien. J'avais du mal à trouver une rime avec Paris, alors j'ai décidé d'écrire deux lignes en français. Bon, les autres gars n'étaient pas trop sûrs du coup… (rires). 'Amy' a été inspiré par une Française, mais je ne peux pas en dire plus."* On peut témoigner de l'effet immédiat de ces nouvelles pépites sur la foule. Hélas, la tournée s'est interrompue dès le lendemain, ce fichu variant Omicron commençant déjà à se répandre en Europe. Reste le souvenir d'une assistance enjouée profitant d'un ultime et gouleyant shot de rock'n'roll. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

Album *"Ultra Elektric" (Suburban Records)*

Photo Toon Aerts- DR

"De la musique pour danser"

LOS BITCHOS

En février sort "Let The Festivities Begin!", premier album exaltant d'un quartette qui allie cumbia, psychédélisme turc et Van Halen.

LONDRES EST UNE MÉGALOPOLE HORS DE PRIX RANGÉE SOUS UN CIEL FRÉQUEMMENT GRIS SOUS LEQUEL TOUT LE MONDE SEMBLE STRESSÉ. Le gouvernement qui y siège se fout de la gueule du peuple et se noie dans son incompétence. Il ne diluera en revanche jamais ce qui attire annuellement des milliers de gens au bord de la Tamise : la place mythique et incontestable que la ville occupe dans l'histoire de la musique. Ainsi s'expliquent les destins croisés de la batteuse Nic Crawshaw, qui a grandi dans le Surrey, de la guitariste australienne Serra Petale, de la bassiste suédoise Josefine Jonsson et d'Agustina Ruiz, qui a fait de la keytar son instrument de prédilection. Lorsque leur groupe, Los Bitchos, se produit sur scène, le public sourit à l'unisson. Et le cycle perdure.

Dans des groupes punk

ROCK&FOLK : Le son de Los Bitchos est assez unique. Peut-on l'expliquer par la diversité de vos origines ?

Josefine Jonsson : On a toutes grandi en écoutant des choses différentes. Ça a forcément un impact sur notre son. Mais Nic et moi avons aussi été dans des groupes punk. Ça aussi, ça s'entend dans nos manières de jouer.

Serra Petale : Sur "FFS", tu entends du bouzouki, l'instrument qui est la quintessence de la musique turque. Tu ne peux pas l'entendre sans penser à la Turquie. J'ai grandi avec ce genre de sons. Je suis australienne mais ma mère est née à Ankara. On y allait tous les ans. Je parle turc, j'ai passé du temps avec mes grands-parents. Tout cela ressort forcément dans notre musique.

R&F : L'introduction de "Try The Circle!" est plus sombre, et le son de la guitare peut rappeler des groupes comme Interpol ou Franz Ferdinand. L'album est produit par le leader de ses derniers, Alex Kapranos. Que vous a-t-il apporté de plus important ?

Serra Petale : Il travaille dur avec nous à chaque répétition. Il supprime certains éléments des chansons, il en ajoute d'autres. Il apporte une approche plus analytique. Alors que moi, je suis plus du style à dire (elle prend une voix de gros lourdaud) : *"Oh, it sounds good, put it on, man!"* Alex nous a appris que l'on n'a pas à tout donner sur une

chanson, ni à mettre un milliard d'idées dans le même morceau.

R&F : On vous réduit parfois à un groupe de cumbia, alors que vous n'êtes pas que cela. Mais la cumbia est-il tout de même votre ingrédient principal ?
Serra Petale : On utilise tout ce que l'on aime écouter, et on adore la cumbia. L'histoire de la cumbia est merveilleuse. Nous sommes devenues amies grâce à notre amour de la cumbia. C'est l'inspiration derrière ce groupe. Pour Josie, Nic et moi, qui ne sommes jamais allées en Amérique du Sud, c'est très cool de découvrir de nouveaux rythmes, de nouvelles lignes de basse, de nouvelles gammes. On fait de la musique pour danser. C'est le but. Tu dois pouvoir nous écouter quelle que soit ton humeur et te mettre danser.
Agustina Ruiz : En fait, je n'aimais pas la cumbia en grandissant en Uruguay. J'ai commencé à en écouter en m'éloignant, quand j'ai déménagé à Londres, il y a sept ans. Mon truc, c'était le punk ! A l'époque, à l'école, tu devais faire partie d'un groupe de gens, d'une tribu. Si tu écoutais du punk, tu n'écoutais pas de cumbia ensuite. C'est en grandissant que tu découvres que tout ça, c'est des conneries. Tu peux écouter absolument tout ce que tu veux et c'est ok ! La cumbia te donne envie de danser, mais elle a aussi une dimension nostalgique.
Josefine Jonsson : Dans la cumbia, on parvient à entendre des histoires malgré l'absence de paroles. Tu ressens les mélodies, elles sont souvent très intelligentes. C'est très spécial.
Agustina Ruiz : C'est encore énorme en Argentine et en Uruguay. Il y a énormément de groupes de cumbia de nos jours, qui mélangent souvent la cumbia et la trap. Les jeunes se sont approprié ce style. Mais les filles ont raison sur tout ce qu'elles viennent de dire.

Sonner comme Van Halen

R&F : Votre album est d'ailleurs instrumental, sauf pour les petits cris sur "Pista" et les mots avalés par votre mur de son sur "Lindsay Goes To Mykonos". Que chantez-vous sur ce morceau ?
Agustina Ruiz : On répète *"Same Mistakes"*. Parce que les gens répètent sans cesse les mêmes erreurs.
Josefine Jonsson : C'est aussi plus ou moins dédié à Lindsay Lohan.
Serra Petale : Plus ou moins. Lindsay est humaine et répète ainsi toujours les mêmes erreurs.
Nic Crawshaw : Comme le gouvernement, aussi…

R&F : Serra, en 2019, vous expliquiez au magazine Society que le premier album de Van Halen est votre *"premier album préféré de tous les temps."* On entend cette influence sur "Try The Circle!". C'est un objectif, de sonner comme Van Halen ?
Serra Petale : Mon ambition est toujours de sonner comme un groupe de heavy metal du milieu des années quatre-vingt. Et donc, comme Eddie Van Halen. Parce que ça défonce. Tu as ta pédale de chorus, tu balances de la distorsion dessus et ça fait : *"Wiiiiii"* Comme dans "Miami Vice" ! Je pense que ça sonne ainsi sur "Try To Circle !", et tu auras plein d'autres sons de ce genre sur notre deuxième album, sur le troisième, sur le quatrième. Et sur le cinquième ! ★

RECUEILLI PAR THOMAS ANDREI

Album *"Let The Festivities Begin!"* (City Slang)

Photo Tom Mitchell- DR

CITY

"C'est ok de parler de ça, je ne vais pas me faire arrêter ?"

LUCINDA WILLIAMS

La grande dame de l'americana publie six albums de reprises thématiques — **Tom Petty, Bob Dylan… Rolling Stones** — sur lesquels sa voix languide fait des merveilles.

UN JOUR DE L'AUTOMNE 1965, alors que la jeune Lucinda Williams, douze ans, résidait à Bâton-Rouge, en Louisiane, son père, qui enseignait la littérature dans l'une des universités de la ville, reçut la visite d'un de ses étudiants. Le jeune homme parlait avec force excitation d'un disque dont il venait de faire l'acquisition et qu'il déposa sur la table du salon avant d'aller s'entretenir avec Miller Williams. La jeune fille s'approcha de l'objet, extirpa le microsillon de la pochette après l'avoir longuement observée, puis le plaça sur le tourne-disque. "*A partir de ce moment-là, c'est comme si des connexions dans mon cerveau s'étaient réarrangées de manière irréversible*", sourit Lucinda Williams en se remémorant ce lointain moment où elle fit la découverte de "Highway 61 Revisited", de Bob Dylan.

Tom Petty fumait un joint

En ce mois de décembre 2021, Lucinda converse par Zoom depuis sa maison de Nashville, et si les yeux pétillent de malice, si la voix a conservé une charmante patine de son Sud natal, elle reste aux prises avec les séquelles d'un AVC survenu en novembre de l'année précédente. "*Je vais plutôt bien, j'ai suivi de nombreux programmes de rééducation. J'ai encore des difficultés à marcher mais je n'ai plus besoin de canne. Je peux jouer un peu de guitare, mais difficilement. En revanche, j'ai écrit énormément de paroles.*" Elle publie ces jours-ci un projet enfanté avant cet accident, six albums hommages à des artistes ou des genres musicaux — Bob Dylan, Tom Petty, les Rolling Stones, la soul de Muscle Shoals, des classiques country, ainsi que des chansons de Noël. Extravagant sur le papier, le projet doit tout au contexte sanitaire mondial : bloquée, comme ses congénères, dans ses velléités de tourner, Lucinda a investi un studio de Nashville avec ses musiciens à intervalles réguliers. Quinze jours de répétition, deux d'enregistrement — les recettes des séances, filmées et diffusées sur le Web, ont pour partie été redistribuées à des salles de concert américaines indépendantes.

Songwriter consacrée outre-Atlantique — trois Grammys Awards, des albums-jalons de l'americana comme "Car Wheels On A Gravel Road" (1998) ou "Essence" (2001) —, Lucinda brille ici par ses talents d'interprète, sa capacité à insuffler émotion, langueur et insolence à tous les répertoires. Ses versions très électriques, pleines de défiance, de pépites de Bob Dylan ("Everything Is Broken" ou "Political World") montrent combien la cataloguer comme une simple chanteuse roots serait une erreur. Son tribute aux Rolling Stones est tout aussi décoiffant, qui révèle des versions torrides, presque garage, de "Get Off Of My Cloud", "Sway" ou "Satisfaction". "*C'était mon groupe préféré quand j'étais au collège et au lycée. Dès que j'entendais une de leurs chansons à la radio, notamment 'Let's Spend The Night Together', j'étais tout excitée. J'aimais leurs looks, je regardais leurs photos en me disant qu'il fallait que je me trouve un mec qui ressemble à ça*", rigole-t-elle. Si elle a fait la connaissance de Keith Richards lors d'un concert hommage à Gram Parsons à Los Angeles, en 2005, sa connexion était bien plus profonde avec Tom Petty. "*On venait tous les deux du Sud, sa chanson 'Southern Accents' me parle énormément. J'ai été dévastée quand j'ai appris sa mort…*" Elle se remémore cette fois où le chanteur de Gainesville, en Floride, s'était produit au Ryman, à Nashville. "*J'ai été lui dire bonjour en coulisses, il fumait un joint, qu'il m'a proposé, en ajoutant :* 'C'est assez fort, vas-y doucement' *— il était toujours très protecteur avec moi —, alors j'ai juste pris une petite taffe.*" Elle s'arrête un instant — "*C'est ok de parler de ça, je ne vais pas me faire arrêter ?*" — avant d'éclater de rire.

Paons de vie

Lucinda Williams a baigné dans la littérature du Sud dès son plus jeune âge, par l'entremise de son père Miller Williams, auteur et poète. Elle qui cite Carson McCullers ou Eudora Welty parmi ses auteures de cœur se souvient d'une visite à une autre grande dame des lettres sudistes : *"Quand on habitait à Macon, en Géorgie, mon père a rendu visite à Flannery O'Connor, qui vivait à Milledgeville, non loin de là — il la considérait comme sa plus grande influence — et m'a emmenée avec lui. Elle vivait dans une grande ferme dans la campagne où elle élevait des paons, qui couraient partout. J'ai passé mon temps à pourchasser les paons. J'avais cinq ou six ans…"* L'anecdote figurera sans nul doute dans les "Mémoires" que Lucinda est en train d'écrire, et qui devraient voir le jour fin 2022 ou début 2023.

Un jour de l'automne 1965

Son état physique s'étant amélioré, Lucinda Williams a pu reprendre l'été dernier la route des concerts, en compagnie de Jason Isbell, autre brillant songwriter du Sud dont elle a ouvert les dates. "*Sur scène, j'étais parfois assise, parfois debout. Ma voix n'a pas été affectée, c'est l'essentiel. Les concerts ont été précieux pour mon moral, ce qui est très important…*" L'irréductible chanteuse a également repris le chemin des studios pour y graver des chansons originales cette fois-ci — quatorze à ce jour, dont l'une, "Rock'n'Roll Heart" traite de sa foi indéfectible dans le pouvoir de l'alliance de la musique et des mots, dans la façon dont le rock'n'roll déferle dans votre vie pour tout y chambouler, comme il le fit, pour elle, un jour de l'automne 1965. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Albums *"Lu's Jukebox Series", vol. 1 à 6 (Thirty Tigers)*

photo Danny Clinch - DR

"C'était traverser ça ou l'autodestruction"

BEECHWOOD

Le gang new-yorkais broie du noir sur son **quatrième album**, et la couleur leur va terriblement bien au teint.

À CHAQUE TRI, À CHAQUE DÉMÉNAGEMENT, EN CAS D'ATTAQUE DE PUNAISES OU DURANT LES PIRES INONDATIONS, ils sont là et on se pose la question : réécouterions-nous un jour les trois premiers albums de Beechwood ? On les prend, on les tâte, les inspecte. "Trash Glamour" et "Songs From The Land Of Nod" sont rapidement sauvés : leurs pochettes ont tout fait pour ce groupe et continuent, bêtement, de fasciner. "Inside The Flesh Hotel", à la pochette et au nom légèrement repoussant, reste finalement grâce à ses slides et des chansons comme "Amy", "Bigot In My Bedroom", "Sucker", "Our Love Worth The Heartbreak", l'un des meilleurs livrés par le groupe. Mais tout cela, désormais, importe peu. Car au prochain incendie, invasion de termites ou tremblement de terre, c'est le nouveau, "Sleep Without Dreaming", qui sera sauvé sans se poser de questions. Calé entre "Teenage Snuff Film" de Rowland S Howard, "Wildweed" de Jeffrey Lee Pierce et "Zuma" de Neil Young. Pourquoi ? Parce qu'ici, Beechwood a enfin trouvé sa manière.

Catastrophe ou rédemption ?

On le sait, par un étrange jeu de perspective, le ciel semble toujours plus large aux Etats-Unis. Quand Gordon Lawrence enclenche sa caméra pour cette interview, son *"espace vital"* — manière non imagée d'appeler un appartement new-yorkais — semble avoir été élargi. "*Avec la crise du covid, le prix des loyers a dégringolé à Manhattan. J'ai pu passer de ma minuscule demi-chambre de Chinatown à ce studio dans le Village en payant mille dollars de moins par mois.*" En éclatant les cartons de disques, Gordon a rencontré quelques visages qu'il n'avait pas salués depuis longtemps : le sien déjà, juvénile et couronné de blond sur "Songs From The Land Of Nod", avant de se faire sévère sur "Inside The Flesh Hotel" ; puis celui d'Isa Tineo, son ami d'enfance, partie du groupe depuis déjà de nombreuses années. "*Beechwood a tellement changé. Nous sommes quatre désormais, et Sid* (Simon, ndr) *est passé de la basse à la guitare. Parce que nous composons tout à deux depuis la fin de cet album. En fait, "Sleep Without Dreaming" sera le dernier disque où j'aurais apporté la majorité des chansons et lui seulement quelques titres.*"

Et ce sommeil sans rêves a failli ne jamais voir le jour. Sans aucun moyen financier ni aucune attente d'une maison de disques, et malgré des désaccords profonds et la frustration de chacun, Gordon Lawrence et Sid Simon commencèrent ce périple en enregistrant des bouts de morceaux chez l'un puis chez l'autre. Aucun ne pouvait dire s'ils se dirigeaient vers une catastrophe ou leur rédemption. Les résultats, minces, ne les convainquirent pas davantage. La perspective d'en finir fut envisagée. Puis Gordon amena toute cette boue chez son oncle, Matthew Marquardt, à Chicago, afin de le structurer : "*C'était traverser ça ou l'autodestruction.*" (Étrange résonance avec cette phrase de "Rester Vivant" de Michel Houellebecq : "*La structure est le seul moyen d'échapper au suicide*"). Ce que Gordon en a sorti, ce sont tout simplement les meilleures chansons qu'il ait jamais écrites. "Go My Way", "Lost Lovers", "Silver Chords" donne accès à une douceur et une intimité imperceptible dans les premières années du groupe. "She Broke Me" le voit se frotter à Rowland S Howard et "Gently Toward The Light" synthétise ces deux tendances. Surtout, on n'a jamais entendu Gordon… chanter. Avec autant d'humilité. "*Sid est celui qui me pousse toujours à essayer d'autres choses, à chanter mieux, arrêter de hurler. En fait, j'ai opéré le même processus avec les chansons. J'ai toujours écrit ces morceaux très intimes, des ballades sentimentales et mélancoliques. Mais je ne sais pas, certainement parce que je n'étais pas à l'aise, à chaque fois que je les amenais au groupe, on se mettait à hurler et jouer vite, fort, faire du bruit.*"

Obsédés par Teenage Fanclub

L'écriture s'affirme et, comme sur le précédent album, Sid signe deux des titres les plus déterminants. Avec "Firing Line", il prend le "Don't Cry No Tears" de Neil Young et l'ajuste à Beechwood. Il y a tant de brio et de naturel là-dedans que cette chanson semble redéfinir totalement le groupe. Quelques jours après cette interview à laquelle Sid n'a pu se joindre — Californie, copine cas contact, etc. —, il écrira : "*C'est étrange, j'ai grandi en écoutant 'Zuma', mais je ne l'ai pas réécouté depuis mes treize ans. Quand j'ai écrit cette chanson, ça me rappelait quelque chose, les autres pensaient que ça faisait un peu Rolling Stones, jusqu'à ce qu'on la joue en live où quelqu'un est venu nous voir. Et là, on a tous fait : 'C'était donc ça'.* "*Nous sommes un groupe qui n'a jamais caché ses influences,* disait Gordon l'avant-veille. *Dans '… Nod', on reprenait les Kinks, ici, 'Rain' des Beatles. En ce moment, on est obsédés par Teenage Fanclub. Comme on enregistre beaucoup, j'ai écrit à Don Fleming pour lui poser des questions sur la production de 'Bandwagonesque'.*" Et cette scène punk new-yorkaise qui les a tant entourés à leurs débuts. "*Je ne veux fâcher personne, mais je crois que c'est cette nostalgie qui empêche une nouvelle scène new-yorkaise d'émerger. Je veux dire, combien de tribute à Johnny Thunders allons-nous devoir encore nous taper ?*" Débarrassé de son Œdipe, en quartette, avec Sid le surdoué en cosignataire systématique et la nouvelle voix de Gordon, il est certain qu'à la prochaine apocalypse, le cinquième album de Beechwood fera partie des premiers bouts de plastique à sauver des eaux. ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album "*Sleep Without Dreaming*"

(Alive Naturalsound Records)

Photo Lauren Massie - DR

Lindy

"Je volais de la nourriture"

CAT POWER

En reprenant les Pogues, Bob Seger ou Keith Richards, Chan Marshall rappelle, avec **"Covers"**, qu'elle n'est pas seulement une icône des années 1990.

CHAN MARSHALL, ALIAS CAT POWER, N'A JAMAIS COMPLÈTEMENT FAIT L'UNANIMITÉ. Certains ne voyaient en elle qu'une m'as-tu-vue de la douleur, adepte d'un indie-folk anesthésié, présentation qu'elle semblait parfois devancer par des interviews d'une sincérité brutale, faisant pendant longtemps, à qui voulait l'entendre, les honneurs de son enfer personnel (alcoolisme, morts, cauchemars, etc.). Mais contrairement à ce que la sollicitude voyeuriste de certains médias laissait parfois croire, Cat Power ne sort pas de Sainte-Anne. En 2018, le très sous-estimé "Wanderer" ("Wanderer/ Exit", "Nothing Really Matters", "You Get"), probablement son meilleur album depuis "Moon Pix", avait ravivé l'intérêt qu'on lui portait. Délaissant définitivement son dernier label qui voulait la faire sonner comme Adele, elle sort ces jours-ci "Covers", son troisième album de reprises après "The Covers Record" (2000) et "Jukebox" (2008), exercice qu'elle pratique comme une respiration. L'attendant dans une pièce au luxe suranné d'un hôtel proche des Tuileries, on craint un peu de voir arriver une grande brûlée de l'existence ; elle est en fait régulièrement tordante, par exemple lorsqu'elle agonit d'injures un ancien compagnon ou qu'elle décrit une séance d'enregistrement à grand renfort d'onomatopées et de mimiques à la Louis de Funès, contrastant avec la voix, très belle, très enclopée, qui disparaît parfois dans un chuchotis.

MTV a tué la reprise

ROCK&FOLK : Vous faites régulièrement des reprises…

Cat Power *(Elle coupe)* **:** C'est MTV qui a tué tout le passé et le principe même de la reprise. Le jazz, le blues, la country, le folk, même le premier album des Rolling Stones ! Tout le monde faisait des reprises. Quand MTV est arrivé dans les années 1980, les grandes maisons de disques étaient de vrais navires de guerre, ils pouvaient vendre cinquante millions d'albums de Madonna ou de Michael Jackson comme ça *(elle claque des doigts)*, donc ils avaient besoin de nouvelles chansons pour devenir propriétaires des droits d'auteur. Les reprises sont mortes à cause de MTV.

R&F : On se souvient de votre interprétation de "Nude As The News", à l'émission Nulle Part Ailleurs en 1996, totalement ahurissante…

Cat Power : A l'époque, je volais de la nourriture à l'épicerie du coin quand je n'avais pas assez d'argent. Je faisais tous ces petits boulots : femme de ménage, baby-sitter, serveuse, j'ai travaillé dans un magasin Xerox… Tout ça pour dire que je suis montée à New York à vingt ans, et que j'avais vingt-quatre ans quand j'ai fait cette émission en France, ce qui était totalement surréaliste à mes yeux. Je faisais encore des petits boulots à cette époque. Il m'arrive encore de rêver que je travaille dans ce café.

Présidente des Etats-Unis

R&F: Vous reprenez souvent des chansons de Bob Dylan. Vous l'avez rencontré ?

Cat Power : Oui, plusieurs fois. Pendant l'enregistrement de "Jukebox", je reçois un e-mail de mon agent : *"Bob Dylan joue en ville ce soir. Je peux te mettre sur la liste des invités"*. Evidemment, j'accepte. J'avais l'impression d'être une gamine dans un magasin de confiseries. Quand on se voit, il me regarde et me dit *(elle imite sa voix)* : *"Enfin, on se rencontre !" (rires)*. Deux ans plus tard, il jouait à Santa Barbara alors que j'étais à Los Angeles. J'y vais avec mon compagnon d'alors et sa fille de onze ans. J'avais fait une reprise de "I Believe In You" sur "Jukebox", en modifiant les paroles. Et dès qu'il commence à la jouer sur scène, je me dis : *"Holy fuck*, il joue ma version !". Mon ex de l'époque, un vrai trou du cul (*expression de dégoût*), était tellement en rogne qu'il me sort : *"Bon, la petite va à l'école demain, on rentre à LA !"*. C'était le cadet de mes soucis ; il aurait pu me dire : *"Chan, tu n'es qu'une fucking ugly fat bitch !"*, j'aurais quand même eu le sourire aux lèvres.

R&F : Vous chantez "Pa Pa Power" depuis 2012, en lien avec le mouvement Occupy. Vous avez été impliquée en son sein ?

Cat Power : Je l'étais, j'ai essayé de créer un groupe de soutien dont le symbole était le gorille et qui devait s'appeler "Occuparty". J'avais monté une sorte de fondation avec une amie, mais elle est décédée d'un arrêt cardiaque, un autre ami est mort d'une overdose d'héroïne peu après, et ensuite j'ai appris que j'étais enceinte…

R&F : Vous avez souvent dit que la musique n'était qu'une partie de votre vie, que vous auriez pu faire autre chose.

Cat Power : *Absolutement (en français dans le texte – Nda)*. Je voulais peindre ou être photographe de guerre. Ou présidente des Etats-Unis ! Il suffit d'un millier de voix par Etat pour pouvoir se présenter. Il faudrait que je fasse le tour du pays *(prenant une voix de bateleuse de foire)* : "Venez au spectacle, c'est ici qu'il faut signer !". ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G

Album *"Covers" (Domino)*

Photo Mario Sorrenti - DR

“Plus violent, plus sombre”

IDLES

Dans la dystopie qu’est devenu le monde réel, le groupe de Bristol a encore plus de choses à dire. Rencontre par *black mirrors* avec le chanteur **Joe Talbot.**

RECUEILLI PAR GEANT VERT

Photo Tom Ham - DR

IDLES

POUR LA PROMO FRANÇAISE DU NOUVEL ALBUM DE IDLES, LES CHOSES AVAIENT ÉTÉ FAITES EN GRAND avec un concert gratuit à La Machine Du Moulin Rouge et tout plein de surprises pour les fans. Mais tout ça, c'était sans compter sur le Covid, et le guitariste Mark Bowen positif au moment d'embarquer vers l'Hexagone… Le lendemain, c'est grâce à un petit logiciel de *chat* qu'un Joe Talbot particulièrement remonté sur les aléas de la vie a pu échanger avec Rock&Folk.

Toujours vivant

Rock&Folk : C'est dommage que la promo soit ainsi perturbée par ce fichu virus…
Joe Talbot : Oui. C'est d'autant plus rageant que nous comptions vraiment sur ce concert parisien pour renouer avec le public français. Comme tout le monde, nous en avons marre de cette situation. Simplement, il faut continuer à faire des efforts car des gens meurent tous les jours. Avec les différents confinements, nous avons tout de même réussi à faire un album. C'est là que l'on voit qu'Internet est un mal nécessaire… Nous pouvons quand même faire l'interview à travers des écrans d'ordinateur ou de smartphone. Evidemment, je n'aime pas du tout ça, mais je me plie à la situation.

R&F : Ces derniers mois, le groupe a fait une cinquantaine de dates entre les USA et le Royaume-Uni. Comment se sont passées les retrouvailles avec le public ?
Joe Talbot : Nous n'avons pas eu à nous plaindre. La tournée US consistait principalement à faire ce que nous aurions dû faire à la sortie de l'album "Ultra Mono", avant que nous ne nous retrouvions tous invités à rester à la maison. A part une paire de nouvelles chansons, nous comptions lancer "Crawler" dans la foulée. Nous avons pu le faire pour un concert londonien où le public a pu entendre les deux tiers de l'album, ainsi que quelques autres surprises. Cette histoire de Covid n'est pas une chose à prendre à la légère. Même si je peux paraître déprimé par ce qui vient de se passer avec Mark, je m'inquiète aussi pour ce qui se passe dans le monde.

Difficile à croire

R&F : Le précédent album avait causé une belle rupture par rapport aux deux premiers. Comment décririez-vous le nouveau ?
Joe Talbot : "Ultra Mono" était une évolution nécessaire. "Crawler" doit être vu comme sa suite logique avec, toutefois, une meilleure maîtrise de nos ambitions à tous les niveaux du groupe. L'intégralité de l'album est comme une célébration de la sortie d'un traumatisme. Si la noirceur et la douleur en sont le fil conducteur, ces deux sentiments sont aussi le meilleur moyen de s'en sortir quand on est au fond du gouffre. Et pour s'en sortir, il faut se bouger. Pour cette raison, le simple fait de *ramper* quand on est au sol est déjà un acte positif. Quand je vois ce qu'ont été mes dernières vingt années, je suis heureux de célébrer une lutte réussie pour m'en sortir. Cette épidémie m'a aidé à mieux comprendre la chance que j'avais d'être toujours vivant malgré les excès. J'ai conscience que j'ai eu de la chance. Pendant le confinement, j'ai eu tout le temps de gamberger sur une nouvelle façon d'appréhender ma vie, aussi bien en tant qu'artiste qu'en tant que père, ami, personne, et même en tant qu'addict. Voici le point de vue que je défends dans cet album et qui, j'espère, sera perçu en tant que tel.

Photo Tom Ham - DR

La bande à Talbot

Quand Idles se forme en 2009, ses membres ont tous conscience qu'il va leur falloir beaucoup de temps avant de devenir le groupe que tous rêvent de devenir. Après huit ans de concerts, quelques EP et beaucoup de travail, le premier album, "Brutalism", sort le 10 mars 2017. Considéré comme la claque de l'année, l'album plaît aussi bien aux tenants du punk pur et dur qu'aux partisans d'un post-genre plus intellectuel que bourrin. A partir de là, chaque nouvelle parution ne cesse d'élargir le public d'un groupe qui se considère davantage comme l'observateur de son époque que le conseiller. Après un passage inspiré par le hip-hop l'année passée avec l'album "Ultra Mono", la bande à Joe Talbot continue sur sa lancée un rock expressionniste toujours aussi virulent contre les puissants du monde.

R&F : C'est en gros le propos que résume la chanson "Car Crash" ?
Joe Talbot : Oui. C'est une allégorie pour décrire une erreur de parcours dans ma vie. C'est le titre le plus violent et le plus sombre de l'album. Le texte parle du moment où je suis au plus bas et que je dois à tout prix faire quelque chose pour changer l'ordre des choses. Et c'est ce que j'ai fait pour de bon. Et tenter de le résumer dans ce texte. Enfin, j'espère. Elle rejoint aussi "Stockholm Syndrome" où j'utilise l'image pour décrire ma relation passée avec certaines substances. Quand on est dans cette position, on ne sait plus qui est qui ; et, bien souvent, l'ami est plutôt un ennemi avec lequel on essaye de s'entendre. Comme souvent dans mes textes, j'utilise la métaphore pour faire passer un message qui peut être lu à plusieurs niveaux. Pour "Stockholm Syndrome", il est possible de remplacer la drogue par notre gouvernement, le Brexit et ainsi de suite. Le nombre de fois où les gens sont pris en otage sans même s'en apercevoir est franchement inquiétant. Les abus de tout genre sont comme des cercles dans lesquels nous nous trouvons embarqués sans même nous en rendre compte.

R&F : Est-ce que cela fonctionne de faire sa thérapie à travers un disque ?
Joe Talbot : Complètement. Je me sens plutôt bien. Faire un disque est déjà une sorte de challenge en soi. Y ajouter quelques éléments comme une marche de plus à grimper est une motivation supplémentaire. La création artistique devient alors une part essentielle, sinon principale, dans le processus de récupération de sa personne. C'est quelque chose de nouveau que j'apporte dans le studio. En fait, l'une n'allant pas sans

“Les solutions pour améliorer la situation passent par un changement des institutions”

l’autre, l’envie de m’en sortir et celle de faire un nouveau disque se boostent mutuellement. Au final, je me sens mieux à tous les niveaux car “Crawler” sonne à mes oreilles comme un nouveau bail dans ma vie. Une autre différence entre ce nouvel album et le précédent est aussi l’état d’esprit dans lequel je l’ai enregistré. Pour “Ultra Mono”, j’étais dans l’incertitude la plus totale tellement tout partait en vrac. Mon entourage avait beaucoup de mal à me suivre. Même si cela peut paraître difficile à croire à l’écoute de “Crawler”, je l’ai enregistré avec beaucoup de plaisir, de joie et de relaxation. Je n’étais plus du tout sur la défensive en permanence comme l’année précédente. Pour les derniers concerts, ce changement de comportement m’évite maintenant de partir dans tous les sens. Je me contrôle. Ce sont tous ces petits plus qui me permettent d’avancer.

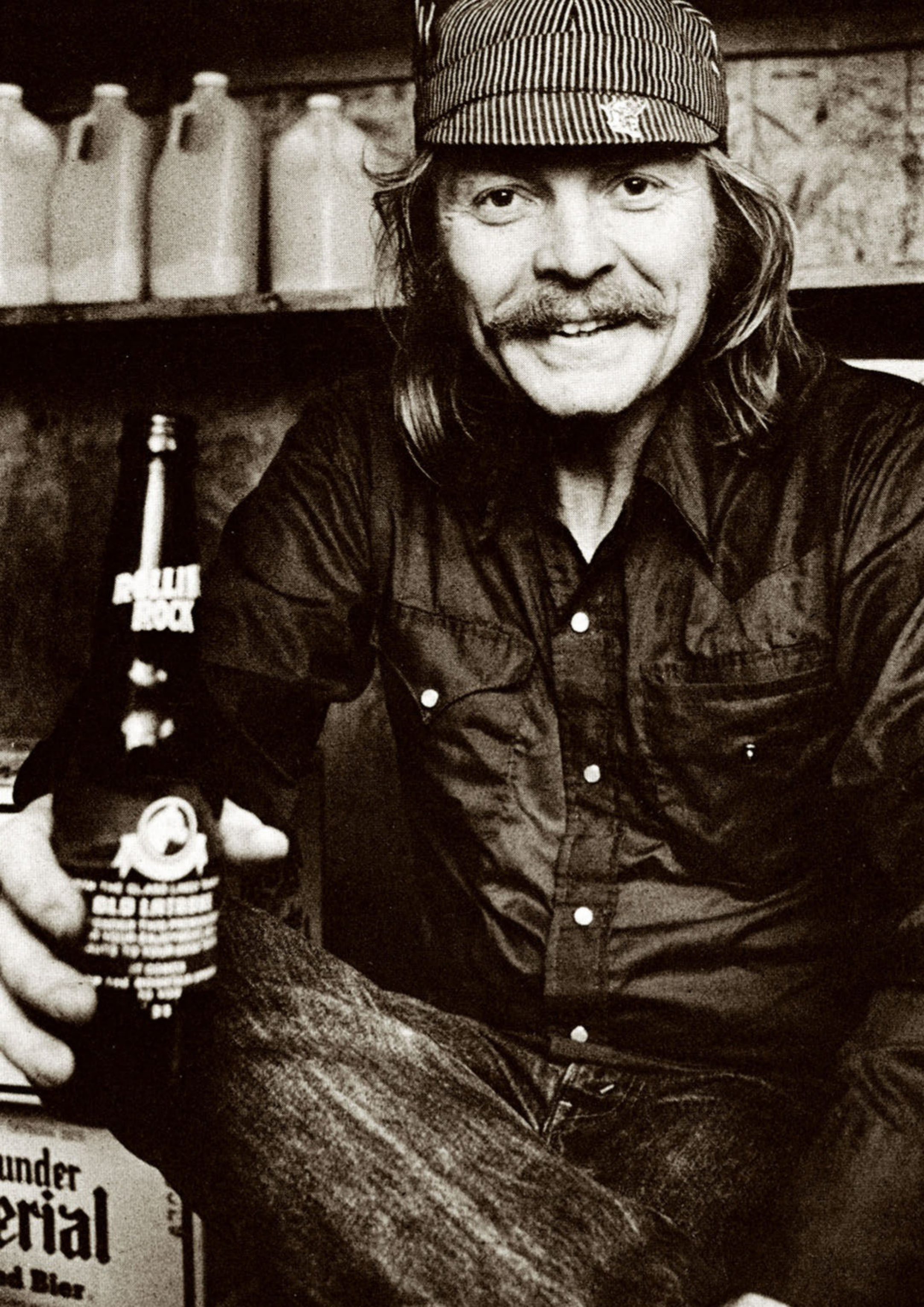
Gouvernement de voleurs

R&F : En tant qu’artiste, quelle est la part d’influence de la situation actuelle dans l’écriture de vos chansons ?
Joe Talbot : Si je tiens compte de différents facteurs comme le Covid, le gouvernement de voleurs de Boris Johnson, la solitude de tous les laissés-pour-compte, le refus étatique de leur tendre la main et la montée de l’extrême-droite, je dirais que, oui, en tant qu’artiste, la somme de ces situations est une sacrée source d’inspiration ! Mais quand je fais une chanson, je parle d’événements passés, pas de situations qui pourraient améliorer le futur. En cela, je ne propose pas de solution miracle mais, en fin de compte, une musique susceptible d’ouvrir l’esprit de ceux qui l’écoutent. Les solutions pour améliorer la situation sont économiques et passent par un changement des institutions en profondeur. De mon côté, mon job est d’écrire des chansons et je n’ai pas l’intention d’arrêter.

R&F : Depuis The Cortinas en 1976, Bristol a toujours été une base avancée du punk ? Vous considérez-vous toujours affilié au genre ?
Joe Talbot : Oui et non. Punk, c’est un état d’esprit qui recouvre pas mal de choses. Dans Idles, il y a une bonne base de punk dans les deux premiers albums car il s’agit d’une énergie qui nous est essentielle. Après, il faut apprendre à personnaliser son style en mettant plus nos particularismes en avant par rapport au résultat que nous souhaitons produire et non pas reproduire. La scène de Bristol est excitante. Elle l’a toujours été d’une certaine façon ; et pas seulement sur le plan du punk. Ici le hip-hop est énorme. Bristol et ses groupes aiment la diversité. Peut-être à cause de son passé pas très reluisant. La place était connue pour la traite des Noirs, et le passé esclavagiste de l’endroit ne doit pas être oublié.

R&F : Merci pour ces différents éclairages.
Joe Talbot : Et à une prochaine fois en vrai *(rires)*. ★

Album *“Crawler” (Partisan)*


under
erial
d Bier

“On montait sur scène au culot”

MICHAEL HURLEY

Depuis quatre-vingts ans, il n’en fait qu’à sa tête, laissant hasards et accidents dicter sa carrière, jouant, indifférent aux modes, son folk de taré.

PAR THOMAS E. FLORIN

MICHAEL HURLEY DEVAIT AVOIR QUINZE ANS, OU PEUT-ÊTRE SEIZE, quand il levait le pouce entre l’est de la Pennsylvanie et La Nouvelle-Orléans (deux mille huit cents kilomètres), à moins qu’il ne se soit trouvé entre La Nouvelle-Orléans et le Mexique (mille huit cents kilomètres)… En réalité, on ne sait pas quel âge avait Michael Hurley à ce moment-là, ni où il se trouvait, pas plus ce qu’il était en train de faire. La seule information que nous possédons sur ce voyage initiatique débuté à l’été 1955 (ou était-ce l’été 1956 ?) est que son père lui avait fait une lettre pour certifier que ce tout jeune adolescent lâché sur les routes d’Amérique n’était pas un fugueur. Déjà à cette époque, Michael Hurley était absolument seul et n’en faisait qu’à sa tête ; ce sera le *credo* du reste de sa vie.

Odeur d’ail et de plats indiens

Dans les articles, les documentaires, sur les photos et toutes ces choses qui célèbrent ses quatre-vingts ans et la sortie “The Time Of The Foxgloves”, son presque trentième disque, l’on voit un petit homme maigre, le faciès tendu vers ce qu’il essaye d’apercevoir, un bandana noué autour du cou et des lunettes comme en portaient les Japonais à la sortie de la guerre. Une vision qui laisse deviner la maison humide, l’odeur d’ail et de plats indiens, le mobilier de pin protégé par des patchworks poussiéreux, puis cette collection étonnante de bibelots idiots que possède tout grand voyageur. Michael Hurley est ce que l’on pourrait appeler un vieux hippie, un pur produit de l’underground américain, mais ça serait omettre qu’il en est l’un des précurseurs, lui qui avait appelé dès la fin des années 1950 son fanzine ronéotypé de lycéen “Underground Monthly”. S’il a appris la guitare, dont il joue dans un style extrêmement original, c’est entièrement par hasard. Une Stella traînait à la maison, après qu’un petit ami de sa sœur n’a jamais osé la récupérer suite à une sombre histoire de rupture. Incapable d’accorder l’instrument — personne ne lui avait appris —, il fut impossible à Hurley de reproduire le rhythm’n’blues qui passait sur le tourne-disque familial et qu’il aimait tant. Alors, dès cinq ans, il invente ses propres chansons, qu’il peut toujours chanter si on lui demande gentiment. Autre trompe-l’ennui d’un enfant qui rêve de voyager : les aventures de Boone et Jocko, deux loups cousins de Fritz The Cat, qu’il dessine encore à son âge avancé. La proximité de New York le pousse à la fuite. Très tôt, il effectue des raids éclair sur la ville, en auto-stop ou dans la voiture d’un copain, peut-être celle de Steve Weber, futur Holy Modal Rounders, ou Jesse Collins Young qui montera les Youngbloods. Avec Hurley, ils fonderont leur premier groupe, The Blues Doctor, à l’âge de treize ans, qui donnera un unique concert au Blind Lemon de Greenwich Village. Cela aurait pu être excellent si chaque membre du groupe ne s’entêtait à jouer une chanson différente de celle de son voisin de scène. Qu’importe : Hurley est mordu. 1960 n’a même pas débuté qu’il est à nouveau sur les routes pour jouer à La Nouvelle-Orléans, toujours avec Weber. “*Quand les groupes faisaient leur pause dans les clubs, on montait sur scène au culot, et personne ne nous mettait dehors. On n’avait pas d’argent mais on nous payait à boire, parfois à manger, et on nous proposait de venir jouer pour des fêtes chez les gens.*”

Un étranger perpétuel

Mais la grande légende de Hurley, d’après les historiens sérieux, s’écrit à New York. Parce qu’il est là, dans le fond du paysage du Greenwich Village de la deuxième révolution folk, sur scène au Fat Black Pussycat,

Photo DR

“J’étais plus intéressé par traîner dans un bar à boire une bière et manger un sandwich que de participer à une quelconque ‘scène’”

à l’arrière-plan du Cafe Wha?, et même sur le label Folkway, qui sort son premier album en 1964. Voilà : Hurley appartiendrait à la grande vague dont émergeât Bob Dylan. Le problème, de taille, est qu’il semble n’en avoir que faire : “*J’étais plus intéressé par traîner dans un bar à boire une bière et manger un sandwich que de participer à une quelconque ‘scène’*.” La nonchalance de sa musique, ses tempos retenus, son désintérêt pour les protest songs comme s’il vivait sur une autre planète, tout cela fait de lui un étranger perpétuel. Sa carrière musicale elle-même semble davantage due à la volonté de ses amis qu’à la sienne. Pour lui, jouer de la musique n’était pas très différent de ses autres activités — dessiner, peindre, dormir, respirer. Mais des gens se sont mis en tête de le mettre sur disque. Le premier fut Fred Ramsey Jr qui ramasse un jour Hurley en stop parce qu’il porte sa Stella sous le bras. Ramsey l’invite à venir écouter sa vieille collection de 78 tours, puis à enregistrer les chansons de son cru sur le matériel qu’il a chez lui : c’est celui de l’ultime session de Leadbelly que Ramsey a produit pour Folkway. “First Songs” sort donc en 1964 et, si la musique prouve que Hurley était en fait assez influencé par ce qui se passait autour de lui — il n’a que vingt-deux ans et on ne l’y reprendra plus —, ses chansons abordent des thèmes qu’il ne quittera pas de toute sa vie : odes à l’alcool, aux sachets de thé que l’on recycle et au loup-garou. Son premier album sorti, Hurley va-t-il partir en tournée ? Se battre pour s’imposer comme barde des beatniks ? Utiliser les cent dollars que lui donne Folkway pour aller en studio enregistrer des tubes pour étudiant en sciences humaines ? Rien de tout cela : il se sert de l’argent pour partir en lune de miel avec sa première femme — nommée Pasta ! — et passe les sept années suivantes à mener une vie de patachon. Il squatte des maisons abandonnées en se faisant passer pour un charpentier, est modèle nu pour des cours de dessin, vend des bretzels et brasse sa propre bière. Gros truc, ça, brasser sa propre bière chez Hurley et ses potes. D’ailleurs, c’est à cause de l’un d’eux, Jessie Collin Young, qu’il doit sortir un nouvel album. Nous sommes en 1971, le groupe de Young, The Youngbloods, s’est vu offrir un label par Warner — Racoon. Ils veulent signer le seul génie de leur connaissance : Hurley. Qu’à cela ne tienne : il est d’accord mais on fera cet “Armchair Boogie” — parfaite définition de sa musique — chez lui. Hurley aime le télétravail. C’est pratique. On peut enregistrer en pyjama, si on a besoin d’un bassiste, on va sonner chez le voisin — “*un type avec qui je brassais de la bière*” ; d’une pochette, il la dessine ; de ne pas se faire tuer par les *“fachos”* qui ne supportent plus de voir autant de hippies dans le quartier : on appelle encore plus de hippies, ça fera une chorale. C’est comme cela, Hurley est un homme pragmatique. Sur scène, s’il veut se faire applaudir, il appuie sur sa pédale à applaudissements : un kick de batterie sur laquelle est attaché un panneau “Applause”. Il prend un solo, appuie sur la pédale, le truc se lève : “Applause”. Il finit une chanson. “Applause”. En débute une nouvelle. “Applause”. Le public applaudit. “Applause”.

Photos Patrick Bunch et DR

1971

1996

Pourtant, Hurley n'a jamais eu aucune velléité de réussite. Peut-être une fois, en trouvant le nom d'un groupe, Automatic Slim & The Fat Boys. Il est persuadé que son concept va lui rapporter son premier million. *"Derrière la cabane que j'habitais, j'ai trouvé une énorme pile de coussins. Je me disais que si on les mettait sous nos chemises pour faire les 'Fat Boys', on allait avoir un succès fou.*" Au lieu de cela, les Holy Modal Rounders l'embauchent pour jouer dans leur nouveau supergroupe : Have Moicy!. Il dessine également la pochette de leur album : une bouteille de bière sur le point de fracasser un violon. "*Un truc qui nous est arrivé en concert.*" Car désormais, Hurley passe du temps sur scène, enchaîne les tournées. Et cela se ressent sur ses albums suivants, que ce soit "Snockgrass" ou surtout ce "Long Journey", où le groupe, plus country, tourne à merveille. Dans cette musique, inoxydable, se dessine sa parenté avec JJ. Cale, les musiciens du Sud (Jim Dickinson, les premiers John Prine) et le Texan Ramsay Midwood.

Seul à bord de son vaisseau fou

Comme tous les véritables originaux, il faudra attendre trente à quarante ans pour que Hurley soit reconnu. Ses adeptes ont l'âge de ses petits-enfants et s'appellent Yo La Tengo, Cat Power, Devendra Banhart. Des musiciens qui l'ont découvert sur le tard, certainement pas dans les années quatre-vingt où Hurley, désormais seul à bord de son vaisseau fou, s'est créé son propre circuit de tournée constitué de centres d'art, de cafés et de magasins de moquette. À la fin de ses shows — d'une, deux ou trois heures, ceux où il peut "*réellement explorer mon répertoire*", il vend non seulement ses albums autoproduits — sur Bellemeade Phonics, mais également des comics books maison, et même des toiles naïves, désormais principale source de ses revenus. "*À quoi ça me servirait d'avoir un marchand ou une galerie : je peux accrocher mes peintures derrière moi pendant mes concerts.*" C'est également l'époque où il ajoute à ses anciennes obsessions — jardinage, entretien de sa Dodge Coronet de 1973 et brassage de bière — une fascination pour les cartouches 8 pistes. Il les aime tant qu'il en devient réparateur et enregistre des compilations Lo-Fi uniquement pour ce format. Puis, un jeune Allemand, Peter Schneider, vient l'interviewer au début des années quatre-vingt-dix. Il rentre chez lui avec un album inédit, "Wolfways", qu'il doit sortir sur son petit label, Veracity. Trois ans plus tard, le père de Schneider lui coupe les vivres et Michael repart pour l'autoproduction. Il a un nouveau projet, "*le rêve de sa vie*" : ouvrir une école de guitare dans une ville de Pennsylvanie bâtie sur une mine de charbon en feu depuis plus de cinquante ans. Les rues sont envahies de fumée, les écroulements incessants, les routes striées de gigantesques crevasses. "*Mais l'immobilier n'est vraiment pas cher.*"

Il faudra dix ans à ce dingue pour retrouver un nouveau producteur zinzin. Ce sera Devendra Banhart, le hippie hipster, pour qui Hurley fera les excellents "The Ancestral Swamp" (2007) et "Ida Con Snock" (2009) au Levon Helm Studios de Woodstock. Son dernier album jusqu'à ce que, au début de la crise du Covid, Hurley occupé à ses tomates se mette à penser au dernier festival de musique où il avait joué. Ce fut assez pour poser "Are You Here For The Festival", premier morceau de son nouvel album, "The Time Of The Foxgloves". La voix y est abîmée à cœur, le jeu toujours impeccable, le naturel de la musique désarmant. Voici Michael Hurley et son art, tous deux vivant, rhizomes des grandes racines américaines que l'on nomme Blues, Folk, Bluegrass ou Country. Une musique qui, lorsque l'on parle du presque trentième disque d'un jeune octogénaire, ne peut plus se poser la question de la pertinence ou des modes. Elle est là, palpable, comme un corps, et c'est ainsi. Elle n'a besoin de rien d'autre. Hormis d'être aimé. ★

Album *"The Time Of The Foxgloves" (No Quarter/ Modulor)*

2021

“Les gens écoutent ma musique en toile de fond, c’est décevant, mais je mérite cette déception”

THE DURUTTI COLUMN

Le label Factory reste mythique pour Joy Division, New Order, Happy Mondays… **Le chouchou du boss Tony Wilson ? Vini Reilly**, de The Durutti Column. Histoire d’une fascination délirante… et logique.

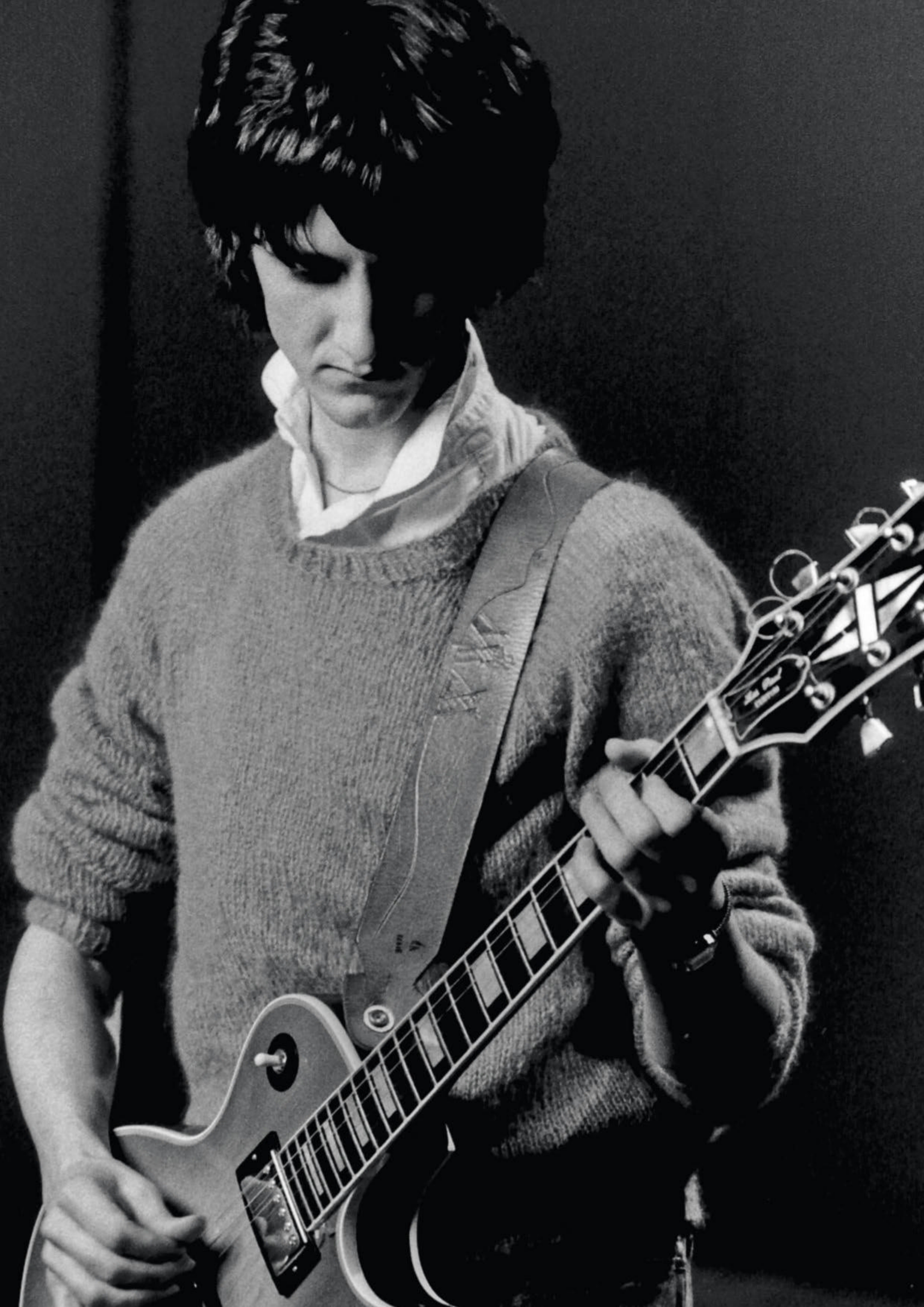
PAR BENOÎT SABATIER

1978. TONY WILSON, JEUNE PRÉSENTATEUR TÉLÉ, se lance à corps perdu dans la musique. Pour quelle raison ? Lui qui se prend pour le Andy Warhol de Manchester, a découvert son Velvet Underground, dégotté un génie. Il doit absolument le faire connaître, il monte un label, sort un disque, “A Factory Sample”. Dessus : deux morceaux de Joy Division. Ok. On comprend. Sauf qu’à l’époque, Wilson s’en tape, du groupe de Ian Curtis. Non, son incroyable trouvaille, sa merveille absolue, l’artiste qui l’a déterminé à plonger dans le business musical, c’est celui qui signe, sur cette compilation, du nom de The Durutti Column : Vini Reilly. Wilson n’a que ce mot pour le qualifier : “*génie*”. L’animateur de vingt-sept ans, pour révéler au monde ce divin musicien, fait passer sa carrière de journaliste au second plan, créant “The Movement Of 24th January” — puisqu’officiellement, le 24 janvier 1978, il manage The Durutti Column, accord scellé par une poignée de mains. Wilson trouve un local de répétition (une cabane de scouts, louée grâce à la revente des disques qu’il reçoit à la télé), lui offre un manuel de combat (“Leaving The 20th Century”, recueil d’écrits situationnistes), organise des concerts (au Russell Club) et crée donc un label (Factory) pour l’enregistrer. Vini Reilly, au sujet de ses deux morceaux sur “A Factory Sample” : “*De la merde complète et totale. J’étais tellement déçu d’entendre ma musique si plate, ordinaire, prévisible, évidente. Je voulais abandonner. Mais Tony n’a jamais renoncé à moi.*” Laisser tomber un tel visionnaire ? Impossible. Toute sa vie, Tony Wilson dépensera son énergie pour que Vini Reilly puisse apporter à la planète sa poésie sonore.

“Ce garçon va mourir”

Interviewé en 1981 par une radio belge, Reilly essaie de définir sa musique : *“A la base, il y a le post-punk, sur lequel je tente des choses expérimentales. Je veux composer une musique nouvelle, mais pas radicale ou désagréable. Je crois à l’harmonie, la mélodie, il faut que les gens prennent du plaisir à m’écouter. Ce qui me déprime, c’est que je ne sais jamais si c’est bon. Je pense malheureusement que, la plupart du temps, je produis de la merde. Même s’il y a parfois une petite étincelle qui semble fonctionner — le plus souvent par accident.”* Vini Reilly a la réputation d’être un autiste renfermé sur son petit monde, et pourtant, rarement artiste a été plus lucide. Sur vingt-six albums, en effet, The Durutti Column a enregistré *“de la merde”*.

Photo Kevin Cummins/ Dalle



Mais il y a aussi des morceaux miraculeux, où Django Reinhardt et Keith Jarrett sont projetés en plein post-punk, où "Seventeen Seconds" fait figure de recueil pop académique, où Satie s'imprègne de coldwave hispanique — des mélopées d'une beauté surréelle qui valident la foi de Tony Wilson.

Né en 1953 à Manchester, Vini Reilly apprend le piano au Royal Northern College, passe à la guitare, joue avec des musiciens de jazz, avant de changer radicalement de style en 1976, année punk. Avec The Nosebleeds, il enregistre un single, le groupe se retrouvant programmé par Tony Wilson sur Granada Television. Problèmes d'ego : le chanteur se barre (remplacé par Morrissey), Vini plie aussi les gaules (troqué contre Billy Duffy, futur The Cult). Le manager de Nosebleeds appelle Wilson pour le prévenir : n'embauche pas Reilly, c'est un "*cassos*", il apporte des dispenses signées de son médecin pour sécher les répétitions. Bingo : Vini est embauché dans The Durutti Column — un nom qui doit autant aux situationnistes (une référence à la colonne créée par Buenaventura Durutti Dumange pour lutter contre Franco) qu'aux Sex Pistols (McLaren avait pensé à "Where's The Durutti Column?" comme titre de leur album). Reilly profite de

Deux dans le studio, c'est encore un de trop, Vini retourne s'enfermer chez sa mère

la fascination qu'il exerce auprès de Wilson pour faire virer un à un les différents membres du groupe — des types qui iront former Simply Red. Sur la pochette de "A Factory Sample", un geste situationniste : sont listés les anciens membres avec leur date d'exclusion, comme s'ils étaient victimes d'une purge. Dégoûté par le disque, Reilly aussi jette l'éponge. "*Je suis rentré chez moi, je restais assis pour me concentrer sur ma dépression*", raconte-t-il dans "Grandeur Et décadence De Factory Records", de James Nice. Sous traitement, le guitariste vit chez sa mère, qui œuvre pour que son fiston ne soit pas interné en raison de sa santé mentale. Seules visites : celles de Tony. "*Il fallait l'obliger à enregistrer pour résoudre son problème d'estomac. On ne pouvait pas lui parler avant dix-sept heures, parce qu'il n'avait pas encore mangé. Mais après, il était violemment malade. Je me suis dit :* 'Soit ce garçon va mourir, soit il faut qu'il aille mieux'." La cure appropriée ? Le claquemurer en studio avec Martin Hannett pour un album — le deuxième de Factory, Joy Division ayant déjà mis en boîte "Unknown Pleasures".

Martin Hannett, avec ses synthés et boîtes à rythmes, crée les deux premiers jours d'étranges pistes rythmiques et sonores, pendant que Reilly, quand ça lui chante, gratouille sa Les Paul. Ils sont deux dans le studio, c'est encore un de trop, Vini retourne s'enfermer chez sa mère, le producteur finit seul le troisième jour, pour un budget de mille livres, "The Return Of The Durutti Column". Tony Wilson : "*Pendant ce temps, le personnel psychiatrique de l'hôpital local continuait d'enquêter sur l'invraisemblable : la relation entre l'estomac de Reilly et son cortex cérébral, entre le fait d'être cramé et ce génie au visage d'ange, exagérément mince, blanc, émacié et probablement touché par Dieu.*" Il faut à l'album de l'ange une pochette qui fasse date.

Photo Dalle

En 1958, Guy Debord publiait "Mémoires", avec une jaquette en papier de verre, dans le but de saloper les livres voisins sur les étagères. "The Return Of The Durutti Column" adopte le même emballage. Quatre mille feuilles de papier de verre sont achetées, Tony met tous les artistes Factory à la tâche. "*Les membres de Joy Division ont bien confectionné cinq cents pochettes. Surtout Ian Curtis, qui avait besoin d'argent. Les trois autres regardaient des pornos pendant que Ian s'occupait du collage et de l'étiquetage — la colle ressemblant à du sperme, c'était raccord avec les films que mataient ses acolytes*".

Voix affreuse

"The Return Of The Durutti Column" n'est pas raccord avec l'époque. Rien à voir avec Queen ou Gloria Gaynor, rien non plus avec la new wave d'Ultravox ou d'Elvis Costello. Entièrement instrumental, c'est Brian Eno entre deux siestes faisant *kling-klong* sur trois cordes de guitare flamenco, des bouts de chutes minimalistes de Mike Oldfield retrouvées au fond d'un panier percé. Info délirante : John Frusciante des Red Hot Chilli Peppers le cite comme un de ses albums préférés de tous les temps. Reilly, à l'époque, se demande pourquoi quelqu'un voudrait écouter ça. Il mise juste sur une catégorie d'auditeurs : "*Mes tantes et oncles, s'ils tapent du pied avec ces morceaux, je serai satisfait*". Vini décide de bosser sans Hannett, recrutant à la place un batteur jazz, Bruce Mitchell. Et il prend une décision que Wilson juge totalement suicidaire (venant d'un guitariste déjà plus que déprimé, composant une musique complètement déprimante, c'est le comble !). Vini veut chanter. The Durutti Column n'a jamais obtenu le moindre succès populaire, mais possède une poignée de fans hardcore qui, comme Tony, voient en Vini un Élu. Tous sont d'accord : le génie de Reilly s'exprime dans ses instrumentaux. N'importe quoi. Son timbre souffreteux produit des miracles avec sa musique. Ses chefs-d'œuvre, ce sont ses chansons. Et sur son deuxième album, "LC" (référence au groupe d'extrême gauche Lotta Continua), il y en a une ribambelle, sublimes. "*J'étais enfant de chœur et j'ai toujours aimé chanter, se défend Vini, même si je savais que ma voix était affreuse.*" Non seulement Ian Curtis est mort, mais en plus Reilly gazouille ? Pour Wilson, c'est tuile sur tuile. "*J'ai passé ma vie à essayer de faire en sorte que Vini arrête de chanter, j'ai lamentablement échoué.*"

Le Melody Maker flingue "LC". En cause ? "*Les quatre morceaux où Reilly essaie de chanter.*" Quelqu'un n'est pas d'accord : Brian Eno, qui clame à qui veut l'entendre que l'album est extraordinaire. Reilly lui-même, toujours prompt à s'autodénigrer, lui trouve des qualités : "*plus écoutable*". Contrairement au suivant, "Another Setting" : "*Un désastre, totalement ennuyeux et affreux.*" Il file enregistrer à Bruxelles, épaulé par Blaine L Reininger de Tuxedomoon. "Short Stories For Pauline" est aussi bouleversant que les deux albums précédents, mais il part à la poubelle. Pourquoi ? Tony Wilson, trouvant qu'il y a trop de chant, demande à Vini d'enregistrer à la place "Without Mercy", un disque arty et pénible inspiré par John Keats, avec un long instrumental par face. Le boss de Factory souhaite imposer Reilly comme un Philip Glass nouvelle vague, l'Erik Satie de la guitare. Vini : "*Cet album est une terrible blague. Tony voulait qu'on me prenne au sérieux, qu'on me considère comme un compositeur classique. Ça ne m'a jamais intéressé.* 'Est-ce de l'avant-garde, du jazz ?' *Arrêtons, c'est juste des airs, des mélodies simplettes, non ?*"

Mort du mentor

Histoire de desserrer l'emprise de Wilson, Reilly va jouer de la guitare sur le splendide "Changing Places" d'Anne Clark — il s'était déjà mis au service de Pauline Murray, John Cooper Clarke, Jo Lemaire, suivront The Wake, Richard Jobson, Quando Quango, Holly Johnson… Et The Durutti Column s'embarque dans des tournées à travers le monde, de l'Espagne au Japon en passant par les Etats-

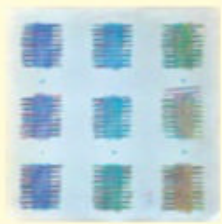
La charge de la Colonne Durutti

Quels morceaux sur quels albums ? Un tri, des merveilles.

Par Benoît Sabatier

01 “LC” *(1981)*

Enfin, Reilly chante ! Le ciel n’est pas la limite. Dans les nuages : “Sketch For Dawn (1)”, à tomber, “The Missing Boy” (un hommage à Ian Curtis), “Sketch For Dawn (2)”, “Never Know”. Comme si Robert Fripp trouvait l’inspiration céleste sous Xanax.



02 “Another Setting” *(1983)*

Le sublime “Smile In The Crowd” sera magnifiquement repris par Martin Gore de Depeche Mode. Autres féeries : “Bordeaux”, “The Beggar”, “You’ve Heard It Before”, “Dream Of A Child”, “Spent Time”.

03 “Someone Else’s Party” *(2003)*

Sa mère vient de mourir, Vini enregistre le bouleversant “Requiem For My Mother”. D’un niveau inférieur, “Vigil”, “American View” et “Love Is A Friend” valent le détour.

04 “Circuses And Bread” *(1986)*

Le Peguin Cafe Orchestra revu par Arthur Russell ? Au top : “Tomorrow” et “Black Horses”.

05 “Short Stories For Pauline” *(1983/2012)*

Enregistré pour Factory Benelux, rejeté par Tony Wilson, l’album ne sort finalement qu’en 2012. Le Polaroid intérieur du bonus “Live In Bruxelles” est signé Annik Honoré, girlfriend de Ian Curtis. Sommet tétanisant : “A Silence”.

06 “Amigos Em Portugal” *(1983)*

Et si Talk Talk dernière période était produit par Robin Guthrie première époque ? Ça pourrait donner “Lies Of Mercy”. Plus “Vestido Amarrotado” et “Wheels Turning”.

07 “Love In The Time Of Recession” *(2009)*

“Loser” porte-t-il bien son titre ? Oui et non — en tout cas, le morceau le plus déchirant de l’album.

08 “Say What You Mean, Mean What You Say” *(1985)*

Six titres avec le paradisiaque “The Room”. The Durutti Column a parfois été classé dans le rayon “New Age”, ce qui rendait Reilly furax.

09 “I Get Along Without You Very Well” *(1983)*

Un single chanté. Pour que ce ne soit pas par Vini, Tony Wilson pousse son ex-femme Lindsay Reade derrière le micro.

10 “Time Was Gigantic... When We Were Kids” *(1998)*

Avec “Twenty Trees”, chanson aussi longue que simple. Reilly : *“Il n’y a aucun intérêt à composer quelque chose d’inécoutable. Stockhausen touche un noyau très élitiste de personnes qui utilisent leur tête et non leur âme. Moi, j’essaie d’incorporer trois réactions, physique, intellectuelle, émotionnelle, tout en cherchant à être novateur. Qu’on ne me parle pas de ‘classique moderne’ : ma musique n’a rien de classique.”*

Unis, devant des fans transis, avec en arrière-fond des projections de “La Chinoise” de Godard et “Porcherie” de Pasolini, alors que les albums continuent de se succéder, et que la relation entre Tony et Vini navigue entre fusions et tensions. “*Nous sommes des amis proches, bien que nous ne soyons pas d’accord sur un point : ma voix affreuse. Mais Tony reste un grand frère, j’ai confiance en sa vision.*” Wilson lui paye un nouveau producteur, Stephen Street, connu pour son boulot avec The Smiths. Et Street le branche avec Morrissey, pour son premier album solo, “Viva Hate”. Morrissey : “*C’était très différent par rapport à mon travail avec Johnny Marr, parce que Vini, lui, n’est pas du tout passionné par la pop. J’ai aimé l’extrême beauté de son jeu, son côté erratique. Et il a beaucoup d’humour : l’enregistrement a été très drôle.*” Reilly : “*Avant de travailler avec lui, je me suis rencardé auprès de Marr, qui m’a expliqué le specimen, donc je savais à quoi m’attendre. Morrissey me surprenait toujours en chantant le refrain sur ce que j’avais écrit comme couplet — et vice versa.*” L’album est un succès, mais Reilly, crédité à la guitare et au clavier, provoque une embrouille en racontant qu’il a composé la plupart des musiques. Il retourne bidouiller ses propres morceaux, toujours encouragé par papa Wilson. “*A Noël, Tony m’a acheté un tas d’instruments électroniques, je suis resté debout jusqu’à sept heures du matin en bossant dessus.*” Le temps a passé, Joy Division n’existe plus, les modes s’enchaînent, à la fin des années 1980, c’est la folie Madchester, Happy Mondays est devenu le nouveau groupe phare de Factory, Wilson leur met Vini dans les pattes, le guitariste se sauvant après une session beaucoup

“On dit que la créativité vient de la douleur. Je ne pense pas que ce soit des conneries”

trop “paillarde” à son goût. Toujours outsider et singulier face aux groupes qui l’entourent, il s’imprègne pourtant du son de l’époque, virant à l’occasion acid-house. Au milieu d’arpèges au kilomètre, des éclairs féériques. Le cadavre prend des couleurs. “*J’ai pris des pilules pendant des années, des comprimés très lourds, tranquillisants, antidépresseurs. Mais je ne suis plus déprimé, alors j’ai arrêté de les prendre, et ça va beaucoup mieux : je ne m’endors plus sur ma guitare une demi-heure sur deux !*” Factory fait banqueroute, Wilson se bat pour que The Durutti Column sorte le premier album du label qu’il remonte, Factory Too. Mais le mentor meurt en 2007. Vini, effondré, lui dédie un album, “A Paean To Wilson”.

L’anorexique perd encore du poids. “*On dit que la créativité vient de la douleur. Je ne pense pas que ce soit des conneries.*” En 2010, Reilly a un accident vasculaire cérébral. Il croule sous les dettes, un fonds de soutien est lancé, Tony ne peut plus l’aider, contrairement à ses fans, qui lui envoient de l’argent. Le moral au fond des chaussettes : “*J’ai bien vu que les gens ne se précipitent pas pour acheter mes disques comme si leur vie en dépendait. Ils les* écoutent *en discutant ou en faisant l’amour, en toile de fond, comme si c’était de la musique ambient : c’est décevant. Mais peut-être que je mérite cette déception, cette indifférence, parce qu’avouons-le, ma musique n’est pas à la hauteur. Lorsque j’enregistrerai un disque dont je serai vraiment satisfait, il sera temps de me supprimer. Mais je serai probablement sénile avant que ça n’arrive. En attendant, mes albums sont nuls. S’il y en a un meilleur que les autres, il reste toujours plus proche de la nullité que du génie.*” Tony Wilson, même s’il ne supportait pas sa voix, n’est plus là pour le contredire. Nous, si. ★

Photo David Corio/ Dalle

Sur la face B, une bombe : “Polk Salad Annie”

TONY JOE WHITE

Attention aux contrefaçons : le swamp rock c’est lui. L’article original. Toute sa vie, il a enregistré des disques qui ne sonnaient pas comme ceux des autres. Et avec ses six premiers, il s’est déchaîné.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

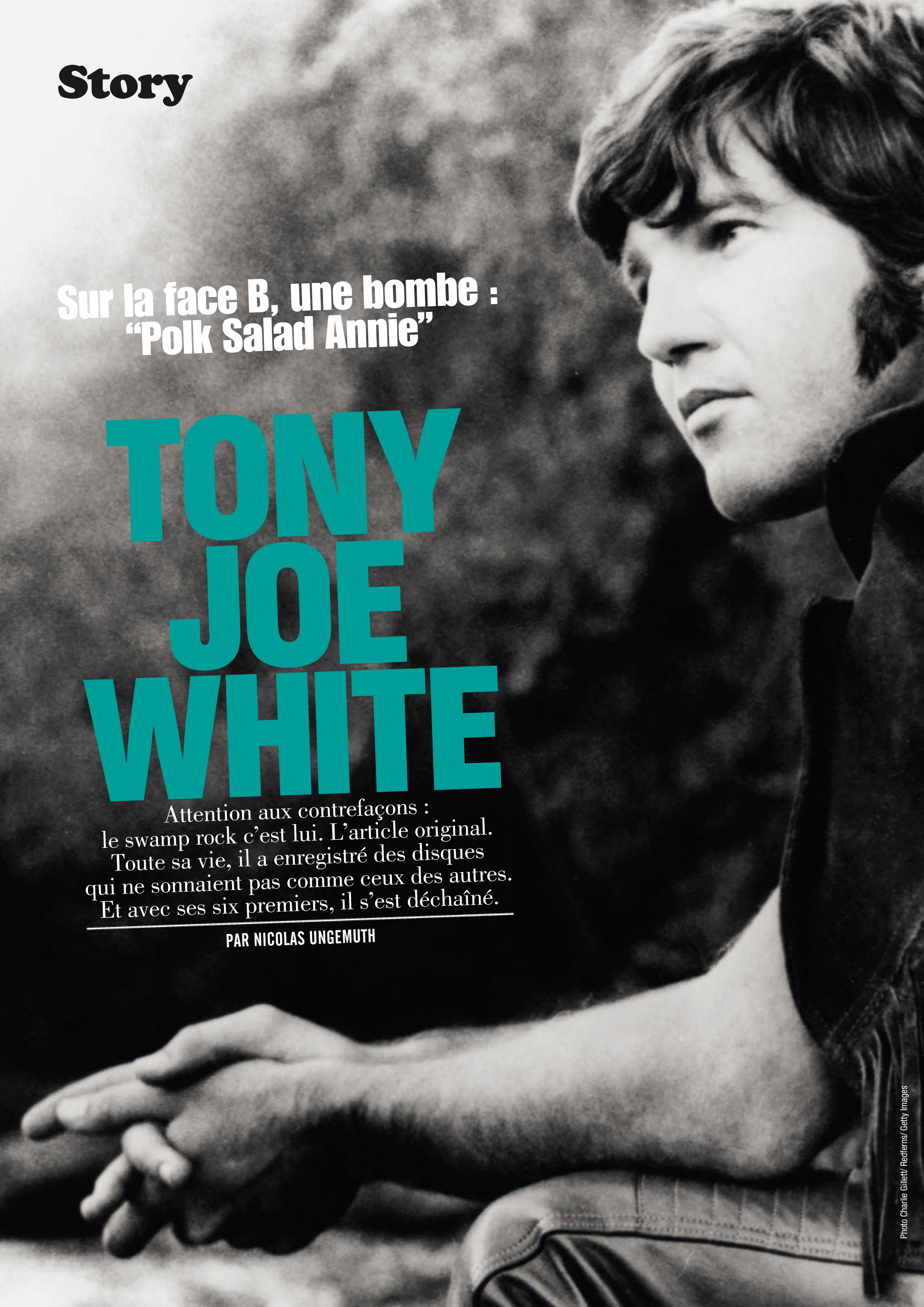


Photo Charlie Gillett/ Redferns/ Getty Images

TONY JOE WHITE

DÉCRIRE L'ART DE TONY JOE WHITE EST UN ENFER. C'est toujours bon signe. L'homme qui nous a quittés il y a plus de trois ans était l'un des plus grands stylistes de son temps, un authentique original. Blues ? Soul ? Rock ? Laid back ? Un peu tout cela, pour le plus grand bonheur de nos oreilles. Minimaliste de génie, doté d'une voix superbe hyper virile (mais jamais macho), enrouée, voilée, chocolatée, il était aussi un songwriter de génie ayant écrit des chansons époustouflantes, reprises par la crème de la crème, de Ray Charles à Tina Turner en passant par Charlie Rich, Isaac Hayes, Waylon Jennings, Clarence Carter, Dusty Springfield, Wilson Pickett, The Cruel Sea, Tom Jones ou Roy Orbison. En France, c'est Joe Dassin qui en était dingue. C'est toujours mieux que "*Tagada, tagada, voilà les Dalton*". Tony Joe White est l'objet d'un culte, vénéré par des musiciens de premier ordre, et par un public très fidèle, notamment en France, nous y reviendrons. C'était aussi un guitariste exceptionnel : jamais adepte du déluge de notes, il pouvait glisser des solos serpentins et foutre le feu avec ses rythmiques funky et son fameux "whomper stomper" (une wah-wah de la marque Boomerang) qu'il utilisait sur les accords pour syncoper ses morceaux déjà pleins de groove. A l'acoustique, il était aussi remarquable, doué pour une délicatesse exquise, ce qu'il développera lors de son passage chez Warner, le temps de trois albums infernaux. Mais il y avait eu un avant, très prometteur, qu'il ne faut pas négliger.

Le son du Sud coule dans ses veines, l'authenticité n'est pas une question

Beau comme Elvis

Tony Joe naît en 1943 dans une ferme en Louisiane, où il grandit avec ses six frères et sœurs. Tout le monde écoute du gospel et un peu de country. Le cadet n'est pas intéressé par ce qu'il entend, jusqu'au jour où l'un des garçons de la famille lui rapporte un album de Lightnin' Hopkins. Le gamin voit la Vierge. Hopkins restera son grand héros, auquel s'ajouteront John Lee Hooker, Jimmy Reed, Lightnin' Slim et bien d'autres. Il y a certainement des trous dans ce que nous savons de cette éducation musicale : il est impossible, vu ce qu'il a fait par la suite, que le jeune homme n'ait pas écouté de soul. Apprenant rapidement à jouer de la guitare, il monte ses premiers groupes avec lesquels il joue dans les clubs de Louisiane et du Texas, Tony And The Mojos, puis Tony And The Twilights, sans succès. Il rejoint son frère à Nashville et, un jour de 1967, frappe à la porte d'un éditeur, Bob Beckham. Il est neuf heures trente, Beckham a bu de la téquila toute la nuit, et a une gueule de bois en ébène. Son pire cauchemar est d'écouter un inconnu chanter et jouer de la guitare, mais lorsque l'apprenti musicien White entre dans son bureau, il est sidéré par le magnétisme du jeune homme. Le débutant est beau comme Elvis, félin, et puis, il a cette voix, saisissante même lorsqu'il parle. Tony Joe White est signé chez Monument Records, où il enregistrera trois albums produits par le grand Billy Swan ("I Can Help"). Parmi les morceaux enregistrés pour le premier disque, **"Black And White"** une furie soul, justement nommée "Soul Francisco", sort en single. C'est un flop sauf… en France. Puis en Belgique, en Allemagne, aux Philippines et au Japon. Nous sommes en août 1968, la musique de Tony Joe ne ressemble à rien de ce qui se fait à l'époque, quoique… Un autre morceau, le classique "Willie And Laura Mae Jones", évoque Bobbie Gentry — qui adore le chanteur, les deux deviendront amis pour la vie — en plus sauvage. C'est pourtant Dusty Springfield qui le reprendra, sur "Dusty In Memphis", son chef-d'œuvre sixties. Sur la face B de "Black And White", une bombe : "Polk Salad Annie". Le single sort dans l'indifférence générale. Monument n'en a rien à faire, Tony Joe réclame au label des disques supplémentaires et reçoit des exemplaires avec la mention *"Do not sell"*, qu'il efface méticuleusement. Finalement, un DJ de Los Angeles repère le précieux simple et le joue plusieurs fois par jour. C'est l'hystérie. "Polk Salad Annie" rentre dans le top ten, suivie de "Roosevelt And Ira Lee" puis de "Save Your Sugar For Me". Le swamp rock du "Swamp Fow" se fait connaître. Elvis reprendra "Polk Salad Annie" comme, plus tard, "I've Got A Thing About You Baby" et "For Ol' Time Sakes". Le genre de Tony Joe White fait fureur au moment où le rock se dépouille. Et contrairement à Creedence Clearwater Revival, fasciné par la mythologie du bayou, Tony Joe, lui, a grandi en Louisiane. Le son du Sud coule dans ses veines, l'authenticité n'est pas une question. C'est un homme des bois qui surgit juste après le big bang hippie : Tony Joe part des journées dans le marais ou dans la forêt avec sa guitare, et y compose ses chansons. Le renard des marais se retrouve soudain à tourner en Europe et aux Etats-Unis, avec Steppenwolf, Creedence, Sly And The Family Stone et d'autres.

Une des plus belles chansons du monde

Sa popularité ne cesse de grimper, mais surtout, c'est en tant que songwriter qu'il est de plus en plus respecté : pour le deuxième

Photo Charlie Gillett/ Redferns/ Getty Images

album chez Monument, **“...Continued”**, toujours excellent, il écrit l’une des plus belles chansons du monde, “Rainy Night In Georgia”. Cet enchantement ne passe pas inaperçu, est d’abord repris par Brook Brenton, puis par BJ Thomas, Eddie Floyd, David Ruffin et “la Voix”, Ray Charles. Des dizaines d’autres ont surgi, y compris en reggae. Le truc laisse rêveur… Comment compose-t-on une chanson aussi parfaite ? Comment les paroles peuvent-elles être en si parfaite adéquation avec la musique ? “Rainy Night In Georgia”, c’est beau comme du Dan Penn à son zénith. C’est dire le niveau. Alors, Tony Joe ne vend pas des millions d’albums comme beaucoup d’autres musiciens de l’époque, mais ses droits d’auteur deviennent copieux, et sa crédibilité intouchable. La soul blues funky très épurée, malgré quelques cuivres des albums Monument, reste indétrônable. Quelque chose comme “Roosevelt And Ira Lee (Night Of The Mocassin)”, par exemple. La production de Swan est impeccable, le chanteur habité sans jamais en faire trop, la fin abrupte. Personne n’a jamais entendu cela. Le troisième album, **“Tony Joe”**, est plus dépouillé encore, mais, entre quelques reprises (“Boom Boom” de John Lee Hooker, “Hard To Handle” d’Otis Redding) regorge encore de beautés comme “High Sheriff Of Calhoun Parrish”, ou le très nerveux “Conjure Woman”, exemple parfait du groove qu’il peut déclencher durant cette période. Mais il est temps de quitter le petit label Monument pour déployer ses ailes.

Soigner sa légende

Tony Joe White est signé chez Warner. Sans rien perdre de son style, il va montrer de nouveaux talents, entouré de producteurs et musiciens brillants. Le premier, **“Tony Joe White.”** (1971), avec sa pochette grandiose photographiée par Jim Marshall, reste encore assez fidèle à la période Monument, comme le montre clairement le premier titre, “They Caught The Devil And Put Him In Jail In Eudora, Arkansas”, même si des chansons comme “The Daddy” montrent l’ouverture en gestation vers une musique plus laid back et aérée. Sauf que tout sonne infiniment mieux. L’album est en grande partie enregistré aux studios Ardent de Memphis, avec le grand Terry Manning jouant l’ingénieur du son, le tout étant produit par Peter Asher, dont White avait apprécié le travail avec James Taylor. Les Memphis Horns mettent du piment partout, les cordes sont arrangées par Bergen White en personne, l’artiste s’amuse à signer une chanson intitulée “A Night

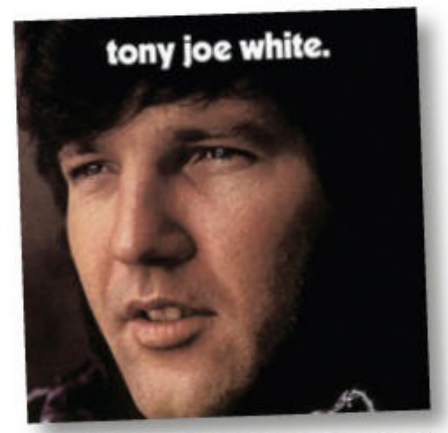
In The Life Of A Swamp Fox". Il faut soigner sa légende. C'est un excellent départ, mais c'est à partir de l'album suivant que tout décolle. Direction Muscle Shoals, en Alabama. La légende Jerry Wexler, assistée de l'autre légende Tom Dowd, est à la manœuvre. Avec eux, David Hood (basse), Barry Beckett (claviers), Tippy Armstrong (à la guitare, même si c'est Tony Joe qui joue presque tout) et Roger Hawkins (batterie). Tony Joe White n'a jamais oublié l'enthousiasme de Wexler et Dowd, ni l'originalité de Hawkins : *"Un jour, il est arrivé avec quarante-cinq minutes de retard. Il avait coupé son jean pour en faire un short, n'avait pas de chemise et était pieds nus. Il avait des écorchures de poissons sur les bras, donc je savais qu'il revenait d'une partie de pêche. Je me suis senti chez moi, mec."* **"The Train I'm On"**, qui sort en 1972, est un chef-d'œuvre. Le groupe est extraordinaire, la production aussi, et les chansons laissent rêveur. C'est un défilé : "I've Got A Good Thing About You Baby", "The Train I'm On", "Take Time To Love, "The Migrant", "The Gospel Singer". Le swamp rock est toujours là ("Beouf River Road" avec de la guimbarde, "Even Trolls Like Rock And Roll" et son Clavinet teigneux), mais les ballades surgissent. Pas des ballades au sens classique du terme, plutôt des mid tempos laid back pleins de respirations, qui flottent dans l'air. White se met à chanter mieux que jamais, sans forcer le trait, toujours impeccablement sobre mais hyper expressif. Faire tant avec si peu, voilà son talent.

Photo David Redfern/ Redferns/ Getty Images

Coolitude absolue

Le troisième et dernier album pour Warner, **"Homemade Ice Cream"**, va encore plus loin. Le disque est mis en boîte à Nashville, Tom Dowd et Tony Joe produisent, l'immense David Briggs assure les claviers, le génie Reggie Young la guitare, Nobert Putnam la basse et Kenny Malone, le fameux batteur qui exige de lire les paroles d'une chanson avant d'y participer pour mieux la comprendre. Là, Tony Joe White rejoint à sa propre manière le territoire de JJ Cale. C'est-à-dire de façon très personnelle, avec des guitares acoustiques majoritaires, un instrumental sublime ("Homemade Ice Cream", incarnation de la coolitude absolue) et une ambiance générale très pastorale. Le disque est encore davantage rempli de silences et de respirations que "The Train I'm On". Même le premier morceau avec l'un de ces titres à rallonge dont il s'est fait le spécialiste ("Saturday Night In Oak Grove Louisiana") sonne comme du swamp rock en version déshabillée. Mais c'est le reste qui fascine : "For Ol' Times Sake" (qu'Elvis reprend de manière déchirante alors que Priscilla vient de le quitter), "I Want Love ('Tween You And Me)", "Ol'Mother Earth", "California On My Mind", "Backwoods Preacher Man", on pourrait tout citer, "Homemade Ice Cream" est l'un des plus grands albums de ce début des seventies.

Pas d'histoires sordides à raconter, pas d'anecdotes croustillantes, de nuits en prison d'overdoses ou d'orgies avec des groupies et des bébés requins



Ironiquement, les disques pour Warner ne se sont pas vendus, et aucun single n'a fonctionné. White est viré. Merci pour tout…

Un homme souriant, calme, posé

La suite est erratique. Il sort des albums corrects sur de petits labels, vit de ses droits d'auteur, touche à nouveau le jackpot en écrivant des morceaux pour l'album de Tina Turner sorti en 1989, "Foreign Affair", qui se vend à des millions d'exemplaires. A la suite de quoi Polydor le signe. Il sortira pour la maison des albums très honorables, "Closer To The Truth", "The Path Of A Decent Groove" et "Lake Placid Blues". On l'avait interviewé à cette époque. Il habitait une belle et grande maison en bois dans la campagne de Nashville, son voisin et ami s'appelait Waylon Jennings. C'était un homme souriant, calme, posé, qui n'avait jamais oublié sa relation particulière avec la France où il continuait de tourner régulièrement. Il n'y a pas d'histoires sordides à raconter sur Tony Joe White, pas d'anecdotes croustillantes, de nuits en prison d'overdoses ou d'orgies avec des groupies et des bébés requins. Le musicien était simple, ravi de son existence, continuant à composer ces chansons qu'il interprétait comme personne (même sa propre version de "Rainy Night In Georgia" écrase toutes les autres) : sur scène, avec seulement un micro, sa guitare et sa wah-wah, il pouvait tenir seul une audience. Il parlait encore de Lightnin' Hopkins comme du musicien à qui il devait tout et avouait sa fierté d'avoir été repris par Elvis. Tony Joe White a par la suite enregistré d'autres disques de belle facture, dont certains pour le label chic Yep Roc, mais aucun n'a atteint la beauté transcendentale des périodes Monument et Warner. Il est mort sans souffrir d'une crise cardiaque à l'âge de soixante-quinze ans. Ceux qui n'ont jamais écouté sa musique feraient bien de s'y mettre. ★

“Je fais de la musique
depuis que j’ai dix-sept ans,
je n’ai jamais eu d’autre métier”

MILES KANE

Après quelques années d’égarement, le chanteur anglais revient avec **un nouvel album classieux et inspiré.** Une renaissance liée à son retour en Angleterre et au son avec lequel il a grandi, celui qui a aussi nourri les Beatles et la ville de Liverpool : la soul et le R&B de Motown.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

À L’ÉCOUTE DES PREMIERS COUPLETS DE “TEARS ARE FALLING” QUI OUVRE SON NOUVEAU (ET EXCELLENT) ALBUM “CHANGE THE SHOW”, une pensée nous frappe : Miles Kane est devenu vieux sans qu’on s’en rende compte. Le jeune homme moderne qui réveillait les fantômes des années soixante, le petit dernier de la bande, le petit frère (ou plutôt le petit cousin) des groupes de la scène de Liverpool des années 2000 est devenu un mec en proie à des problématiques de trentenaires et se retrouve aujourd’hui dans une situation de mentor vis-à-vis de jeunes artistes. Comment cela a-t-il pu nous échapper ? Déjà parce que depuis quelques années, il semble vivre une sorte de crise d’adolescence, comme si, la trentaine arrivée, il avait eu besoin de déconner pour ne pas se voir vieillir. Exilé à Los Angeles trois ans durant auprès de son pote Alex Turner (qui a lui aussi été en proie aux mêmes interrogations existentielles ces derniers temps), Miles Kane a ainsi troqué sa dégaine *paulwellerienne* pour un style plus proche du skinhead (ou du lad ordinaire qui écluse sa misère au pub, c’est selon) : polo Fred Perry, chaînette en or autour du cou, cheveux ras et attitude frondeuse. C’est ainsi attifé que le chanteur est apparu à l’écran lors d’une conversation Zoom partagée juste avant les fêtes de fin d’année. Affable, plein d’énergie, Miles Kane a confié son enthousiasme et sa joie d’être de retour après la pause forcée par la crise sanitaire internationale.

Photo Lauren Luxenberg - DR

"*J'ai terminé tous les jeux Mario ! Ça a provoqué quelques disputes avec ma copine*", s'amuse Miles Kane quand on le questionne concernant son activité durant les confinements successifs. "*Ne vous y trompez pas, j'ai écrit quelques chansons, mais pas autant qu'on pourrait imaginer*, ajoute-t-il avant de reprendre son sérieux. *Je fais de la musique depuis que j'ai dix-sept ans, je n'ai jamais eu d'autre métier. Quand tu commences à devenir un peu populaire, tu fais beaucoup de tournées, tu t'habitues à être toujours en mouvement, à rencontrer énormément de monde et puis, soudainement, tu te retrouves avec rien. J'ai trouvé ça très difficile à gérer, ça a pris du temps avant que mon cerveau s'ajuste. Tout le monde te veut, et puis la seconde d'après, non. Il y a eu des moments difficiles. Sortir d'une grosse tournée et ne rien avoir à faire de l'année, j'ai déjà éprouvé cette sensation avant, mais cette fois c'était différent. Tu te remets en cause, tu te demandes pourquoi ces choses te manquent. Tu te poses des questions existentielles :* 'Qui suis-je putain ?' *Tu essaies de comprendre ce qui est réel, de te recentrer*". Un passage d'autant plus difficile à vivre pour le musicien car il revenait d'une période compliquée à Los Angeles qui l'avait vu perdre certaines de ses illusions. *"C'était super à LA mais je suis content d'être rentré à la maison,* confie Kane. *Après 'Coup De Grace' et l'album des Last Shadow Puppets, ça faisait sens pour moi de rentrer en Angleterre. Je pense que pendant un an après l'album des Puppets, j'étais en déni de ça. Je me disais :* 'Je vais percer en Amérique et être une superstar là-bas' *et je me suis rendu compte que personne ne venait frapper à ma porte et qu'il fallait que je sorte de mon monde imaginaire"*. Il faut reconnaître que, d'un point de vue artistique, l'escapade californienne de Kane n'a pas vraiment été une franche réussite. Quand on lui suggère que son épisode californien a un peu été son *lost weekend* à lui, toujours entre deux fêtes, Kane ne nie pas, mais il fait la moue : "*Oui un peu, mais j'ai tout de même fait de la musique. J'ai fait le deuxième album des Last Shadow Puppets et 'Coup De Grace', donc je ne suis pas resté assis sur mon cul ces trois années.*" The Last Shadow Puppets, c'est à la fois le grand œuvre et la malédiction de Miles Kane. C'est le projet avec lequel le reste de sa discographie sera toujours jugé, celui qui le lie à Alex Turner, avec lequel il doit supporter la comparaison à chacune de ses publications. Toujours être comparé à son meilleur pote qui a du succès a de quoi être pesant, surtout quand ce dernier est l'icône d'une génération. Mais Kane a cru en lui, s'en est allé à Los Angeles en 2015 rejoindre son pote et vivre le rêve américain, enregistrer le deuxième album tant attendu des Last Shadow Puppets, écrire des chansons avec Lana Del Rey, monter un *cover band* avec des rock stars fanées et cramer la vie par les deux bouts. Alors que Turner publiait avec "Tranquillity Base And Casino" des Arctic Monkeys un album clivant, mais indéniablement marquant et événementiel, Kane sortait un disque inspiré par ses soirées de débauche et sa passion pour le catch ("Coup De Grace") dans un relatif anonymat. Ajoutez à cela un *bad buzz* tenace autour d'une interview durant laquelle il s'est montré trop insistant auprès d'une journaliste de Spin, et on comprend aisément que Kane a ressenti le besoin de se ressourcer en rentrant au pays. Avant de quitter l'oncle Sam, Kane a publié en 2019 un single uniquement sur les plateformes numériques. "Blame It On The Summertime", une chanson décontractée, qui sonne comme du Supergrass ou du Twin Peaks, avec un texte introspectif. "*Je n'arrête jamais d'écrire et de penser à des nouvelles chansons. 'Blame It On The Summertime' était une façon de combler le vide, mais c'était aussi moi essayant d'expérimenter sur un son un peu plus Motown.*" Motown, le mot en M est lâché. Il en sera beaucoup question dans cette interview et, on l'imagine, dans de nombreuses chroniques traitant cet album dans la presse mondiale.

> "Pour nous, c'était les mecs les plus cool de la ville"

Liverpuldien, et fier de l'être

Car sur "Change The Show", Miles Kane s'entoure de cuivres et s'inspire de la musique qui a bercé son enfance pour un retour aux sources qui n'a rien d'anodin. "*J'ai grandi avec ma mère. Et que ce soit elle ou tous les autres membres de ma famille, nous avons toujours baigné dans la musique, que ce soit Motown, la soul, Diana Ross, les Four Tops, les Temptations... C'est dans mon ADN*, insiste le chanteur. *Si tu viens chez moi, il y aura toujours un disque de Motown qui joue en arrière-plan. C'est le silence de ma maison. C'est avec ça que j'ai grandi, et puis bien sûr, évidemment, les Beatles, T.Rex, David Bowie, et en vieillissant The Jam, Paul Weller, et tu te rends compte qu'il écoute la Northern Soul, qu'il est influencé par Motown, mais d'une façon plus rock'n'roll. C'est avec ça que j'ai grandi, et puis vers l'âge de dix ou onze ans, ma mère m'a offert à Noël '…There And Then' d'Oasis, leur concert à Maine Road. Je les regardais en me disant :* 'Ce sont des lads comme moi mais ce sont des rock stars'*, c'était époustouflant.*" En l'écoutant parler avec son accent scouse appuyé, on est frappé par le contraste existant entre la personnalité de Miles Kane et son image publique. Il a beau faire le branleur à Los Angeles, il demeure un lad du nord de l'Angleterre qui ponctue la plupart de ses phases de "*You know what I mean*" et évoque sa compagne comme sa "*missus*". Alors qu'Alex Turner s'est acharné à gommer son accent durant la dernière décennie, Miles Kane reste éhontément *northern*, liverpuldien et fier de l'être.

Disques incroyables et fringues cool

N'oublions pas, Miles Kane est originaire de la péninsule du Wirral, dans la banlieue de Liverpool, une ville portuaire à la confluence des cultures américaines et britanniques depuis toujours. Surtout, il a grandi dans les pas de James et Ian Skelly, respectivement chanteur et batteur de The Coral, groupe phare de la ville ces vingt dernières années. "*Je suis fils unique et ce sont mes cousins*, rappelle-t-il. *Ils sont comme des frères pour moi. Ils sont un peu plus vieux, alors j'allais les*

Photo Lauren Luxenberg - DR

COIN
RETURN

voir dans leur maison et ils passaient toujours ces disques incroyables et portaient des fringues cool. Ian jouait de la batterie et James de la guitare. Je me souviens de la première fois où j'ai vu Ian jouer, il faisait des solos, il m'a montré Keith Moon et les Who. On écoutait Super Furry Animals, Supergrass et des vieux trucs comme Tom Waits. Ils m'ont initié à tant de musiques... Puis, quand j'avais quatorze ou quinze ans, je suis allé les voir en concert. C'était au début, ils étaient en train de devenir populaires. Et j'ai vu mon cousin James se transformer en rock star. Il chantait, bougeait et dansait. Je ne savais pas qu'il pouvait faire ça. Je l'avais toujours vu assis, comme moi dans mon canapé en ce moment. Je ne savais pas qu'il pouvait devenir une rock star. Ça a eu un effet massif sur moi et je me suis dit : 'Putain, c'est ce que je veux faire !' "

La graine était semée, et Kane a commencé à fréquenter la scène musicale de Liverpool. "*A seize ou dix-sept ans, je commençais à sortir, à aller dans les bars, dans les clubs, à écouter de la musique live. Tu ne portes plus l'uniforme d'écolier, tu commences à te sentir cool. Il y avait tous ces groupes incroyables en ville : The Zutons, The Bandits, The Coral, The Basement. On allait à tous leurs concerts, c'était génial. Pour nous, c'était les mecs les plus cool de la ville, on était des putains de fans.*"

Peu de temps après, Kane a rejoint The Little Flames, qui ont fini par signer sur le même label que The Coral, Deltasonic. Le groupe a sorti quelques singles avant de se séparer en 2007. Un album avait été enregistré mais n'est sorti qu'à titre posthume en 2016 ("The Day Is Not Today"). On y entend un jeune guitariste solo au jeu fougueux accompagnant une chanteuse à la voix puissante (mais que devient Eva Petersen ? Et Candie Payne ? Et toutes les formidables chanteuses de cette génération ?). Kane s'y montre déjà comme un formidable sideman — certains argueront que, à l'instar d'un George Harrison ou d'un Eric Clapton, c'est dans ce rôle qu'il excelle véritablement. Cette expérience avec le groupe lui permettra de jouer en première partie des Arctic Monkeys, qui reprendront plus tard le morceau "Put Your Dukes Up, John". De cette rencontre, Alex Turner et Miles Kane noueront une amitié et cette collaboration artistique à succès, The Last Shadow Puppets, qui permettront à Kane de se faire un nom et de véritablement lancer sa carrière. Par bien des aspects, le groupe sonne comme une tentative de Kane et Turner d'émuler The Coral de "Don't Think You're The First" et "Secret Kiss". On s'étonne par ailleurs que, depuis la quinzaine d'années qu'il exerce, le parcours artistique de Miles Kane n'ait jamais croisé celui de ses cousins. "*C'est marrant que vous disiez ça parce qu'il y a deux semaines, je suis allé à Liverpool et James a produit une paire de nouvelles chansons*" s'esclaffe le chanteur quand on l'interroge, avant de se reprendre. "*Je ne devrais peut-être pas en parler... mais oui, on a fait ça, et ça sonne super. Peut-être que dans le futur on refera des choses ensemble, vous verrez.*"

> "Je voulais porter un costume, revenir au style de l'époque des mods. Je voulais être Northern Soul, avoir ce look impénétrable qui correspond à la musique"

Supergroupe foireux

C'est ainsi que Kane est bercé depuis son enfance dans une culture musicale portée sur le classicisme et l'ouverture. On en revient à The Jaded Hearts Club, supergroupe foireux dans lequel on retrouve notamment les frères Cester de Jet, Graham Coxon et Matthew Bellamy. La production insipide du leader de Muse sur le projet — pourtant marrant sur le papier — a sans doute incité Kane à rechercher l'authenticité. En écoutant cette version de "Nobody But Me", classique garage des années soixante popularisé par The Human Beinz, sur laquelle il se démène comme un beau diable devant un groupe qui sonne aussi groovy qu'un pot de yaourt, on peut imaginer que Kane est rentré au pays avec un certain désir d'authenticité et a suivi son propre conseil (et titre de son deuxième album) : "Don't Forget Who You Are". Son album solo a alors commencé à prendre une tournure différente de ce qu'il avait anticipé : "*Pendant un moment, je voulais toujours avoir ce son rock, mais les choses qui résonnaient en moi étaient ces chansons un peu soul. Une fois que j'avais quelques chansons dans cette veine, c'était comme un puzzle à assembler pour l'album, elles se connectaient que ce soit par les paroles ou par le son. Et je me suis dit :* 'C'est la direction vers laquelle je veux aller'." Kane a alors entamé une réinvention blue-eyed soul aux antipodes de ses dernières productions. "*Après le dernier album, j'étais maquillé, je portais une combinaison, j'étais quelque part entre Marc Bolan et un catcheur de la WWE,* s'esclaffe Kane. *C'était amusant, j'adore ça, mais aujourd'hui mon esprit est à un endroit différent, dans un truc plus classique. Je voulais porter un costume, revenir au style de l'époque des mods. Je voulais être Northern Soul, avoir ce look impénétrable qui correspond à la musique. Ça m'a juste semblé naturel, et c'est une affirmation d'où je suis dans*

Photo Lauren Luxenberg - DR

ma vie aujourd'hui, musicalement, textuellement et visuellement. C'est moi, maintenant, ouvert." L'ouverture, voici qui caractérise cet album dans lequel Kane se livre plus que jamais. "*Je pense que côté paroles, je me suis bousculé. Je n'écris plus des choses comme '*Tu me manques*' et '*Je t'aime*'. Je vais plus dans la profondeur. Dans ces chansons, je parle de choses de la vie réelle... Pour une raison que j'ignore, je parle beaucoup de mes inquiétudes. Non pas que je sois quelqu'un d'inquiet, mais il semble que ce soit ma zone de confort. C'est comme une thérapie. On repense tous à ses erreurs. On traverse tous cette merde. On grandit tous en tant que personne. A trente-cinq ans, je me sens plus à l'aise aujourd'hui avec qui je suis, j'apprécie simplement le fait d'être moi.*"

Deux gars spéciaux

On imagine mal Miles Kane tenir ce genre de discours il y a quelques années encore. "Change The Show" serait-il alors le proverbial *album de la maturité* ? Toute cette spirale négative qui a culminé avec le confinement et l'impossibilité pour les artistes d'exercer leur art en est-elle la raison ? On s'étonne de voir Miles Kane adopter aujourd'hui la posture d'*older stateman*. Le simple fait de le voir agir en adulte est déjà étonnant, l'entendre parler du fait de se voir vieillir est stupéfiant. "*Les gens qui jouent sur l'album sont Dave Bardon à la basse et Oscar Robertson à la batterie. Ils ont produit l'album. Ils jouent dans un groupe qui s'appelle Sunglasses For Jaws. Ils font une musique très cinématographique, très heavy parfois, proche des Last Shadow Puppets par instants. Ils n'ont pas de limites, c'est très instrumental. Je les connais depuis quelques années. Ça faisait longtemps qu'ils me proposaient de faire une démo ensemble. Quand j'ai fini par me décider, je suis allé chez eux et j'ai branché ma guitare. Je les ai regardés et je me suis reconnu en eux, quand j'avais vingt-quatre ans. Je me suis rendu compte que j'étais le plus vieux dans la pièce, ça ne m'était jamais vraiment arrivé avant. Ils ont commencé à jouer et ça sonnait exactement comme je le voulais. On a fait la démo du morceau 'Tell Me What You're Feeling' qui est sur l'album, et on en a fait une sorte de stomp. Ça rendait tellement bien. Je suis rentré chez moi et je l'ai écouté en boucle. C'était dans un hangar qui était un véritable trou à rat. Il n'y avait même pas de bouilloire. J'ai tellement adoré que je me suis dit : '*Je vais faire mon album avec ces gosses.*' Je me voyais en eux, ils m'inspiraient, je voyais leur excitation et leur volonté de bien faire et de me comprendre. Je leur faisais écouter des démos acoustiques et ils me passaient des vieilles chansons soul ou des trucs de Bowie pour me faire écouter un rythme de batterie. C'est comme ça que j'aime travailler. Ils sont spéciaux ces deux gars.*"

C'est ainsi que Miles Kane revient avec un album de Northern Soul qui ne sonne pas comme un pastiche et possède des textes touchants. "*Pour moi, la chanson qui a vraiment unifié l'album c'est 'Change The Show'. J'avais déjà enregistré quelques pistes, et puis, un matin, je me suis levé, je me suis fait un café, j'ai allumé la télé et tout était tellement négatif… J'ai regardé par la fenêtre, il pleuvait. J'avais un ami chez moi, qui n'était pas très en forme. Tout était pesant. J'étais en robe de chambre, j'ai pris ma guitare acoustique, je me suis assis et j'ai commencé à chanter :* '*We're too busy losing our battles, it's about time we make shit matter...*' *Je me sentais un peu comme ça dans ma vie, et cette chanson est juste née ainsi. Elle a un gros refrain qui fait* '*Oh-oh-oh*', *il y a ce côté singalong comme sur 'Come Closer' ou 'Don't Forget Who You Are'. J'aurais pu vous raconter une histoire, vous dire que je l'ai depuis des années, que j'ai écrit le texte sur le radiateur parce que je n'avais pas de papier, mais c'est comme ça. J'avais besoin d'une telle chanson pour l'album, et thank fuck, elle est venue d'un coup*". "Change The Show", c'est la chanson de stade, le genre de truc à chanter en agitant les bras en l'air de gauche à droite, peut-être le tube à venir pour Kane qui semble porter beaucoup d'espoir sur ce morceau.

> "Sur scène, j'aimerais qu'on soit comme Sly And The Family Stone"

Tristes et heureux à la fois

Malgré ses textes maussades, parfois désabusés, "Change The Show" n'est pas un album triste, loin s'en faut. Comme il le dit lui-même : "*Je ne suis pas assis à la guitare acoustique en train de pleurer ou de me plaindre.*" Kane reste un showman et il manie ce truc qui consiste à cacher ses émotions derrière des mélodies enjouées. "*C'est quelque chose de très britannique*, reconnaît-il. *Les Kinks l'ont fait, les Beatles l'ont fait. Ça semble naturel pour moi. Je viens de Liverpool, on est tristes et heureux à la fois, on peut être en colère et faire de la soul. Ça fait sens.*" La dernière chose qu'il lui reste à régler désormais, c'est la façon dont il va tourner avec cet album, si Omicron le permet. Enthousiaste et sûr de son fait, Kane ne manque pas d'ambition : "*On va être six ou sept sur scène. J'aimerais qu'on soit comme Sly And The Family Stone. Je veux être libre. On a trois albums qu'on peut jouer en plus de celui-là. J'aimerais jouer une ou deux chansons des Puppets. J'ai même pensé jouer 'Dealer'* (le morceau coécrit avec Lana Del Rey qui figure sur le dernier album de cette dernière, nda*). Qui sait ? Peut-être même faire une reprise ou deux. Je veux que ce soit le meilleur groupe live qu'on puisse voir. Je pense qu'on sera irrésistibles.*" ★

Album "*Change The Show*" (BMG)

En larmes

Musicien originaire de Liverpool et jouant une musique aux forts accents sixties, Miles Kane a forcément regardé le documentaire "Get Back" d'un œil intéressé. Qu'en a-t-il pensé ? ***"Oh my god. J'ai absolument adoré. Ça m'a retourné le cerveau. Ça a résonné vraiment très fort en moi. Parfois je remets en question ma façon d'écrire. Je trouve qu'elle n'est pas bonne, que je ne compose pas de manière orthodoxe. Voir ses héros faire cette chose-là comme vous, en faisant* 'la-de-da', *puis quelques heures plus tard, vous avez une chanson. J'en ai pleuré."***

Les fleurs du Miles

Par Eric Delsart

The Little Flames

"The Day Is Not Today" *(2007/ 2016)*
Deltasonic
Enregistré en 2007, mais publié presque dix ans plus tard suite à la dissolution du groupe, l'unique album des Little Flames est un produit de son époque. Un disque de pop indé vaguement psychédélique, entre Shocking Blue et les Cardigans, où le jeu de guitare de Kane fait déjà quelques éclats ("Isobella").

Miles Kane

"Don't Forget Who You Are" *(2013)*
Columbia
Pour son deuxième album solo, Kane veut aller plus loin et plus fort. Il en résulte un album au son moins rétro que ses productions précédentes. Tout ici est clinquant, lourd au risque d'être parfois pesant. Heureusement, Kane sait écrire des pépites glam ("Don't Forget Who We Are").

Miles Kane

"Coup De Grace" *(2018)*
Virgin EMI
Gros coup de mou pour ce troisième album solo enregistré au plus fort de son escapade californienne. L'inspiration en berne, Kane cherche la rédemption dans le glam ("Cry On My Guitar"), multiplie les clins d'œil à la britpop ("Loaded"), s'agite beaucoup, mais génère peu d'enthousiasme.

The Last Shadow Puppets

"The Age Of The Understatement" *(2008)*
Domino
Après avoir participé en guest à quelques morceaux des Arctic Monkeys, Kane monte un groupe avec Alex Turner. Leur collaboration, menée par l'élégant single morriconien "The Age Of The Understatement", est un classique instantané empli de morceaux baroques magnifiques ("Standing Next To Me", "My Mistakes Were Made For You"). La rencontre entre deux jeunes musiciens au sommet de leur art.

The Last Shadow Puppets

"Everything You've Come To Expect" *(2016)*
Domino
Après huit ans d'attente et de rumeurs, le groupe mené par Alex Turner et Miles Kane revient avec la tâche impossible de retrouver les hauteurs de son premier album. Mission presque accomplie : la collaboration entre les artistes est toujours aussi classieuse et riche de grandes chansons ("Aviation").

The Jaded Hearts Club

"You've Always Been Here" *(2020)*
Infectious
Dernier méfait de Kane à Los Angeles : monter un supergroupe avec des membres de Muse, Jet et Blur. L'idée, amusante sur le papier, est gâchée par une production insipide. Kane parvient toutefois à sauver l'album avec sa prestation vocale sur "Have Love Will Travel" des Sonics.

The Rascals

"Rascalize" *(2008)*
Deltasonic
Kane embarque la section rythmique des Little Flames pour mener ce trio. Après trois EP remarqués, le groupe convainc sur ce premier album nerveux empli de grooves psychédéliques sombres ("Out Of Dreams", "Freakbeat Phantoms"). Sorti deux mois après l'album des Puppets, "Rascalize" passe inaperçu. Un disque à redécouvrir.

Miles Kane

"Colour Of The Trap" *(2011)*
Columbia
Désormais à l'étroit dans son costume de Rascal, Miles Kane se présente avec une dégaine de jeune Paul Weller sur la pochette de son premier album solo. Entre clins d'œil sixties ("Inhaler") et tubes immédiats ("Come Closer", "Rearrange"), le disque est un succès artistique et commercial. L'avènement d'un artiste à suivre.

Entre clins d'œil sixties et tubes immédiats

Photo DR

Marlon Richards a été un des premiers à témoigner de cette évidence : les rock stars faisaient des familles comme les autres

FILS DE !

De même qu'il touche l'enseignement, la charcuterie ou le cinéma, le phénomène de la reproduction sociale existe en musique, mais semble plus complexe (d'Œdipe). Peut-on être rock star de père en fils ? Pas sûr. Au moins, il y a des guitares à la maison.

PAR PATRICK EUDELINE

LE PREMIER *FILS DE* DEVENU ADULTE QUI M'AIT FRAPPÉ, CE FUT, JE CROIS LE FILS DE LENNON. JULIAN, ÉVIDEMMENT. Pauvre enfant ! Avait-on envie de dire, lui dont le disque était absolument correct, qui *savait faire* mais qu'on ne voyait que lors de raouts, en invité. Par Keith, George… Derrière Chuck Berry, à des concerts de charité. Enfin, invité par des copains de son père, quoi. Un peu comme Dhani Harrison, qu'on n'a jamais vu que tenir la rythmique derrière Tom Petty ou qui on voudra… Lors d'hommages à papa. Oui, Julian. En plus, le malheureux connut fort vite la malchance d'avoir un petit frère bien plus médiatique. Sean, bien sûr ! Avec Yoko pour maman, donc. Sean, dont les médias aimaient faire leurs choux gras lacrymaux : c'était lui, à les en croire, le fils de l'assassiné. Oh ! Le garçon n'était pas antipathique, mais hélas… certes, quand il se contentait de faire de l'électro, pas de problèmes. Le genre ne nécessitant aucune compétence particulière, mais quand il dut se mettre au rock ou au blues… Je me souviens d'une vidéo pathétique où le jeune homme s'essaie avec beaucoup de difficultés au "This Boy" de son papa. Qui vous dévalait ça, en début de vingtaine, à faire pleurer les anges. A plus de trente ans, Sean peine, rame sur les accords (il a eu la mauvaise idée de s'essayer à l'acoustique), chante à côté et… Tout est dit. On ne rappellera même pas, par charité, qu'en plus son illustre père avait écrit la foutue chanson. Jason Bonham et Zak Starkey s'en sortent mieux. Privilège de batteurs ! Cela méritait d'être dit mais d'une manière générale…

Pourquoi quand on est le fils de Bob Dylan,

de Leonard Cohen, de Hank Williams, de John Lee Hooker, Ian Dury, Serge Gainsbourg, Ron Wood ou autre intouchable, oser même la comparaison ? En un combat perdu d'avance. Je n'en connais qu'un à avoir réussi un tel challenge. Etre plus célèbre, plus impressionnant, plus talentueux que papa. Et c'est M. Mais bon, le challenge n'était pas non plus insurmontable au vu de la carrière de Louis Chedid. Et si le fils d'Obispo, gagnant de The Voice, réussissait ? Hum...

Et pourquoi — au fait — les filles s'abstiennent-elles ? En cherchant bien, on trouve certes des contre-exemples. Il paraît que la fille de Grace Slick et Paul Kantner a joué un temps dans la version 2000 du légendaire agrégat hippie. A la place de maman. Et je me souviens avoir vu (en 1975, je crois bien) la fille de Chuck Berry à l'Olympia. Elle interpréta en duo avec daddy un "Baby What You Want Me To Do" bien senti. Voilà. Mais bon... Ah, j'oubliais ! Et pardon pour ma mauvaise foi. La fille de Ravi Shankar, évidemment, la célébrissime Norah Jones vient tout de suite à l'esprit ; et puis, Angèle, certes, fait oublier son père. Mais les autres, les *filles de* font généralement un autre métier. Prévisible et téléphoné — actrice, mannequin — quand leur physique le permet, photographe dans le cas contraire... Il n'y a qu'une seule Stella McCartney. Même si je ne porterai jamais de santiags en cuir d'ananas — cette création vegan qu'elle promet unisexe —, elle s'est fait un nom. Qui ne doit rien à personne. Ou presque. A l'heure où les Dutronc, dûment vaccinés, se préparent à entreprendre une tournée et les Lanvin à faire de même, le sujet est d'actualité.

L'exemple de Thomas Dutronc est parfait.

Le garçon est un guitariste irréprochable, un compositeur plus qu'honnête et son capital sympathie est indéniable. Mais on est gêné quand il force sa nature sur scène, essaye d'être drôle et détaché comme le fut le grand Jacques et pose des Ray-Ban : le mimétisme est flagrant, mais c'est raté. On a l'impression que Thomas, à bientôt cinquante ans, doit encore se trouver. Mais comment y arriver avec un tel modèle ? Et on rappellera des précurseurs : Laurent Rossi. Le cas de Stéphan Reggiani est différent et unique : il commença sa carrière de chanteur avant celle de son père et fut rattrapé, écrasé, bousculé, par le succès soudain de celui-ci.

Parce qu'un artiste ce n'est jamais uniquement lui-même,

mais surtout — beaucoup — le fruit des circonstances, de son époque. Un Dutronc plus vieux de cinq ans n'aurait jamais eu le même destin : il n'y aurait pas eu Lanzmann qui l'attendait au coin du Drugstore pour lui écrire les textes, il n'y aurait pas eu les mid sixties, avec Antoine pour lui ouvrir la route six mois auparavant. Il n'y aurait pas eu une telle demande

Photo Michael Putland/ Getty Images

Keith et Marlon Richards

"Papa va peut-être passer." Parfois, il disait *"Peter"* pour faire le fanfaron

pour ce type de physique et de personnage. L'art est une question d'époque et de timing. Et comment on répond à celle-ci. Comment on l'illustre ou la porte. Par définition, les *enfants de* arrivent au bas mot vingt ans trop tard dans un monde trop vieux. Déjà.

David Hallyday est un musicien complet, un homme attachant, un compositeur plutôt doué. Hélas, son père était né pour imposer le rock en France, et tout ce qui allait avec. Sur un terrain en friche. En face de ce rôle quasi messianique, écrasant, petit David fit de son mieux. Et sa plus belle réussite fut de servir son père. Pour le meilleur album tardif de ce dernier. Première évidence.
Un contre-exemple ? Arlo Guthrie ! Son père fut le plus parfait représentant — et le héros — d'une génération beat, d'un folk boom intégriste et jaloux. Son fils eut vingt ans alors que sonnait l'heure de la révolution suivante. Hippie ! Il fut donc un des héros de Woodstock, un symbole parfait, à l'immortel tube "Coming Into Los Angeles". Différent de son père, il lui était tout de même intimement rattaché. Deux générations rebelles et militantes. Certes, Arlo ne survécut guère à Woodstock alors que son père Woody marqua l'esprit du jeune Bob Dylan comme de l'apprenti punk Strummer. Certes, son père, lui, est immortel.

Les pires ratés ? Heureusement, ils ne se montrent guère. Oui, Marc Bolan, Keith Richards ou Ron Wood, David Bowie ou Paul McCartney ont eu des fils. Mais qui a déjà vu un concert de Wood junior ? Acheté un disque de James McCartney ? Soyons justes : ce dernier a décidé de changer de nom. Après quatre efforts solo. Hélas, il est tellement sous influence, comme en témoignent ses rares œuvres, que le pari semble perdu d'avance.

Le pire, c'est que comme ceux de Julian Lennon, ou de Baxter Dury (un de ceux, et de très loin qui s'en sort le mieux. Il a même des fans), ses disques ne sont pas honteux. Comme ne le sont pas ceux d'Adam Cohen, d'ailleurs. Ou même du fils de Bob Dylan. Ce Jakob qui, décidément, n'a peur de rien.

Bach, Mozart, Paulo, Elvis Costello, Stevie Winwood (ce ne sont là que des exemples) ont tous eu des parents musiciens. Mais qui, eux, ont tous eu la bonne grâce de ne pas devenir trop célèbres, et donc trop... envahissants ! Ils étaient là pour la transmission, planter la graine et éduquer l'oreille. Une situation sans doute idéale.

Des enfants acteurs comme papa, on comprend : le métier, quand on y assiste depuis l'enfance, ne peut que faire envie. On comprend que le fils de Funès (je plaisante, il a vite renoncé), Jugnot, l'héritier de Clint Eastwood, deux générations de Fonda aient rêvé du challenge. Acteur, disais-je oui... Et pourquoi pas. Au théâtre comme au cinéma ou au cirque, c'est presque une tradition : on est saltimbanque de père en fils. Mais chanteur ou musicien ? Où on ne peut se cacher derrière un personnage ? Où il faut être soi-même, unique en tout cas ? Un *soi-même* déjà incarné par un autre. Et la figure la plus pesante qui soit : celle du père. Pourquoi se donner tant de mal ? Surtout que, et de plus, sauf pour ceux qui choisissent la techno ou l'électro, il faut quand même travailler. Apprendre son instrument ! Rivaliser avec un virtuose connu.

Fils de ? Il y a des jours où je me félicite d'être le fils de personne. J'ai pu me choisir tous ces pères par procuration : tout était ouvert. Les *fils de* n'ont qu'un modèle, écrasant. La meilleure solution pour eux est encore de le haïr, et de faire tout autre chose, dans un tout autre domaine. Mais le pari est probablement impossible. Beaucoup, devant ce dilemme, choisissent la solution la plus évidente : ils ne deviennent rien. Comme Marlon Richards. Marlon Richards ! Ce gamin, ado, m'intriguait. On le voyait sur les épaules de son père, jouer, à Nellcote ou ailleurs. Pour moi, il a été un des premiers à témoigner de cette évidence : les rock stars, malgré leur style de vie *différent* et dissolu, faisaient des familles comme les autres. Prévisible ? Non. Le rock, alors, semblait une telle rupture avec l'ordre préexistant... on apprit vite les enfants perdus de Brian Jones (recueillis ou pas par Donovan), l'existence de Ari Delon. Cela, on comprenait mieux. Un enfant du rock ne pouvait avoir un parcours traditionnel. Le rock était une aventure qui se vivait alors au jour le jour, et nous ne savions pas comment tout cela allait évoluer, ou plutôt finir. Les règles semblaient se créer jour après jour. Depuis, tout est rentré dans la normalité. Les rock stars ont fait des familles, à peine plus compliquées que les familles normales. Et une ribambelle d'enfants. Plein de petits garçons qui ont dû faire avec cet impossible karma.

Alors, non, je ne connais rien de plus triste que les disques du fils de John Lee Hooker : on dirait, à s'y méprendre, ceux du père. Mais sans le père. Idem pour *Mojo* Morganfield, mort avant de sortir son premier LP, mais dont on savait qu'il serait un clone inutile de... Muddy Waters. Et on attend encore Lulu Gainsbourg. Celui dont le poids est peut-être le plus lourd. Comment peut-on être le fils de Gainsbourg ? Ce qui fait penser...

Jamie et les autres. A l'heure où les groupes de clones et hommages se multiplient, on se dit que, là peut-être, le rôle des *fils de* est tout trouvé. Pour le fils de Ron Wood ou de Dave Davies, par exemple. Pour ceux, en tout cas, dont le physique tient la route. Ceux qui évoquent le père. Pour Jason Bonham ou le fils Starkey, tiens. Oui. Avec un peu de maquillage. Et au moins, les choses seraient claires : les *fils de* sont condamnés à être des ersatz s'ils choisissent la même voie.

Et je pense à mon ami anglais : Jamie, le fils de Peter Perrett, et son (excellent) groupe, Love Minus Zero. Nous avons partagé des scènes, il y a une dizaine d'années, et je me souviens de son regard — fier, mais un peu inquiet — quand il me lançait : "*Papa va peut-être passer.*" Parfois, il disait *"Peter"* pour faire le fanfaron, détaché de celui qu'il admirait et soutenait. Mais je n'étais pas dupe. Et lui-même le sait mieux que personne : il appelle son groupe Love Minus Zero, une chanson d'un temps où il n'était pas né. Et quoi qu'il fasse, il ne sera jamais un acteur de son époque comme le fut son père. Parce qu'il n'y a plus d'époque. ★

P.-S. : Et je m'aperçois que j'ai oublié Jeff Buckley. Serait-ce parce qu'il était talentueux, lui, et avait des fans ? Mon inconscient a-t-il parlé ? Enfin… pardon aux mannes du Jeff !

Photo Keystone-France/ Gamma-Rapho/ Getty Images

John et Julian Lennon

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Violence de la rue

Beechwood

“SLEEP WITHOUT DREAMING”

ALIVE NATURAL SOUND

New York, cité de haute tradition rock’n’roll, est une terre de contrastes. Les cols blancs, yuppies soignés et hipsters à bonnet y côtoient une misère effrayante. Dans cette Grosse Pomme où l’on peut croiser de pauvres hères déambulant en chaussettes dans les rames poisseuses du métro, Beechwood incarne les marginaux, les cabossés de la vie, et irradie une violence sourde : celle de la rue, où Gordon Lawrence et Isa Tineo, fondateurs de la bande, ont autrefois vécu. C’est ce qui avait frappés à l’écoute du vaporeux “Songs From The Land Of Nod”, déambulation poudrée dans les rues de Bushwick façonnée en trio, puisque le placide Sid Simons avait rejoint le duo originel dans sa bringuebalante odyssée. Nos poulbots avaient ensuite confirmé leur immense talent avec “Inside The Flesh Hotel”, effort collectif qui gagnait en rectitude ce qu’il perdait en charme toxique. Que s’est-il passé depuis trois ans ? Mystère… Toujours est-il que le tumulte semble avoir été profond : Isa, le batteur aux multiples tatouages, n’apparaît plus sur les clichés, remplacé par un certain Russ Yusuf. Sid Simons, également, est passé à la six-cordes. Seule constante, ce quatrième opus au titre évocateur de “Sleep Without Dreaming” a été une nouvelle fois caréné par l’excellent Matthew Marquardt, véritable homme-orchestre qui excelle ici au piano, à l’orgue, à la basse, comme aux percussions. La pochette est fascinante : il s’agit d’une sorte de *cut-out* cauchemardesque qui évoque Matisse, exhibant deux âmes tourmentées aux traits d’extraterrestres monstrueux. On peut imaginer que ce sont les deux compositeurs de la bande, se sentant eux-mêmes comme étrangers à l’époque actuelle. Ils croisent d’ailleurs directement le fer sur les accords chétifs et vagabonds de “Front Page News”, aux fragrances Libertines : Gordon y expose frontalement ses addictions d’une voix cramée, rauque, comme galvanisée par l’énergie du désespoir. Sid prend le relais sur “Firing Line”, pépite power pop aussi lumineuse que désabusée. Elle narre la perte de l’être aimé, un thème récurrent par la suite. Lorsque la rancœur prédomine, Gordon fait tonner ses guitares. C’est le cas par exemple sur la rougeoyante “Luckiest Man Alive” *(“Qui pourrait aimer un type aussi pessimiste que moi ?”)*. Une acrimonie tenace nourrit la fausse ritournelle “She Broke Me”, dont les stridences font écho à une litanie de souffrances intérieures, ou bien encore “Friendly Fire”, également signée Sid, tout aussi accrocheuse que macabre. Dans cette veine exaltée, l’acmé est sans doute “Carved Arm”, rageur *shoot* de garage-rock qui rappelle l’impérissable “South Of France” (Harlem) comme les formidables Together Pangea. L’auditeur passe par une palette contrastée de sentiments, mais l’apaisement perce parfois sous un épais brouillard de mélancolie. Gordon polit alors des perles acoustiques comme “Go My Way”, et surtout la magnifique “Lost Lovers”, évocation poignante des souvenirs fanés, regrets éternels d’un amour trop tôt brisé. Enfin, suite à une reprise de “Rain”, des Beatles, qui ferait davantage penser à un inédit de Johnny Thunders, un véritable bruitage de pluie pose le décor de “Wept And Prayed”. C’est un final majestueux, cinématographique, hanté par l’idée de la Mort qui rôde. Voilà qui conclut à merveille ce chef-d’œuvre de romantisme noir. Beechwood a su tirer d’un spleen profond un nouveau chapelet de chansons marquantes, vénéneuses, confirmant qu’il appartient définitivement à la classe des grands. Dans un art où, à la différence du monde extérieur, ce sont souvent les plus malheureux qui écrivent l’histoire.

✪✪✪✪1/2

JONATHAN WITT

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Eels

“Extreme Witchcraft”

E WORKS/ PIAS

Mark Oliver Everett alias E, fondateur de Eels, appartient à cette catégorie de musiciens aux sombres visions qui écrivent des chansons rock percutantes, résumant une histoire en trois minutes. Deux ans après “Earth To Dora”, Eels sort son quatorzième album studio. Il est produit par E et John Parish comme “Souljacker” vingt ans plus tôt. Multi-instrumentiste et producteur, John Parish n’est pas seulement associé à son travail auprès de PJ Harvey, mais il a officié dans des registres très divers, de 16 Horsepower, Sparklehorse, Giant Sand à Dominique A, Arno, Rokia Traoré. Il possède l’art de mettre en valeur les compositions en allant à l’essentiel. Contrairement à “Souljacker”, les douze morceaux de “Extreme Witchcraft” portent la seule

signature de Mark Oliver Everett. En ces temps de pandémie déprimante et d’enfermement, par l’intermédiaire du vidéaste Mark Romanek, l’idée d’une nouvelle collaboration entre E et Parish, entre Los Angeles et Bristol, renaît sous la forme d’échanges, d’allers-retours de mails et de sons. Un peu plus tard, un vieux complice comme le batteur Knuckles, et le bassiste et claviériste Kool G Murder interviennent sur le projet. Dans une interprétation classieuse et impeccable, les douze chansons forment un condensé des différentes expressions d’un rock dans lequel les mots claquent au milieu de guitares saturées et de sonorités agressives entre punk rock bluesy “Steam Engine”, “Better Living Through Desperation”, “What It Isn’t”, glam, “The Magic”, power pop, “Amateur Hour”, ballades tout aussi désespérées, “So Anyway”, pop rock, “Strawberries & Popcorn”, “Grandfather Clock Strikes Twelve”, “Stumbling Bee”, et autoflagellation, “I Know You’re Right”. Un art du rock concis, efficace et addictif.

✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

The Districts

“Great American Painting”

FAT POSSUM

Depuis l’album “You Know I’m Not Going Anywhere” de 2020, le compositeur de The Districts est le chanteur-guitariste Robe Grote. Principalement inspiré par la new wave britannique des années quatre-vingt et suivantes, les références musicales à Cure, Radiohead, Tears For Fears, voire Sparks sont apparentes, sans toutefois retirer une originalité indéniable à ce groupe formé à Lititz, Pennsylvanie. Enregistré par Joe Chiccarelli au studio Sunset Sound Studio de Los Angeles, le son de l’album est moins monolithique qu’à l’ordinaire. Tous les instruments habituels sont clairement définis et des claviers font leur apparition sur “No Blood”, “Do It Over” ou “Outlaw Love”. Comme annoncé par le chanteur, le climat des chansons reflète autant la sérénité des paysages montagneux de son lieu de retraite — deux mois dans un cabanon situé dans un parc national au fin fond de l’Etat de Washington — que les gaz lacrymogènes qu’il a reçus à Philadelphie lors des manifestations qui ont suivi la mort de George Floyd. A ce sujet, les chansons les plus appuyées par le pied de grosse caisse de Braden Lawrence (“I Want To Feel It All”, “Long End”) et par les riffs du guitariste Pat Cassidy (“White Devil”,

“Hover”) sont les plus existantes du chapitre. Pour les amateurs d’ambiance éthérée avec vue sur les chaussures, les lignes de basse de “On Our Parting, My Beloved” et “Revival Psalm” seront l’alpha et l’oméga de Connor Jacobus qui a choisi de partir à la fin de l’enregistrement.

✪✪✪

GEANT VERT

Cat Power

“Covers”

DOMINO

L’album de *covers* est un genre en soi. On évitera de parler de *reprises*, terme impropre — merci et clin d’œil à Vincent Palmer. Il y a les albums consacrés à un seul artiste, comme “Townes” de Steve Earle, hommage à son ami Van Zandt ; ceux qui s’attachent à une période ou un genre musical précis, les tables de la loi ayant été écrites par David Bowie avec “Pin Ups” ; enfin ceux qui dérivent à travers les styles et les époques au gré des envies de leur auteur (“These Foolish Things” de Bryan Ferry en étant un bon exemple). Ce “Covers” appartient à cette dernière catégorie. Chan Marshall, alias Cat Power, aime tellement l’exercice qu’il s’agit de son troisième, après “The Covers Record” en 2000 et “Jukebox” en 2008.

Comme dans les deux précédents, et peut-être même encore plus ici, elle fait preuve d’un éclectisme absolument réjouissant, s’attachant avant tout à la qualité d’écriture et de production des chansons qu’elle interprète, sans considération aucune d’appartenance à une chapelle. Tant pis pour les fans intégristes d’un genre — en particulier du sacro-saint *rock’n’roll*, généralement défendu par des gens d’une étroitesse d’esprit consternante. Ça commence ainsi par ce qui est probablement un des sommets du disque, une interprétation tout en finesse du “Bad Religion” de Frank Ocean, peut-être meilleure que l’originale, à vous mettre la chair de poule. Et ça se termine par une formidable version du “I’ll Be Seeing You” de Billie Holiday. Entre-temps, défilent de grands titres d’artistes aussi divers que The Replacement, Jackson Browne, Iggy Pop, Lana Del Rey, The Pogues, Bob Seger... Et à chaque fois, Chan Marshall — qui chante divinement, comme la dernière déesse du rock qu’elle est — en fait du Cat Power. Superbe.

✪✪✪✪

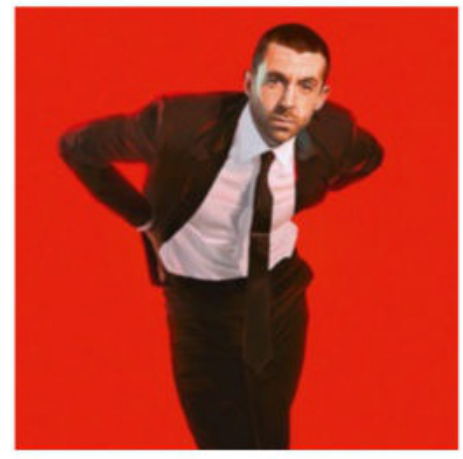
STAN CUESTA

Miles Kane

“Change The Show”

BMG

Il avait commencé très fort, que ce soit en solo ou avec The Last Shadow Puppets. Au début des années 2010, Miles Kane était intouchable. Malheureusement, la courbe de sa carrière a commencé à s’inverser après une paire d’albums à la qualité déclinante. Alors, Miles Kane s’est repris en main et s’est mis en quête de lui-même. Le chemin de la rédemption s’est fait par un retour aux sources autant physique (il a quitté Los Angeles pour Londres) que musical. “Change The Show” est un disque de blue-eyed soul à l’ancienne. Bercé par le son de Motown depuis sa tendre enfance, Kane offre un écrin R&B et soul à ses chansons et renoue avec une certaine forme de classicisme. Le môme turbulent est un homme d’âge mûr qui n’hésite pas à se mettre à nu (comme sur “Tears Are Falling”, chanson soul qui lorgne du côté de T.Rex) et à chanter des ballades introspectives (“Coming Of Age”). Les cuivres sont omniprésents, l’écriture porte en elle l’héritage de toutes les influences avouées de Kane. Si certains titres sonnent délibérément northern soul, comme “Nothing’s Ever Gonna Be Good Enough”, chanté en duo avec Corinne Bailey Rae, ou “Caroline”, un titre comme “Tell Me What You’re Feeling” rappelle “Got To Get You Into My Life”, soit Motown passé par le filtre



Beatles. Dans le même ordre d’idée, “See You When I See Ya” évoque un morceau solo de George Harrison, avec une ambiance big band faite de cuivres, piano à la Leon Russell et guitares sanglotantes, tandis que “Change The Show” sonne comme “Gimme Some Truth” à la sauce R&B. En verve, Kane tente même avec la superbe “Don’t Let It Get You Down” un genre de bossa nerveuse qui lorgne du côté de la musique de films d’espionnage, preuve qu’il a retrouvé une certaine audace.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Acid Tongue

“Arboretum”

FREAKOUT RECORDS

Que se trame-t-il de neuf du côté de Seattle ? A l’heure du trentième anniversaire de “Nevermind”, voici que se révèle le duo Acid Tongue. Son leader, Guy Keltner, est un compositeur ultra-doué qui a traîné ses guêtres un peu partout sur le globe, de Los Angeles à Paris, en passant par Mexico. Il est épaulé par le sémillant batteur Ian Cunningham, avec qui il a fondé le label Freakout Records puis ciselé deux longs-formats débordant de titres brillants et richement arrangés tels que “Bullies” ou “Humpty Dumpty”. La conception du troisième effort n’a pas été sans douleur. Keltner, affecté par une sévère dépression et un alcoolisme carabiné, a tenté de se soigner par de longues séances de méditation au cœur de l’arboretum

de Seattle. Contemplant les parterres de camélias, notre gandin a ébauché des mélodies, puis recruté quelques fidèles comparses pour l’aider à parachever neuf pistes forcément bigarrées. Ainsi, l’artiste brésilien Libra collabore à “Home”, rumination angoissée sur la pandémie sous le haut patronage de David Bowie. Les Death Valley Girls musclent le garage rock incantatoire de “Take Me To Your Leader”, tandis que Calvin Love croone sur la dansante “All Out Of Time”. Acid Tongue saute gracieusement du coq à l’âne : le thème de la rupture se teinte de soul grâce au superbe organe de Shaina Shepherd, avant d’habiter le folk lumineux de “Won’t Walk Back”. Les Rolling Stones époque Nellcôte et Bob Dylan cohabitent sur “Rock And Roll Revelations”, avant que Guy n’achève de cracher sa frustration sur la rageuse “The World’s Gonna Fuck You”, hérissée d’un long solo. Au final : un album sombre sur le fond, mais aussi débridé sur la forme et accrocheuse en diable. Un sans-faute.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Reptaliens

“Multiverse”

CAPTURED TRACKS/ MODULOR

Ô surprise, ces Reptaliens au nom amusant ne sont pas un jeune groupe mais des routiers de la scène américaine indépendante. Venus de Portland, Cole et Bambi Browning sont un couple à la vie comme à la scène. Sur leurs deux premiers albums, les tourtereaux officiaient dans un registre synth-pop qui n’avait jamais généré chez nous une quelconque vague d’enthousiasme, mais leur avait valu de faire partie des groupes défendus par le toujours très recommandable label Captured Tracks. Selon leur dossier de presse, leur *credo* était jadis de chanter des chansons synthétiques aux refrains entêtants sur des thématiques telles que le transhumanisme ou les théories du complot. Malheureusement (ou plutôt heureusement), pour ce “Multiverse”, le groupe a dû changer d’approche à cause du confinement. Isolés du reste du groupe, Bambi et Cole ont décidé de ressortir leurs guitares et de se réinventer un univers musical. Bassiste et chanteuse, Bambi Browning mène ainsi l’album avec ses grooves envoûtants et sa voix éthérée. L’album est empli de guitares carillonnantes (“I Feel Fine”, “In Your Backyard”) comme on en entendait souvent au début de la dernière décennie chez Beach House ou Real Estate.

Les années quatre-vingt-dix sont toutefois la référence du groupe sur cet album, qui évoque tantôt Elastica (“Take It”) ou Stereolab quand l’approche se fait plus pop (“Go Away”) et le chant plus vaporeux (“Someone I Know”). Le grand moment du disque reste “Like A Dog”, où le contrepoint entre la guitare et la ligne de basse est tout simplement fantastique. Ça sonne comme une chanson oubliée quatre-vingt-dix, un de ces trucs qu’on jurerait avoir déjà entendus et ça reste en tête comme une obsession.

✪✪✪

ERIC DELSART

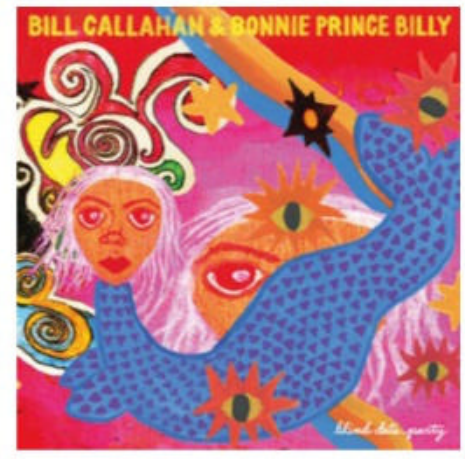
Disques pop rock

Bill Callahan & Bonnie Prince Billy

"Blind Date Party"

DRAG CITY/ MODULOR

Pendant les confinements, il était impensable pour des artistes aussi prolifiques que Bill Callahan et Bonnie Prince Billy de rester inactifs. Dès le printemps 2020 a germé l'idée de reprendre leurs chansons préférées avec la participation de musiciens de Drag City, leur label, créant ainsi des trios inédits au fil des désirs de chacun. Fabriqués à la maison, des enregistrements sont ainsi échangés, aboutissant, en automne, à la mise en ligne des premiers morceaux pour un résultat si convaincant qu'ils décident de les réunir sur un double album. Loin d'être un exercice fastidieux, monotone ou disparate, surtout pour un disque aussi long, dix-neuf chansons et autant d'invités, évitant l'écueil



d'une compilation, Callahan et Prince Billy proposent avec "Blind Date Party" un ensemble homogène malgré la diversité des styles et des compositions. S'ouvrant sur "The Blackness Of The Night" de Cat Stevens avant Yusuf Islam avec la chanteuse Azita, l'album enchaîne par des chansons country, "Od'd In Denver" de Hank Williams Jr. avec Matt Sweeney, folk, "I Love You" de Jerry Jeff Walker avec Dave Pajo, ou pop, "Wish You Were Gay" de Billie Eilish avec Sean O' Hagan des High Lamas. Si certaines versions sont belles, mais prévisibles, d'autres réinterprétations de Lou Reed, Steely Dan, Robert Wyatt, Johnnie Frierson, Iggy Pop et de Callahan et Prince Billy eux-mêmes apportent une touche inattendue et originale avec le support de George Xylouris, Bill MacKay, Mick Turner de Dirty Three, Ty Segall, Cooper Crain de Cave, Dead Rider et Ben Chasny : "Rooftop Garden", "Deacon Blues", "Sea Song", "Miracles", "I Want To Go To The Beach", "Our Anniversary", "Arise Therefore". Sans oublier un hommage à David Berman, "The Wild Kindness", avec Cassie Berman.

✪✪✪

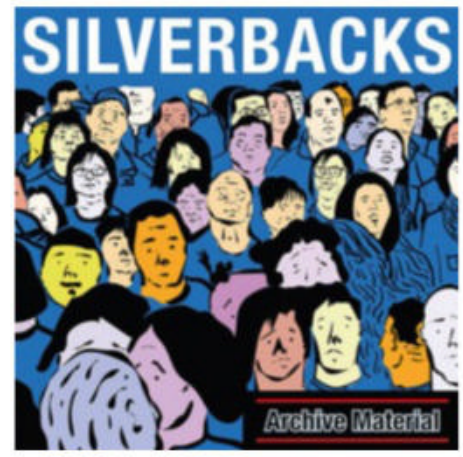
PHILIPPE THIEYRE

Silverbacks

"Archive Material"

FULL TIME HOBBY/ BOOGIE DRUGSTORE

Ils viennent d'Irlande du Nord, mais on jurerait à l'écoute de leur deuxième album que leur ville d'origine est New York. Gare aux gorilles, Silverbacks sera un des groupes à surveiller en 2022. "Fad", son premier album sorti en 2020, n'avait pas atteint nos radars, et après réécoute on comprend pourquoi : le groupe y privilégiait la dissonance à la mélodie. Sur leur deuxième album, les Dublinois se montrent bien plus convaincants. Il y a du Pavement chez eux, du Parquet Courts, des rythmes fous comme chez les Feelies ("Wear My Medals"). On pense au groupe de Stephen Malkmus pour le détachement avec lequel le chanteur Daniel O' Kelly chante son quotidien, à l'image de sa culpabilité de bosser dans les assurances alors que sa sœur était sur le front du covid ("A Job Worth Something") ou cette description d'un emploi inepte passé à classer des archives ("Archive Material"). On pense au post-punk des Rakes ("They Were Never Our People") ou, plus proches de nous, les Anglais de Mush ou les New-Yorkais de Bodega. Il y a chez Silverbacks un recul ironique, un pas de côté, qui rend le groupe attachant, comme quand il s'amuse à citer "Psycho Killer" des Talking Heads sur "Different Kind Of Holiday". Surtout, le groupe



ne s'enferme jamais dans un genre et tente des choses. Le morceau-titre "Archive Material" en est l'illustration : le groove du morceau, plus proche du tropicalia que du post-punk, part dans des phrases de guitares alambiquées et un refrain en français sorti de nulle part (*"Il s'entend pas"*). Emballant, dansant, intelligent, et constamment surprenant, "Archive Material" est un des premiers beaux albums de 2022.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

The Wombats

“Fix The World, Not Yourself”

AWAL RECORDS

Depuis ses débuts à Liverpool il y a bientôt vingt ans, le trio synthético-pop rock continue d’afficher une santé insolente malgré l’éparpillement de ses membres entre Los Angeles (le guitariste et chanteur Murph), Oslo (le bassiste Tord Øverland) et Londres (le batteur Dan Haggis) suite aux différents lockdowns venus perturber l’enregistrement commencé en 2019. Précédé des singles “Method To The Madness” et “If You Ever Leave, I’m Coming With You”, l’album contient dix titres supplémentaires à la diversité étonnante. Avec “Flip Me Upside Down” en ouverture, les fans n’auront pas attendu longtemps pour trouver un successeur de taille au hit interplanétaire “Greek Tragedy”,

qui continue de cartonner sur les réseaux sociaux. Avec “Ready For The High” et son riff de guitare Caterpillar, même les punks apprécieront ce titre tout en rupture qui alterne calme et tempête. Et dans le genre sucré-salé, à une époque où la planète entière a besoin de se changer les idées, on appréciera des textes à l’humour absurde de “Wildfire”, au final, pas si barrés que ça. Taillé par un quintette de producteurs différents, le son du disque ne risque pas de souffrir de distorsion à haut volume. L’ensemble est prévu pour créer un maximum de fun et d’agitation sonore. Enfin, pour emballer cette douzaine de pépites, The Wombats ont confié l’élaboration de la pochette au collectif artistique eBoy. Le résultat est au diapason du contenu : couleurs pétantes et diversité tous azimuts. Parfait.

✪✪✪✪

GEANT VERT

Josephine Foster

“Godmother”

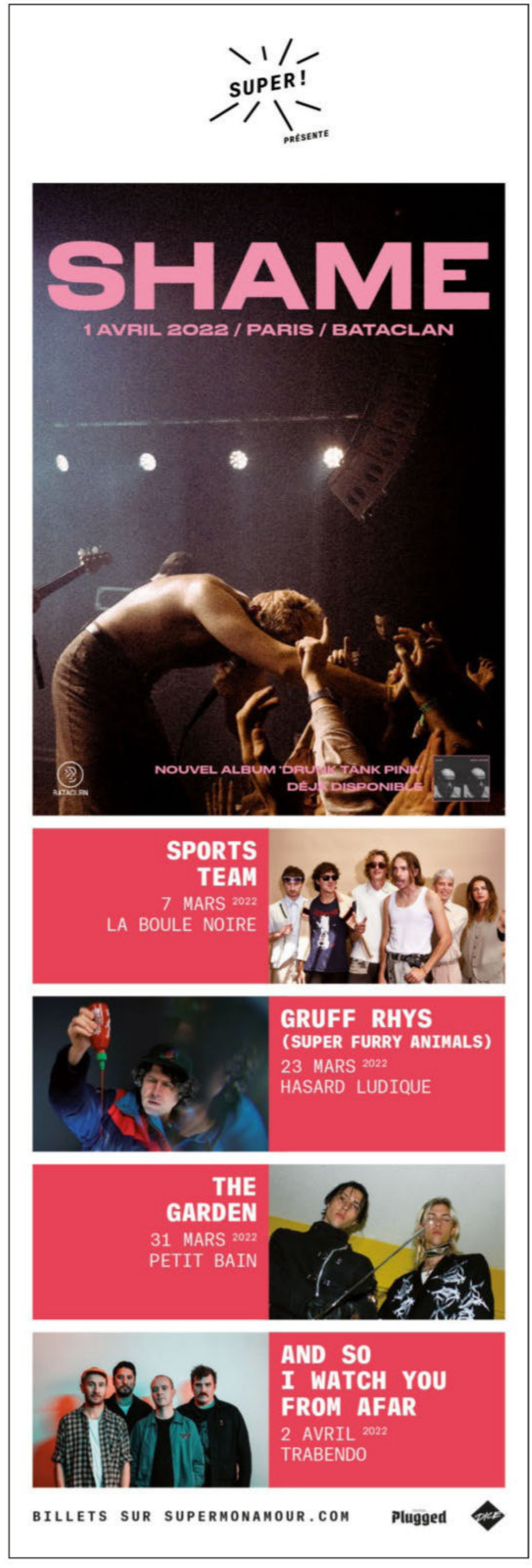
FIRE RECORDS

De sa voix de soprano formée à l’aune des chants religieux et de l’opéra, Josephine Foster évolue selon ses envies et ses voyages réels ou rêvés, se jouant des références musicales, chansons pour enfants, folk, folk rock, psychédélisme, pour produire des œuvres singulières. Ainsi, expérimentation et psychédélisme ont transcendé ses racines folk et classiques au fil d’albums surprenants, parfois déconcertants, tels que “All The Leaves Are Gone”, “A Wolf In Sheep’s Clothing”, “This Coming Gladness”, “Blood Rushing”, “More Amor”. “Godmother” est déjà le dix-neuvième album d’un parcours commencé en 2000, en groupe, The Supposed ou les Espagnols du Victor Herrero Band, et en duo avec le guitariste Brian Goodman. Cette fois-ci, c’est en solo, aux claviers électroniques et à la guitare, qu’elle a composé, enregistré et produit les neuf morceaux de “Godmother” avec le soutien de l’ingénieur du son Cooper Crain. Cette sobriété instrumentale pourrait laisser penser à un disque de folk minimaliste. En réalité, si la guitare acoustique, parfois hispanisante, “Hum Memina” en ouverture, est omniprésente, marquant les tempos, les claviers enveloppent les mélodies de textures

sonores créant une atmosphère onirique propre à chaque morceau, “Sparks Fly”, “Guardian Angel”, “Gold Entwine”, même quand le rythme s’accélère un peu, “Flask Of Wine”, “Nun Of Above”. Dans ses albums précédents, elle faisait monter sa voix à la manière d’une chanteuse d’opéra et multipliait les changements de rythme. Ici, au contraire, elle conserve une tonalité constante, jouant sur les variations et non les ruptures, pour délivrer une merveille de pop enchantée.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE



Disques classic rock

Leo Nocentelli

“Another Side”

LIGHT IN THE ATTIC

L’histoire de la découverte de cet album est la plus rocambolesque entendue de longue date : un jour de 2018, le collectionneur de disques Mike Nishita aperçoit sur l’étal d’un marché aux puces de Los Angeles un lot de seize boîtes estampillées Sea-Saint Studio. Interpellé par le nom — celui du studio du légendaire pianiste/ producteur Allen Toussaint à la Nouvelle-Orléans —, Nishita achète l’ensemble et tombe en arrêt sur les bandes de cet album. Soit un exercice solo jamais publié de Leo Nocentelli, dans une veine acoustique aux antipodes du funk de ses mirifiques Meters. Le guitariste est contacté, se remémore le lointain temps de cet effort, dont les sessions remontent au début des années soixante-dix. Les Meters

sont alors en stand-by, et Nocentelli, impressionné par l’album de James Taylor “Sweet Baby James”, compose des chansons dans l’esprit, qu’il grave avec George Porter Jr et Zigaboo Modeliste, ses comparses des Meters, plus Toussaint et le batteur James Black. Dans de récentes interviews, il dit qu’il aurait aimé fignoler, ajouter des cordes et des cuivres, mais la chose est parfaite en l’état. Nocentelli est éblouissant d’expressivité en chanteur folk, et ses compositions n’ont rien à envier à celles de Bill Withers ou Terry Callier. Son folk à lui lorgne volontiers vers le funk, ses ballades sont d’une délicatesse exquise, tout comme sa reprise du “Your Song” d’Elton John, à tomber. Le son est correct compte tenu du contexte : les bandes ont dormi dans un bureau du Sea-Saint Studio pendant des décennies avant d’être retrouvées après le passage de l’ouragan Katrina, expédiées en Californie puis dénichées par Nishita. Lequel posséderait environ trois mille heures d’enregistrements du même studio. On dit ça…

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Various Artists

“Dömination And Submissiön: A Tribute To Blue Öyster Cult”

RIPPLE MUSIC

Si les compilations en hommage aux mastodontes des années soixante-dix pullulent, peu ont une genèse aussi tragique. Celle-ci a été initiée par Steve Hanford, batteur de Poison Idea aux lourdes addictions, au point d’être embastillé suite au braquage d’une pharmacie. A sa sortie, il s’est relancé en intégrant The Skull, puis Ape Machine, tout en poursuivant ce vieux rêve : monter son propre studio. C’est pour l’équiper qu’il a eu l’idée de produire un disque de reprises de Blue Öyster Cult, relues par un bataillon de gangs stoner échevelés, avant de trépasser subitement, foudroyé par une crise cardiaque. Tous ont fait honneur au disparu en se surpassant. Il y a d’abord les indéniables surprises : War Cloud, avec Janiece Gonzalez au micro, transfigure brutalement “Stairway To The Stars”, tout comme Year Of The Cobra qui dote “Fireworks” d’un parfum enivrant, mystique. Les méconnus Great Electric Quest reprennent fidèlement la cavalcade mystique de “Flaming Telepaths”. Ailleurs, on retrouve des suspects plus habituels : Nick Oliveri et Mark Lanegan remettent le couvert pour enluminer le groove chaloupé de “Dömination And Submissiön” avant que Bob Balch (Fu Manchu)

ne dégoupille le riff pachydermique de “Godzilla”, efficacement secondé par Howling Giant. En conclusion, la lugubre “(Don’t Fear) The Reaper” se voit dotée d’un épilogue planant par Spindrift. Voilà qui permet de redécouvrir la mégalithique œuvre de Blue Öyster Cult sous un nouvel angle, mais aussi de faire une bonne action, puisque les fonds perçus via cet album viendront en aide à la veuve du regretté Steve.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Nash Albert

“… Yet”

MIG/ MUSEA

Le chanteur et guitariste géorgien Nash Tavkhelidze alias Nash Albert a été une figure importante du rock alternatif russe de 1998 à 2013 avec son groupe Blast. D’innombrables concerts, des participations à des festivals internationaux et le succès d’albums comme “Pigs Can Fly”, “Fuck The Industry” et “Krisis Of Genre” produit par Martin Youth Glover de Killing Joke, ont permis à Blast de conquérir un large public. Auparavant, de 1991 à 1997, Nash avait tenté sa chance aux USA avec sa formation géorgienne Salamandra, sans réussite. Après la séparation de Blast et un album solo en 2015, “Rude Beggar” produit par Ian McNabb, il retrouve Salamandra pour “… Yet” enregistré au studio SVAS de Saguramo, en Géorgie,

avec le producteur anglais Tim Palmer. Les onze compositions originales sont écrites par Nash, seul ou le plus souvent avec Ric Berie, également propriétaire du studio. S’ouvrant sur le percutant “Kill The Fear” aux accents punk, l’album se poursuit sur “Betting On My Fate”, chanson pop rock enlevée avec des touches de rock progressif. “… Yet” est construit à l’image de cet enchaînement, proposant une alternance de rythmes et de styles à chaque plage. Ainsi, au blues rock de “Monkey Blues” à la diction dylanesque succède “Lost In Jerusalem”, un mix d’orientalisme dans les chœurs et de références à Lou Reed et David Bowie dans la voix. “Love To Reset” est un titre puissant embelli par la guitare slide, tandis que “Autumn Rain” exprime une mélancolie folk avant le lyrisme épique et l’orchestration à grand spectacle de “Cocaine Hangover” ou de “I Won’t Look Back”. “Sun Rise” est de la pure britpop. Cependant, “… Yet” n’est pas un simple kaléidoscope des styles qui ont marqué Nash, mais un reflet de sa capacité à les absorber et à les personnaliser.

✪✪✪1/2

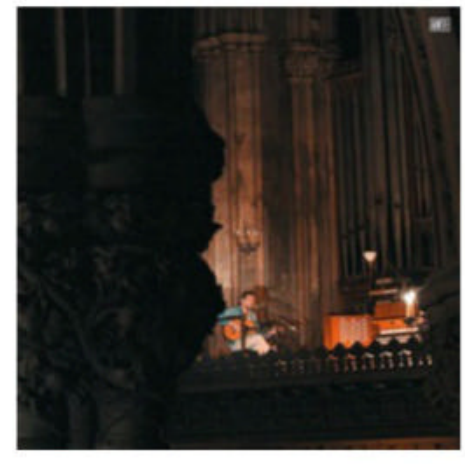
PHILIPPE THIEYRE

Fleet Foxes

“A Very Lonely Solstice”

ANTI/ PIAS

Avec chaque nouvel album, Robin Pecknold s’éloigne un peu plus du pur enchantement de certains des premiers titres des Fleet Foxes (“He Doesn’t Know Why”, “White Winter Hymnal”, l’extraordinaire “Mykonos”), même s’il reste encore capable de lancer quelques beaux trucs dans un ensemble raté (“Kept Woman” et “If You Need To, Keep Time On Me” sur “Crack-Up”). Ce “A Very Lonely Solstice”, une manière de faux best-of unplugged enregistré dans une église de Brooklyn, regroupe essentiellement des morceaux de “Shore”, sorti l’année dernière — pas du tout leur meilleur album, mais au moins Pecknold a renoncé aux longs pensums prog-folk —, quelques vieux titres et deux ou trois autres bricoles. L’album rappelle à quel point nous haïssons le *“dépouillement”.* Parfois, quand l’ennui point, on essaie de reconstituer mentalement les arrangements manquants. L’idée que le folk serait un genre se satisfaisant de peu est un contresens absurde : certaines des plus belles chansons de Townes Van Zandt, qui passe aujourd’hui pour le plus janséniste d’entre tous, sont parmi les plus arrangées (exemple : “Sixteen Summers, Fifteen Falls”). C’est peut-être lié au décor, mais ici l’ambiance est tout de même un peu sulpicienne, personne



ne risque de venir pisser dans le bénitier. Il serait facile d’ironiser sur Pecknold, ses airs de propret chic type, son foutu bonnet, ses minces tourments, mais l’arrivée finale de “Can I Believe You”, épopée soft rock sur laquelle le chanteur est rejoint par le collectif Resistance Revival Chorus, dernier grand morceau à ce jour (meilleur ici que sur la version de “Shore”), cloue le bec et laisse pantelants au milieu de la nef comme Harvey Keitel dans “Bad Lieutenant”.

✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Beirut

“Artifacts”

POMPEII RECORDS

Si on cherche un vrai original, c’est par ici. Zach Condon, l’homme qui se cache derrière Beirut (accompagné de quelques comparses qui vont et viennent), est un véritable outsider. Comme peut l’être un Robert Wyatt. Quelqu’un qui invente une musique qui ne ressemble à rien de connu — surtout pas à Wyatt, donc ! En ces temps où chaque artiste semble vouloir laborieusement référencer sa propre (non-)inspiration, c’est plutôt rafraîchissant. Ici, tout n’est qu’accordéon, trompette, ukulélé, boîtes à rythmes cacochymes, orgues Farfisa et synthétiseurs antédiluviens. La musique produite est assez indescriptible. Un vague mélange de Goran Bregovi et de mariachis de Santa Fe... Zach est en effet originaire

du Nouveau-Mexique, un Etat spécial, repaire ultime de vieux hippies depuis une éternité. Mais on peut aussi entendre dans sa musique des boucles répétitives à la Philip Glass. Parfois il chante, d’une voix étrange, même s’il avoue que les paroles n’ont pas grande importance pour lui... On ne sait jamais vraiment si on a affaire à un génie ou à un dingue particulièrement obsessionnel. Probablement les deux, comme dans l’art brut. Le plus étonnant étant que le garçon a placé plusieurs de ses albums dans les charts, américains et autres. Celui-ci est une compilation de *vieux* morceaux (tout est relatif, le groupe a commencé au XXI^{ème} siècle) : le premier EP, des maquettes inédites, des faces B et des choses réenregistrées. Le tout bardé de titres souvent empreints d’un nos-sens très britannique (genre *“Le rôle de ma famille dans la révolution mondiale”*) déclinés dans diverses langues. Disque déroutant du mois.

✪✪✪

STAN CUESTA

North Mississippi Allstars

“Set Sail”

NEW WEST

A la faveur d’un Allman Betts Band Family Revival, les Dickinson, Luther (chant, guitare) et Cody (batterie), créateurs des North Mississippi Allstars (au personnel évolutif) croisent une autre paire de frères, les Williams, Jesse (basse) et Lamar Jr (chant), fils de Lamar Williams du Allman Brothers Band. Entre musiciens nés dans le sérail, l’entente se fait spontanément, les Williams rejoignant les NMA pour “Set Sail”, treizième album. Mariant ce qu’elle a hérité à sa propre sensibilité, cette deuxième génération se définit comme *primitive* et *moderniste.* Effectivement, tout ici est à la fois méticuleux et senti, respectueux quoiqu’inventif. Ainsi, “Set Sail, Part 1” fait-il entendre la classique grammaire blues-rock-soul joliment réactivée par les surprenantes et soudaines interventions de guitare de Luther Dickinson (qui fut soliste des Black Crowes). De même, le texte est assurément contemporain avec son allusion à la montée des océans… Discrets dans cette chanson, cordes et cuivres occupent le devant de la scène pour “Never Want To Be Kissed” élaboré avec William Bell (de Memphis, comme les Dickinson, vedette du catalogue Stax vers 1967). Dans l’ensemble, de l’utilisation

parcimonieuse des effets (réverbération, etc.) résulte une impression de proximité. Histoires de famille (“Outside”), sensualité (“Juicy Juice”, “Bumpin’ ”), spiritualité (“Didn’t We Have A Time”), problème de société (“Authentic”, sur la circulation des armes), les sujets abordés sont variés mais toujours traités avec cette sensibilité méridionale, cette nonchalance naturelle que ne contredisent nullement d’énergiques parties de batterie (bien présentes, le mixage étant assuré par Cody !). “Set Sail” réconforte par le sentiment d’authenticité et d’humanité chaleureuse qui s’en dégage.

✪✪✪1/2

JEAN-WILLIAM THOURY

Imarhan

“Aboogi”

CITY SLANG

Foisonnante il y a une dizaine d’années, la scène rock touarègue a été depuis victime de la combinaison de deux phénomènes. Deux crises, plus exactement : celle du disque, qui a balayé les petits labels de world music, et celle, géopolitique, qui a rendu inaccessible certains des territoires où sont basés les groupes, notamment le nord du Mali. Composé de musiciens d’une trentaine d’années à peine, Imarhan a le bonheur d’échapper à ces deux fléaux. Il est signé sur un label de rock allemand, et ses membres résident de longue date à Tamanrasset, au sud de l’Algérie, où ils ont aménagé leur propre studio, qui donne son nom à cet album, leur troisième. On ne comprend guère le tamashek mais, au vu de la tonalité

d’ensemble de ce dernier, les membres du groupe, et notamment leur leader Iyad Moussa Ben Abderahmane, alias Sadam, semblent avoir été rattrapés par un certain désenchantement : là où les deux premiers efforts sentaient bon l’euphorie des jeunes années, celui-ci baigne dans l’*assouf*, ce spleen propre aux populations du désert. Le titre final, “Adar Newlan”, débuté par le chanteur des Super Furry Animals, Gruff Rhys, ne fait pas exception, les ruptures de rythme n’atténuant pas sa mélancolie. Deux autres invités témoignent de la filiation du groupe avec les aînés de Tinariwen — Abdallah ag Alhousseyni, l’un de ses leaders, et feu “Japonais”, l’un de ses fondateurs. Si les structures empruntent rarement les chemins balisés du rock occidental, la grande force de la scène touarègue et de ce disque réside dans les guitares. Sur cet album, elles sont acoustiques pour les fondations, électriques pour les ornementations, avec, entre les deux, de fins éclats de sables et des strates d’un ciel infini.

✪✪✪

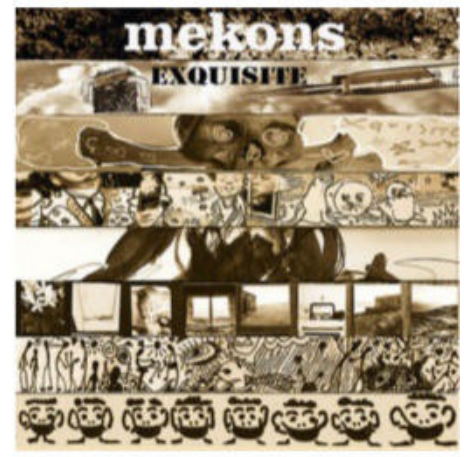
BERTRAND BOUARD

Mekons

“Exquisite”

GLITTERBEAT/ MODULOR

Les Mekons sont des légendes vivantes. Ils ont commencé à Leeds vers 1977, en même temps que leurs potes de Gang Of Four. Mais si ces derniers ont atteint un statut mythique — notamment grâce à une vague de groupes très influencés par leur post-punk abrasif quelque vingt ans plus tard —, les Mekons sont restés relativement inconnus. Certes, à leurs débuts, en punks ultimes, ils ne savaient pas jouer du tout. Ce qui ne les a pas empêchés de produire quelques chefs-d’œuvre particulièrement roboratifs comme le mythique “Never Been In A Riot”, réponse iconoclaste au “White Riot” de Clash... Par la suite, ils ont visité tous les styles de musique, avec un fort penchant pour l’expérimentation, au fil de très nombreux albums. Suivre leur trajectoire est une tâche éprouvante mais enrichissante. Le plus étonnant est qu’ils soient toujours en activité, malgré de nombreux changements de personnel et le fait que ses membres vivent aujourd’hui aux quatre coins du monde. C’est d’ailleurs ce qui constitue une des originalités de ce nouvel album : il a été conçu comme un cadavre exquis musical, à distance, comme un assemblage improbable de paroles, de mélodies et de production. Le résultat est évidemment totalement inclassable,



à la limite inférieure du bordélique, mais toujours cohérent dans son côté foutraque. On y entend de tout, du rock, du reggae blanc (“The Inhuman”), de la ballade folk lo-fi, etc. Ça part dans tous les sens et c’est bon. Finalement, les Mekons, au travers de leur carrière entière et de ce disque en particulier, illustrent parfaitement l’idée première du punk : une créativité débridée, libre et foisonnante. Loin du cliché d’une musique braillarde et simpliste débitée par des punks à crête, 8.6 et collier de chien.

✪✪✪

STAN CUESTA

Disques français

Maxwell Farrington

"Maxwell Farrington"

BEAST/ CRÊME BRULÉE

S'il s'est révélé au grand public cette année grâce à sa formidable collaboration avec Le Superhomard, l'Australien Maxwell Farrington est une personnalité bien connue — et appréciée — de la scène bretonne depuis des années. Ancien cuistot du Chaland Qui Passe, quartier général officieux du Binic Folks Blues Festival, et leader du groupe Dewaere, Farrington promène son improbable show solo dans les bars et salles de concert de la région. Sur scène, Farrington croone devant les sons enregistrés sur son ordinateur portable et propose des concerts à mi-chemin entre happening et karaoké, dans lesquels son sens du spectacle, son humour situationniste et sa magnifique voix grave font merveille.

Sur disque, ses beats minimalistes contrastent fortement avec sa collaboration de début 2021 avec Le Superhomard. Ne pas attendre ici de violons soyeux ou de cuivres lascifs, Farrington construit en solo des hymnes eurodance qui fleurent bon les années quatre-vingt ("Shadow") et flirte avec jubilation avec les limites du bon goût sur des pistes electro-muzak ("Weather") ou disco ("If It Were Paper"). Dans ce joyeux télescopage de sonorités où souvent un saxophone fait irruption ("2AM") se cachent quelques pépites easy-listening qui font penser à un Divine Comedy low-cost ("Norway") et des mélodies pop ("Back@Ma's", très Kevin Ayers). Personnage attachant, rêveur excentrique, Maxwell Farrington crée ici un univers unique dans lequel tout semble permis et dont la légèreté est rafraîchissante.

✪✪✪

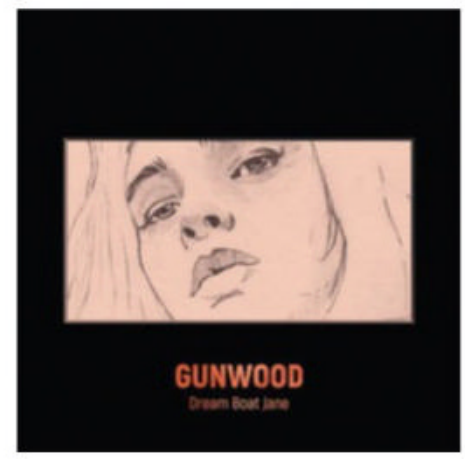
ERIC DELSART

Gunwood

"Dream Boat Jane"

ZAMORA LABEL/ RAINCHILD RECORDS

Formé en 2003, le trio Gunwood est centré autour de Gunnar, un chanteur guitariste qui est un vrai rejeton de l'Europe : né en Angleterre de parents allemands, il a passé son enfance outre-Rhin avant de grandir en banlieue parisienne, où il a rencontré les deux complices avec lesquels il a peaufiné pendant des années son projet musical. Leur second album anglophone est une brillante réussite qui témoigne d'un éclectisme maîtrisé : il oscille entre blues rock et folk en recelant des attraits pop qui font mouche. Avec "Changing Out There", l'attaque est fiévreuse mais la tension rock est contrebalancée par une guitare acoustique. C'est d'ailleurs ce qui est le plus remarquable dans ce répertoire original capable de brouiller les pistes : cette faculté à déjouer les codes. Le rock tout en riff ("Rude Thing") peut se teinter de douceurs qui le traversent comme des effluves ("Shades") et cohabiter avec de délicieuses ballades folk ("Bonfire", "Sunny Eyes"), une ode boogie commencée à la guitare slide se clôt par un déferlement très rock ("Dream Boat Jane"), une influence celtique pointe sans heurt le bout de son nez ("Ye Jacobites By Name"), et la soul cuivrée vient transcender un hymne déchirant ("Better Know Yourself Well"). Les treize morceaux



palpitent et imposent leur charme tenace en s'appuyant sur des mélodies prégnantes, une aisance instrumentale intense et une ampleur vocale remarquable : des chœurs gouleyants ou affûtés, et surtout une voix d'exception tour à tour caressante ou brûlante, une voix qui ensorcelle et emmène en voyage.

✪✪✪1/2

H.M.

SUPER!
PRÉSENTE

SPIRITUS SANCTI
MONDKOPF
+ APOLLO NOIR
16 FÉVRIER 2022
ÉGLISE ST-EUSTACHE

EFTERKLANG
4 MARS 2022
CAFÉ DE LA DANSE

SPIRITUS SANCTI
CHARLIE CUNNINGHAM
22 MARS 2022
ÉGLISE ST-EUSTACHE

MOTORAMA
14 AVRIL 2022
TRABENDO

BILLETS SUR SUPERMONAMOUR.COM

Rééditions du mois

The Electric Prunes

"THEN CAME THE DAWN — COMPLETE RECORDINGS 1966 TO 1969"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

Ils sont en général rangés — un peu hâtivement — au rayon garage américain (pléonasme). Mais si les Electric Prunes ont bien enregistré quelques morceaux dans le genre, ils étaient beaucoup plus variés que les habituels champions du genre, Standells, Count Five, Seeds, etc. En réalité, c'était un groupe de pop psychédélique qui avait commencé à jouer en 1965, délivrant les éternelles reprises de la british invasion. Leur chance a été de rencontrer, via une amie, l'excellent ingénieur du son Dave Hassinger, qui avait supervisé des séances mythiques avec les Rolling Stones. Hassinger, qui souhaitait devenir producteur, est allé écouter le groupe qui s'appelait encore Jim & The Lords, leur a trouvé du potentiel tout en exigeant qu'ils changent de nom. Ce sera donc The Electric Prunes, qu'il fait enregistrer au studio de Leon Russell tout en leur trouvant un deal chez Reprise. Un premier single est mis en boîte : le très fort et très garage "Ain't It Hard" et ses paroles explicites *("And your brother's in the bathroom with acid in his head and there's no place to go 'cause the town is dead").* Le disque fait un flop. Pour la suite, Hassinger commande une chanson à deux femmes songwriters qui travailleront longtemps avec le groupe, Annette Tucker et Nancie Mantz. Les deux jeunes femmes proposent "I Had Too Much To Dream (Last Night)". La chanson commence comme "Summer Wine", puis il y a des coups de tambourin à la manière de "Paint It, Black", et le morceau décolle. Mais c'est le groupe et le traitement sonore qui envoient directement "I Had Too Much To Dream…" parmi les classiques de l'époque. De la guitare fuzz passée à l'envers, et tout le savoir-faire de Hassinger qui trouvera toujours aux Prunes des effets grandioses. Tucker et Mantz composent la quasi-totalité du premier album du groupe. Un disque très décousu réunissant novelties, pop baroque, ballades romantiques, un brin d'exotica et du psychédélisme. C'est ce qui fait son charme, mais on imagine les Prunes frustrés devant tant de variété à une époque, 1966, où leurs rivaux ont tous trouvé leur style. Une autre composition de Mantz, le légendaire "Take Me To The World On Time", se retrouve à la vingt-septième places des charts ("Too Much To Dream" avait atteint la onzième), l'avenir est prometteur pour ces gens encore parfaitement inconnus quelques mois auparavant. Un deuxième album (un second, en fait, comme nous le verrons) est lancé. Cette fois, les Prunes souhaitent gagner en indépendance : Mantz et Tucker n'écriront que trois titres, le groupe se chargeant du reste. C'est "Underground", petite merveille de rock psyché américain, avec des guitares fuzz dévalant des pentes orientalisantes noyées dans une reverb monstrueuse, le tout en beaucoup plus concis que ce qui se passe au même moment à San Francisco (Airplane, Dead, Quicksilver, etc.). La violence garage est encore présente ("Long Day's Flight"), mais le psyché est bien là : nous sommes en 1967, les ballades du premier album sont oubliées, les Prunes s'amusent avec des morceaux comme "The Great Banana Hoax" ou "Children Of Rain". Mais le single très étrange "Dr. Do-Good", vraiment trop bizarre, n'intéresse personne, même si l'album se vend correctement et que les Californiens partent en tournée en Europe. Hélas, Hassinger est passé à autre chose, et commande au musicien légendaire David Axelrod (tellement samplé par les rappeurs pour ses disques des seventies) un nouveau projet. Axelrod compose une suite délirante de pseudo-chants grégoriens accompagnés d'instruments rock. Ce sera l'indigent "Mass In F Minor" dont on peut entendre un extrait, "Kyrie Eleison", sur la BO d' "Easy Rider". Un groupe canadien, les Collectors, joue la partition, les Prunes ont leur nom sur la pochette mais n'ont rien fait, ou si peu. C'est la fin du groupe. Enfin, du vrai groupe. Deux autres albums des "Electric Prunes", avec de nouveaux musiciens sortiront, l'un correct ("Release Of An Oath"), l'autre épouvantable ("Just Good Old Rock And Roll"). Ce superbe coffret regroupe tout cela : les deux albums originaux en mono et stéréo, la messe délirante pour hippies, les deux albums suivants enregistrés avec des imposteurs, un live radiant, des raretés et des démos. C'est sans doute beaucoup pour le quidam (la très bonne compilation "Too Much To Dream" est amplement suffisante), mais les dingues de musique sixties américaine n'hésiteront pas à se le procurer.

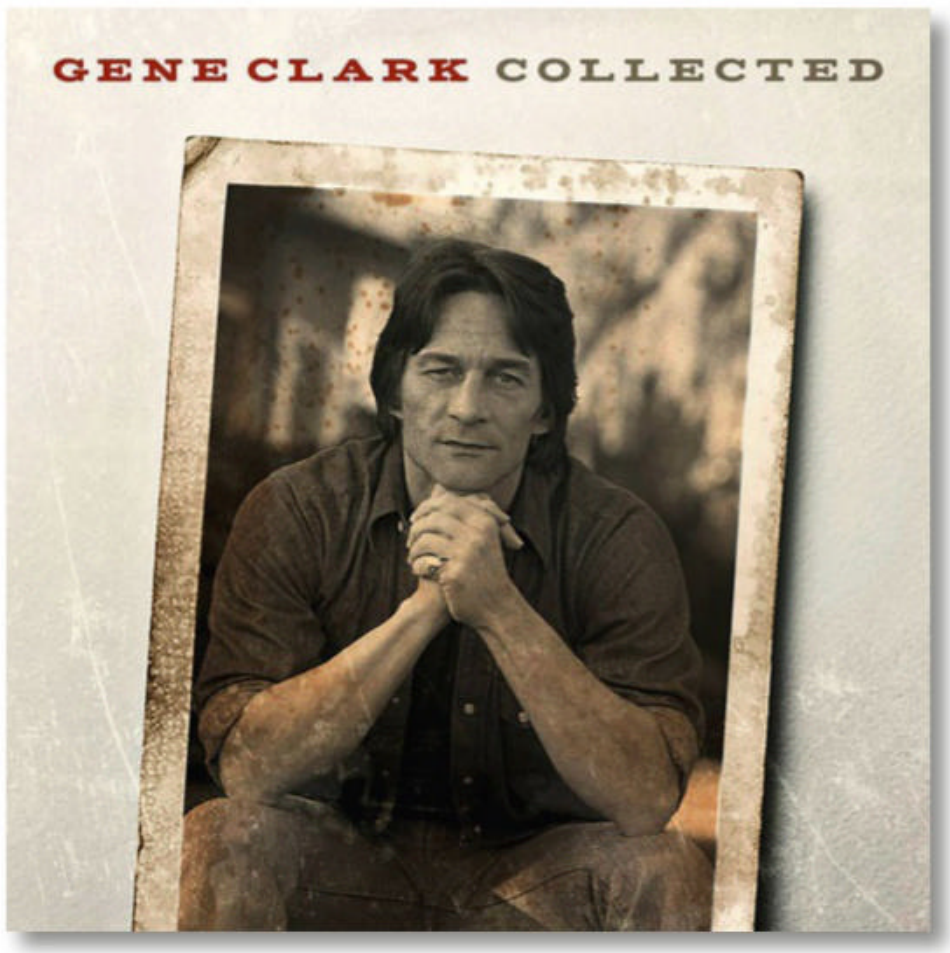
NICOLAS UNGEMUTH

Petite merveille de rock psyché américain

Photo archives Rock&Folk - DR

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Les éprouvantes montagnes russes du cirque rock'n'roll



Gene Clark

"COLLECTED"

Universal/ Music On CD (Import Gibert Joseph)

"Gene Clark With The Gosdin Brothers", "White Light", "Roadmaster", "No Other", "Two Sides To Every Story", "The Fantastic Expedition Of Dillard & Clark", les deux premiers Byrds… Evidemment, il faudrait tous les avoir. Pour ceux qui n'en ont pas les moyens, ce coffret de trois CD à petit prix est une bonne entrée en matière. Le génie du songwriter est criant à peu près partout. Gene Clark avait composé pour les Byrds pas moins que "I'll Feel A Whole Lot Better", "Eight Miles High", "I Knew I'd Want You", "Set You Free This Time", "She Don't Care About Time", "If You're Gone", entre autres. Des histoires de jalousie concernant les droits d'auteur qu'il touchait, et sa peur de l'avion nuisant aux tournées ont accéléré son départ du groupe après le deuxième album. A la suite de quoi, sa carrière n'a été qu'une suite de désillusions. Le formidable "Gene Clark With The Gosdin Brothers" est sorti en même temps que "Younger Than Yesterday" des Byrds, sur le même label, Columbia. Celui de Clark est passé à la trappe (malgré d'authentiques chefs-d'œuvre comme "Echoes" ou "So You Say You Lost Your Baby"), Columbia l'a donc viré illico. Il est signé chez A&M et enregistre avec Doug Dillard le classique de country-rock acoustique "The Fantastic Expedition Of Dillard & Clark". Un deuxième album, qui se penche vers le bluegrass, suit, Clark n'aime pas trop cette nouvelle direction, et s'en va. Il réalise "White Light", tout aussi bon, avec le prodige Jesse Ed Davis, sur lequel il signe l'une des chansons favorites de Bob Dylan, la somptueuse "For A Spanish Guitar", mais refuse de tourner. A&M le vire et l'album suivant, prévu pour le label, l'époustouflant "Roadmaster", ne sort qu'aux Pays-Bas. Après une réunion décevante avec les Byrds, c'est le projet délirant, "No Other", cette fois-ci chez Asylum, maison de disques des singers songwriters (Tom Waits, etc.). L'album a coûté une fortune, et ne se vend pas. Asylum le vire. En pleine dépression, et avec l'aide d'Emmylou Harris, il parvient à finir "Two Sides To Every Story", qu'il considère comme son meilleur album. Il aura fallu trois ans d'acharnement pour que cette beauté ravagée sorte chez RSO, qui n'en pressera qu'un nombre ridicule d'exemplaires : le disque est devenu introuvable avant d'avoir été réédité impeccablement il y a peu. Puis ont suivi d'autres réunions avec les Byrds ou avec de faux Byrds, de belles collaborations avec Carla Olson, le soutien des Long Ryders en plein Paisley Underground (Sid Griffin est un fanatique de Clark), la drogue, l'alcool, les ulcères, un cancer de la gorge, et la mort en 1991. Tom Petty venait de lui rapporter beaucoup d'argent en reprenant "I'll Feel A Whole Lot Better", il n'a pas pu vraiment profiter. Ce coffret aligne tout cela, et même s'il est dommage qu'il manque quelques titres mythiques ("In A Misty Morning") qui auraient avantageusement remplacé ceux des réunions avec les Byrds, c'est une bonne affaire pour découvrir un authentique génie, bien trop fragile pour les éprouvantes montagnes russes du cirque rock'n'roll.

True West

"KALEIDOSCOPE OF SHADOWS: THE STORY SO FAR"

Bring Out Your Dead (Import Gibert Joseph)

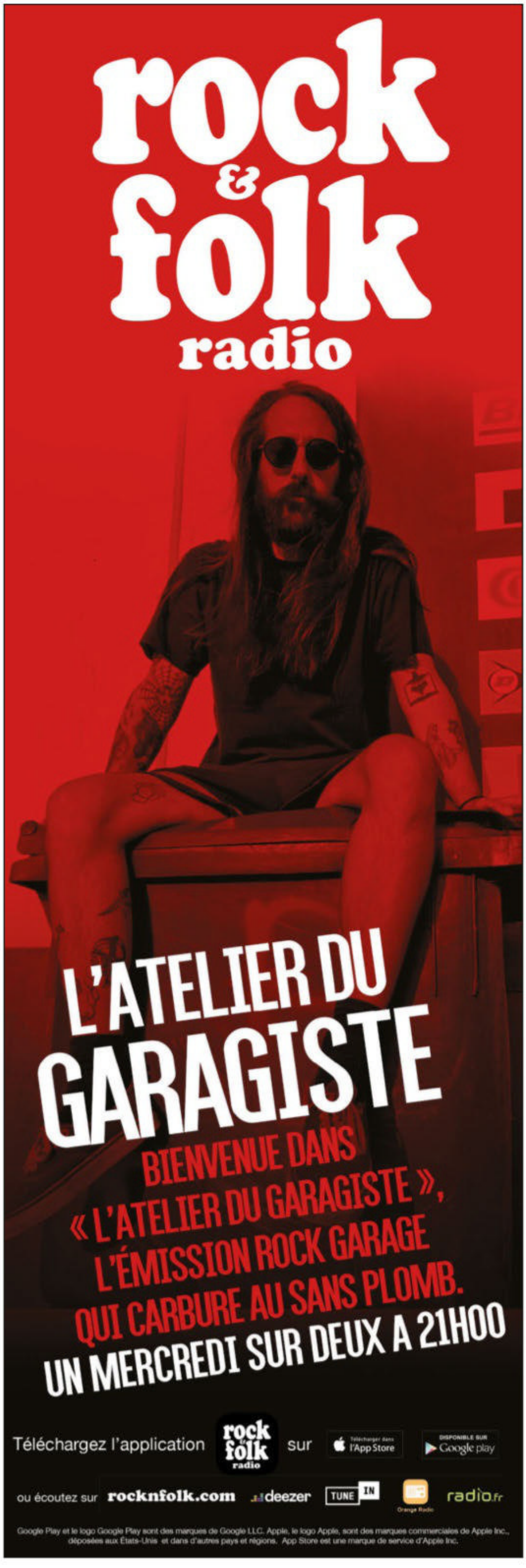
Et puisqu'on parle Paisley Underground, autant évoquer True West, les oubliés de la scène, car trop éloignés de Los Angeles (ils venaient de Davis, loin au nord-est de San Francisco). True West bénéficiait d'un guitariste extraordinaire digne de Tom Verlaine (voir "It's About Time") en la personne de Richard McGrath, plus grand instrumentiste de l'école Paisley avec Chuck Prophet, un très bon songwriter guitariste rythmique, Russ Tolman (qui poursuivra par la suite une intéressante carrière solo chez New Rose), et un bon chanteur, ancien batteur des Suspects. Leurs premiers huit titres, réunis ici, ont été produits par Steve Wynn, de Dream Syndicate. Dès le premier, le très explosif "Steps To The Door", une sorte de "Tomorrow Never Knows" post-punk débordant de guitares, il est clair que True West avait son truc, très différent de Rain Parade ou de Dream Syndicate. Le groupe a sorti deux albums à la production sans doute un peu trop propre (le troisième avec Chuck Prophet, n'est pas inclus ici), avant de disparaître dans la seconde moitié des années quatre-vingt. Les trois CD de ce coffret réunissent le meilleur de la formation classique et beaucoup de raretés, dont une séance de démos impeccablement produites par Verlaine en personne, et de nombreux live, car sur scène, True West était à son meilleur. Gros livret signé Pat Thomas, le grand spécialiste du Paisley Underground.

Anita Lane

"SEX O'CLOCK "

Mute

Jean-Emmanuel Deluxe consacrait le mois dernier un dossier bienvenu à la très talentueuse, très culte et



très regrettée Anita Lane. Son second album, sorti en 2001, reste plus de vingt ans plus tard un enchantement absolu. Les compositions sont impeccables, sa voix de muse sexy toujours exquise, mais l'enrobage contribue aussi beaucoup à polir ce diamant brut et à le faire briller de mille feux. D'abord les arrangements de cordes divins de Bertand Burgalat, ensuite le talent époustouflant du multi-instrumentiste et vieux compagnon Mick Harvey (ces lignes de basse, ce jeu de batterie)… Tout cela est si sensuel, groovy et envoûtant qu'il est assez triste de réaliser qu'elle n'a rien fait depuis. Il serait donc urgent de rééditer son premier album, le tout aussi fabuleux "Dirty Pearl", dans un registre musical totalement différent. Dieu sait ce qu'elle aurait pu enregistrer par la suite…

Allen Toussaint

"TOUSSAINT"

Scepter/ Wand (Import Japon Gibert Joseph)

En 1970, le saint homme, pianiste d'exception et compositeur exceptionnel, se jetait à l'eau et sortait son premier album solo, le premier d'une série majoritairement brillante. Une bonne idée, car la voix de Toussaint n'a rien à envier à celle de ses poulains. Le voici donc sur un disque laid back mais affûté, avec quelques cuivres, des choristes (dont Merry Clayton), son piano, la guitare et l'orgue de Dr John, reprenant certains de ses classiques ("Working In The Coalmine", "Everything I Do Gonna Be Funky") et envoyant une série de tueries façon New Orleans Funk. Son piano emmène le tout, mais évidemment, comme avec toutes ses réalisations, la section rythmique est affolante d'un bout à l'autre (trois instrumentaux complètent le bonheur). Cette réédition japonaise bénéficie d'un mastering exceptionnel qui projette toutes les finesses des musiciens en pleine face. Le bonheur.

The Charlatans

"A HEAD FULL OF IDEAS "

Then Records (Import Gibert Joseph)

Bizarre compilation qui sort sur un label inconnu, sans la moindre note de pochette. Sur un CD très bien fait, des morceaux du groupe de ses débuts à récemment, sur un autre du live. Des groupes à être apparus dans le sillage de la scène Madchester ou Baggy, c'est celui qui, malgré les nombreuses variations de personnel, a connu la plus longue carrière. Le secret des Charlatans était un amour inconditionnel pour toutes sortes de musiques leur permettant de rebondir là où tout le monde prédisait leur disparition rapide. En 1995, ils ont su se remettre en selle avec l'album "The Charlatans" et ont pu jouer dans l'arène britpop alors que les Stone Roses et les Happy Mondays n'étaient plus que des souvenirs. Ils ont continué jusqu'en 2017, ce qui est assez méritoire. La compilation balaye toutes les époques et ne se concentre pas que sur les seuls tubes, montrant leur versatilité et leur capacité à écrire de bonnes chansons, parfois très traditionnelles ("Just When You Thinkin' Things Over", très stonien), ce qui leur va très bien. Le CD de titres captés en concert un peu partout au fil des ans montre qu'ils se débrouillaient bien sur scène. Sinon, personne n'a vraiment compris pourquoi Tim Burgess est devenu blond…

The Luv'd Ones

"TRUTH GOTTA STAND "

Beat Rocket (Import Gibert Joseph)

La curiosité du mois : quatre filles inconnues au bataillon, venues du Michigan, enregistrant dès 1966, chantant comme les Mamas sans les Papas, avec une dénommée Char Vinnedge, chanteuse et lead guitariste très douée, valsant entre sonorités surf et violence fuzz, composant tous les morceaux qui, sans être exceptionnels, restent de très bonne facture. Vinnedge est devenue par la suite obsédée par Hendrix, a travaillé son instrument pour devenir une parfaite championne, et a enregistré avec Buddy Miles l'album "Nirto Function", sur lequel le groupe reprend "You Really Got Me" avec un solo de Vinnedge ultra brutal. Voici donc le groupe de sa jeunesse : naïf mais charmant.

Lenny Kaye Presents

"LIGHTNING STRIKING"

Ace (Import Gibert Joseph)

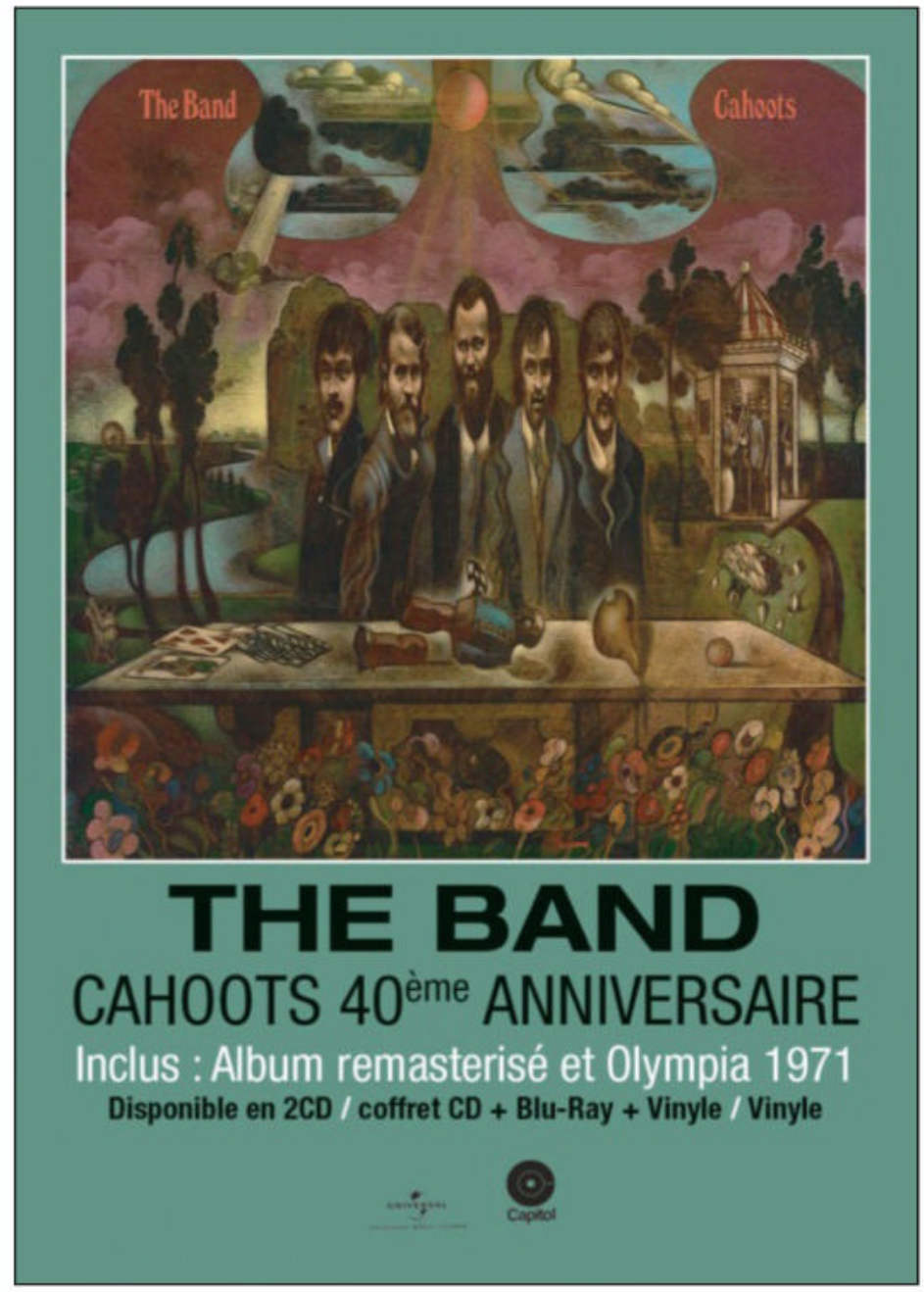
Ce bon vieux Lenny Kaye vient de publier ses mémoires, "Lightning Striking", bon résumé d'une vie passionnante… Pour ceux qui peuvent les lire en anglais, voici le double CD qu'il a conçu comme la bande-son de son récit. Une affaire éclectique et surprenante réunissant Jerry Lee, Fats Domino, Joe Meek, le Grateful Dead et Jefferson Airplane, mais aussi MC5, The Rationals, les Stooges, Generation X, X-Ray Spex, les Clash, Mudhoney, les Melvins ou Mark Lanegan, le tout se concluant avec une reprise de "So You Want To Be (A Rock'N'Roll Star)" des Byrds par sa Patti Smith. Eclectique mais plein de bonnes choses.

Box Of Pin-ups

"THE BRITISH SOUND OF 1965"

Ace (Import Gibert Joseph)

Quelle époque : voici une radioscopie de la seule année 1965. Au programme : Kinks, Pretty Things, Manfred Mann, Donovan, Yardbirds, Sorrows, Small Faces, Rod Stewart, Animals, Artwoods, Graham Bond Organisation, Downliner's Sect, Moddy Blues, Arthur Brown, The Action, Marc Bolan. Tout le monde connaît cela, diront les méfiants. Peut-être, mais une grosse vingtaine de choses oubliées ou inconnues valent l'achat de ce petit coffret de trois CD : pour Vashti, les Mark Four (futurs Creation), The Clique, les Fleur de Lys, The Carnaby, The Game, The Shots, justice ! Si beaucoup avaient commencé avant, 1965 a été la grande année accélératrice de particules. Après, plus rien ne serait pareil. ❑



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

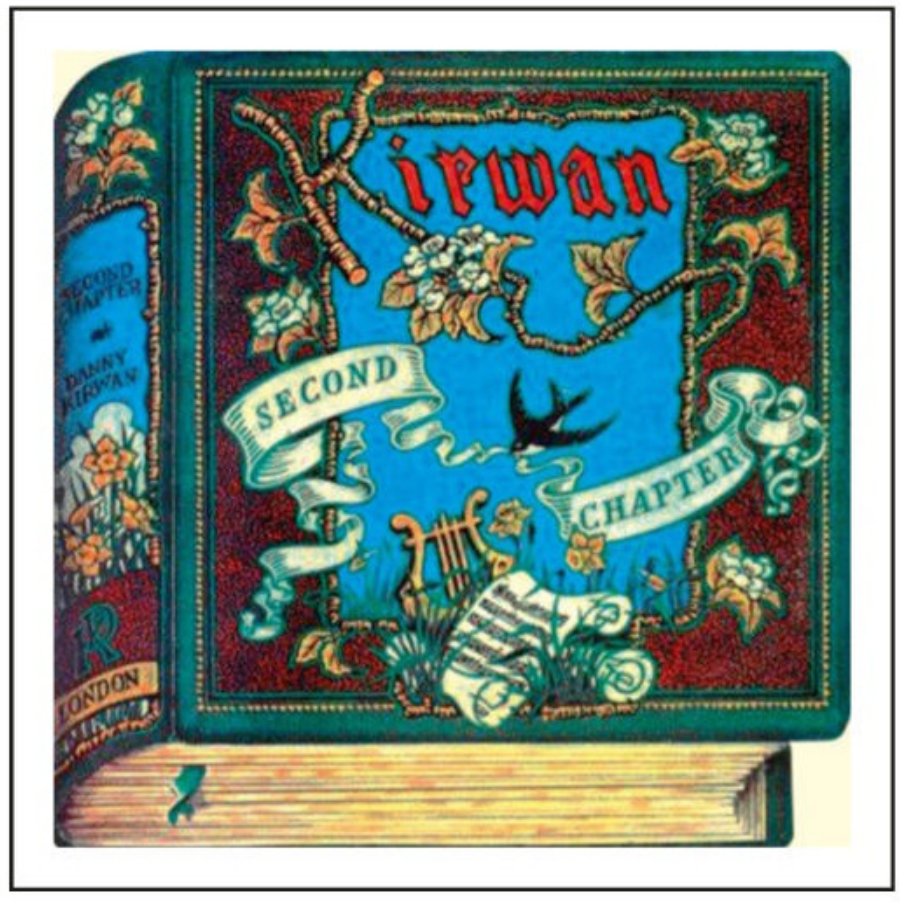
Après avoir vrillé, le guitariste de Fleetwood Mac déclare sa flamme à la pop

Danny Kirwan

"SECOND CHAPTER"

DJM Records

CE QUE LES BIOGRAPHIES OFFICIELLES RETIENNENT DE DANNY KIRWAN : qu'il a été guitariste de Fleetwood Mac entre 1968 et 1972. Qu'il fut également, même si ce n'est pas clairement stipulé, l'un des principaux pourvoyeurs de morceaux sur les quatre albums de cette période. Mais ensuite, quand ses camarades explosent les charts et leurs narines ? Imbibé, maboule, isolé, Kirwan se retrouve à la rue, trimballant ses sacs de refuge pour SDF en hôpital psychiatrique, avant de mourir d'une pneumonie à l'âge de soixante-huit ans. Voilà pour le biopic, une tragédie bien trash. Manque quand même un petit détail : entre 1975 et 1979, le musicien enregistre trois albums solos. Des disques qui, comme lui, ont fini dans le caniveau, alors qu'ils foisonnent de chansons sublimes.



Danny Kirwan a dix-huit ans quand Fleetwood Mac le recrute, en août 1968. Pas seulement comme guitariste prodige : il enchaîne les compos, "Coming Your Way", "Jewel Eyed Judy", "Sands Of Time", "Child Of Mine", "Dust", excellentes. En mars 1970, il gobe un acide : il restera parano, lunatique, flippé. Peter Green le décrit à l'époque : *"Danny s'inquiète de tout, même de choses simples comme prendre un bus. Il mord ses ongles jusqu'à ce qu'ils saignent. Soit enjoué, soit maussade, délirant, angoissé, il est incapable de se détendre : une boule de névrose."* Les rapports avec ses camarades deviennent exécrables. Le guitariste ne mange plus, son régime consistant à s'enfiler bière sur bière, du soir au matin, et pour faire passer le houblon, il se gave de mescaline. Backstage, en août 1972, avant un concert, Kirwan et Welsh accordent leurs guitares. Danny s'en prend à Bob. Et vrille. Mick Fleetwood : *"Il a boxé le mur, s'est violemment cogné la tête, a fracassé sa Les Paul contre un miroir, explosant le verre. Puis il s'est mis à tout démolir dans le vestiaire. Quand il n'y a plus rien eu à casser, il s'est calmé. Il était en sang, il y en avait partout. Et il nous a dit qu'il ne monterait pas sur scène."* A la place, le forcené s'installe à la table de mixage et sabote la prestation de ses collègues. Il a vingt-deux ans, et est viré de Fleetwood Mac.

Le groupe de blues rock britannique va devenir, sans lui, un des plus gros vendeurs terrestres. Pendant ce temps, Danny picole. Mick Taylor a quitté les Rolling Stones, il fait donc partie de la liste des remplaçants potentiels ? Injoignable. Kirwan a aimé le blues plus que tout, mais de quel droit peut-il continuer à en jouer, lui qui n'a jamais vécu la condition des Afro-Américains des années cinquante ? Il ne compte plus se limiter à un genre, il adore autant Jimi Hendrix que Louis Armstrong, Paul McCartney, Django Reinhardt ou Bob Marley. La country, aussi. Le voilà peu à peu à bâtir un album solo. Tous ne l'ont pas lâché : Clifford Davis est à ses côtés. Davis a fait ses armes auprès de Brian Epstein avant de manager Fleetwood Mac, lui aussi a été viré. Pour une raison qui lui échappe : il a ramassé un petit pactole en organisant la tournée d'un groupe nommé Fleetwood Mac, avec aucun des vrais membres — est-ce une raison pour le traîner devant les tribunaux ? Un jeune producteur est recruté, Martin Rushent — dont le talent ne sera reconnu que plus tard, avec les Stranglers et Buzzcocks. Danny récupère un des faux Fleetwood Mac, plus le batteur des Wings. En 1975, avec "Second Chapter", après tous les super morceaux pour le Mac, il confirme : excellent compositeur. C'est encore plus flagrant sur ce premier album solo, parce qu'ici, le guitariste n'est pas dans la démonstration, seules comptent les chansons. De toutes ses influences, celle qui ressort le plus, c'est désormais McCartney. Il y a des échos de "Eleanor Rigby" dans "Lovely Days", avec ses splendides arrangements de cordes. Pareil, le côté suranné, music-hall, de "Skip A Dee Doo" renvoie à Macca, alors que "Falling In Love With You", plus folk-pop, rural, n'aurait pas dépareillé sur un disque de Ronnie Lane. Le sommet, "Best Girl In The World", c'est du Harry Nilsson en grande forme. Avec "Second Chapter", Kirwan déclare sa flamme à la pop, avec parfois, carrément, un côté kitsch à la Gilbert O'Sullivan — c'est un compliment. Résultat : gros flop, comme l'album suivant, "Midnight In San Juan" (1976), malgré des chansons aussi belles que "Look Around You" et "Castaway". Trois ans plus tard, "Hello There Big Boy!", changement de son : Kirwan vire yacht rock, avec une production à la "Rumours" — version fauchée. Et avec des ventes pas vraiment comparables — il faut enlever cinq zéros. Bob Weston joue sur ce disque : *"Danny était devenu complètement autiste. Il n'arrivait même pas à gérer la guitare. Il s'était effondré."* Kirwan disparaît de la circulation. Clochard, alcoolique, fissuré. Fleetwood Mac est intronisé au Rock And Roll Hall Of Fame en 1998, impossible de lui envoyer une invitation, il n'a pas d'adresse. Sa dernière déclaration publique ? *"J'étais un peu capricieux, voyez-vous."* ★

Première parution : 12 septembre 1975

Photo Michael Putland/ Getty Images

Son “Psycho Killer” est magique

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

Leonard Cohen
“Songs Of Love And Hate”
Sony Music/ Legacy

Il arrive parfois que, parmi le flot de rééditions absurdes qui peuplent le Disquaire Day — et viennent mettre à mal la production indépendante —, se cachent des disques de qualité et accessibles. Ainsi, plutôt que de lâcher un de ces coffrets à soixante euros qui ont peuplé les rayons avant Noël (qui a envie de mettre autant pour un Cat Stevens, sincèrement ?), on vous conseillera plutôt de jeter une oreille à cette magnifique version du deuxième album de Leonard Cohen, chef-d’œuvre de noirceur folk. Pochette en relief, vinyle blanc, livret copieux : l’objet est magnifique. Le contenu du disque est évidemment sublime, un disque recommandé pour accompagner la déprime en cas de test covid positif et d’isolement forcé (testé et approuvé).

Aretha Franklin
“Yeah!!!”
“Unforgettable”
Music On Vinyl

La discographie d’Aretha Franklin est plutôt difficile à suivre (d’autant qu’elle sortait parfois trois albums par an, de qualité souvent variable). “Unforgettable” et “Yeah!!!” sont ainsi les cinquième et septième albums de la soul sister. “Yeah!!!” (1965) est un faux disque live enrichi de bruits de foule et de verres. Très jazz, pas toujours passionnant mais contenant une belle reprise de “If I Had A Hammer”. Bien meilleur, “Unforgettable” (1964) est un disque hommage à la chanteuse Dinah Washington décédée peu avant. Entre easy-listening (le morceau-titre, véritable standard du genre), blues (“Nobody Knows The Way I Feel This Morning”, “Evil Gal Blues”) et R&B (“Soulville”), c’est un disque varié sur laquelle Aretha démontre l’étendue de ses talents.

The Long Blondes
“Someone To Drive You Home”
Rough Trade

Il faudra un jour faire le bilan des années 2000 britanniques pour vraiment s’émerveiller de la richesse de la scène indé de l’époque. Chaque ville de taille raisonnable avait une scène vivace, dynamisée par des groupes de classe. Sheffield en 2005 avait Arctic Monkeys et The Long Blondes. Groupe mené par la chanteuse glamour Kate Jackson et le guitariste-compositeur Dorian Cox, les Long Blondes proposaient un mix entre le disco-punk de Blondie et la pop anglaise des Libertines. Leur premier album est toujours aussi pertinent aujourd’hui avec ses hymnes indie aux textes féministes (“Giddy Stratospheres”, “Weekend Without Makeup”). Cette belle réédition sur double vinyle coloré propose un deuxième disque empli de bonus et faces B. Un bel objet à la hauteur de ce groupe disparu trop tôt (Cox a été victime en 2008 d’un AVC qui l’a rendu hémiplégique, et incapable de jouer de la guitare, ce qui a brisé l’essor du groupe et signé sa fin).

Donovan
“Fairytale”
Music On Vinyl

Et Donovan trouva sa voie. Quand il est arrivé sur la scène musicale britannique, le jeune Donovan Leitch a eu tôt fait d’être catalogué comme la réponse locale à Bob Dylan, avec qui il partageait un amour pour Woody Guthrie. Sur son deuxième album, le barde écossais affirme sa personnalité en allant vers des territoires jazz (“Sunny Goodge Street”) et des ballades (“Circus Of Sour”). Plus pop et mélodique que Dylan, il emmène son protest folk vers des territoires lumineux, avec la superbe “Colours”, ode antiraciste plus que jamais d’actualité.
Album trop méconnu, “Fairytale” revient sur un joli vinyle blanc.

The Cavemen V
“Don’t Play With Me”
Dangerhouse Skylab

Quand en 2015 les Cavemen V ont annoncé leur dissolution avant même la sortie de leur très attendu premier album, les amateurs de rock garage made in France ont fait grise mine. Heureusement, certains de ses membres ont rebondi du côté des Missing Souls et des Horsebites, et l’œuvre des Cavemen V a aujourd’hui droit à une anthologie. On retrouve avec délectation sur “Don’t Play With Me” tous les singles publiés par le groupe sur des labels tels que Soundflat ou Howlin’ Banana, ainsi que des enregistrements inédits, démos et extraits live.

Ben Chasny
“The Intimate Landscape”
Drag City

Leader du groupe Six Organs Of Admittance avec lequel il explore le blues et le folk dans des voyages psychédéliques noisy depuis deux décennies, Ben Chasny s’est vu proposer récemment par le label britannique KPM, réputé pour son catalogue de *library music* (musique d’illustration sonore), d’enregistrer quelques pièces. Le musicien a accepté et proposé une douzaine de morceaux joués uniquement à la guitare acoustique (avec parfois un synthé ou une voix murmurée en arrière-plan) pour une expérience captivante et spirituelle.

Nouveautés

Lo’ Spider présente...
“Swampland Sessions”
Le Laboratoire

Depuis 2006, il officie dans l’ombre mais ceux qui aiment observer les crédits écrits en petit au verso des pochettes le savent : la mention “*Enregistré par Lo’ Spider au studio Swampland*” est un gage de qualité. Basé à Toulouse, l’ancien membre des Jerry Spider Gang s’est construit un beau pedigree au fil des années : King Khan, The Monsters, Slift, Magnetix ou Hoboken Division ont bénéficié de son savoir-faire et figurent sur ce double album qui rassemble vingt-quatre versions rares et inédites de morceaux de la fine fleur de la scène garage-punk internationale. Des groupes souvent cités dans cette rubrique et qui livrent quelques belles pistes, pour une compilation réussie.

The Warmbabies
“Let’s Live Underground”
Dangerhouse Skylab/ Ave The Sound/ Snap !!

On découvre aujourd’hui même leur existence, mais The Warmbabies rassemblaient quelques activistes bien connus de la scène niçoise, membres des Dum Dum Boys, Playboys et Groovers au début des années 2010. Un single est sorti en 2011, mais c’est aujourd’hui tout un album inédit qui arrive sur nos platines, enregistré par le groupe fraîchement reformé (et désormais actif sur les planches). Le groupe, qui se prévaut d’être plus un projet studio que live, est sur ce disque une magnifique machine à powerpop selon l’axe Nerves/ Flaming Groovies.

45 tours

Camlamity Mo
“Dark Holler”
Mole Stomp

Joueuse de banjo, spécialiste de la musique folk américaine, Camlamity Mo est une artiste autant versée dans le *old time* que dans les reprises déviantes de classiques rock (son “Psycho Killer” est magique). Sur son premier single, elle propose deux titres sur lesquels elle ne s’accompagne que de son banjo, façon *clawhammer.* Deux ballades appalachiennes superbement interprétées (magnifique “Dark Holler”).

The Clean
“Tally Ho!”
“Boodle Boodle Boodle”
Merge

C’est un fait avéré : le groupe le plus influent des années quatre-vingt vient de Nouvelle-Zélande. The Clean ont inspiré REM, Jay Reatard et des milliers d’artistes lo-fi. Comme The Bats, The Chills ou The Verlaines, ils incarnaient le son de Dunedin, nom de la ville d’où provenaient tous ces groupes qui proposaient un post-punk mélodique, héritier du minimalisme du Velvet Underground et de la pureté des Byrds. Leurs deux premiers EP, publiés il y a quarante ans par l’incontournable label Flying Nun sont aujourd’hui réédités par Merge avec grand soin. On retrouve dans des versions remasterisées des classiques du groupe tels que “Tally Ho !”, “Billy Two” ou encore “Thumbs Off”. Rigoureusement indispensable. ❑

Discographisme_52

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Magma"

Magma

Première parution : mai 1970

Dans la nouvelle scène pop de l'après 1968, Magma se doit d'impressionner en concevant une pochette aussi puissante et évocatrice que le monde qu'il vient d'imaginer. Et comme toute création, elle commence par une histoire de "verbe". Trouvant la langue française peu swinguante, et ne parlant pas anglais, Lucien Zabuski (premier chanteur avant l'arrivée de Klaus Blasquiz) chante, sur les conseils de Christian Vander, en scat, c'est-à-dire qu'il utilise des séries d'onomatopées en rythme avec la musique. Puis, Vander formalise ces mots nés du hasard en créant le kobaïen. Cette nouvelle langue fait sens avec le contexte science-fictionnel que Magma invente progressivement au fil des chansons.
Après les mots, les images. Durant les répétitions précédant l'enregistrement de l'album, Laurent Thibaut, premier manager, propose que sa sœur, Marie-Josèphe Petit, dite Poussy, illustratrice dans la pub, s'occupe de la pochette. Après une semaine d'immersion dans le magma kobaïen, la jeune femme de vingt-six ans revient à son domicile conjugal complètement transformée dans son apparence — robe longue, colliers et fleurs dans les cheveux — comme psychologiquement, un vent de coolitude souffle sur l'environnement de cette jeune maman jusqu'alors normée.
La musique puissante et onirique de Magma a fait naître en elle des images terrifiantes, comme celle du groupe piétinant des enfants. La photo réalisée par le staff du label Philips est peu convaincante, voire ridicule. Aussi, Christian précise sa vision pour la pochette née d'un de ses rêves. Il souhaite une photo de la Terre vue de l'espace, où une pince comme celle qu'utilisaient les modules lunaires Apollo s'apprête à saisir notre planète. Mais recourir à une photo de la Nasa pour la pochette d'un groupe encore inconnu relève du domaine de l'impossible sur le plan financier. Alors Poussy, qui avait écarté l'idée de réaliser elle-même une illustration par manque de confiance, se lance dans l'adaptation graphique de l'idée de Christian Vander. Souhaitant un fond profondément noir, Marie-Josèphe Petit utilise comme support une carte à gratter noire, c'est-à-dire un carton recouvert d'un enduit noir et friable qui, en le creusant avec un stylet, laisse apparaître le blanc caché dessous.
Et la pince dont rêvait Vander devient une griffe de rapace enserrant la Terre pour la détruire.
Epousant les visions apocalyptiques du créateur de Magma, Marie-Josèphe Petit n'oublie personne et s'attache à reproduire toute l'humanité — Noirs, Blancs… — bras au ciel, hurlant ; mais aussi une église orthodoxe cédant sous les flammes, une chapelle romane mal en point, la Statue de la Liberté à l'agonie, la bannière étoilée américaine en charpie, le swastika nazi englouti, des immeubles en feu, des avions piquant du nez, des trains en perdition, des automobiles folles, des bateaux à voile sombrant, des poissons suffoquant, bref, une vision terrifiante de notre planète vivant ses dernières heures.
Mais à qui appartient cette griffe venue réduire l'humanité à néant ? Est-ce une métaphore d'un Dieu vengeur, du capitalisme, de la pollution (on pourrait presque voir dans le prolongement du pied du rapace un arbre)…, voire tout cela à la fois. Mais face à cette adversité mortifère, la solution se trouve peut-être à l'intérieur de la pochette double, également dessinée par Marie-Josèphe Petit. Les membres du groupe, Vander en première ligne, en combinaison noire et plastron siglé, se présentent comme des sauveurs avec leurs gestes avenants, et pointent de la main une autre planète comme échappatoire. La couleur jaune rayonnant de l'astre teinte aussi les visages et membres du groupe ; il s'agit d'une lumière mystique s'ajoutant aux tenues noires très cérémoniales.
La mythologie Magma est en route.
Pour la police de caractères utilisée pour le nom du groupe, Marie-Josèphe Petit s'inspire de la typo "Obese & Mania", créée par la société Lettergraphics. Mais, elle en arrondit les angles, la rend plus coulante, comme une larve de magma, tout en gardant sa puissance de masse, brute, imposante.
Poussy crée aussi le logo du groupe inspiré par les griffes du rapace. Deux griffes qui s'emboîtent, l'une visible et l'autre transparente, tenant dans un cercle. De haut en bas, on peut y voir, outre la griffe stylisée, de la lave coulante ; et de bas en haut, une flamme qui s'élève. Les deux symboles ainsi réunis sont comme la terre et l'éther, le yin et le yang, complémentaires, nécessaires et différents. On peut imaginer que cette griffe symbolise aussi l'emprise de la musique de Magma sur les auditeurs.
Vander demandera à la graphiste d'usiner des plastrons à partir du logo que le groupe portera comme un signe de reconnaissance et d'appartenance.
Les mauvaises langues parleront de secte.
Le jour de la présentation de la pochette à Philips, la maison de disques approuve la déclinaison graphique de l'idée de Vander, mais demande que les ongles des doigts soient colorés en rouge pour attirer plus facilement l'œil de l'acheteur chez les disquaires. En revanche, Christian Vander s'emporte, vexé que ses préconisations photographiques n'aient pas été respectées. Puis sa colère évanouie, il comprend assez rapidement toute la subtilité du dessin de Marie-Josèphe Petit et l'exceptionnel potentiel du logo de Magma qui figurera en gros plan sur toutes les pochettes suivantes, décliné à souhait. Un logo qui en dit bien plus que toute une littérature en kobaïen, et qui reste toujours aujourd'hui aussi puissant et magnétique. ❑

The Pit

HELL ON DEMAND

CONCERTS

FILMS

DOCUMENTAIRES

MAKING-OF

INTERVIEWS

MASTERCLASSES

LA PREMIÈRE PLATEFORME SVOD DÉDIÉE À L'UNIVERS DU METAL ET DU ROCK

Pour **6€/mois** ou **66,6€/an**, THE PIT propose ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs :
une offre de contenus 100% musiques saturées conçue par des Metalleux, pour des Metalleux.

WWW.THE-PIT.COM

Télécharger dans l'App Store · DISPONIBLE SUR Google Play · orange TV d'Orange · AirPlay · Chromecast

Qualité France

PAR H.M.

Divers groupes du cru

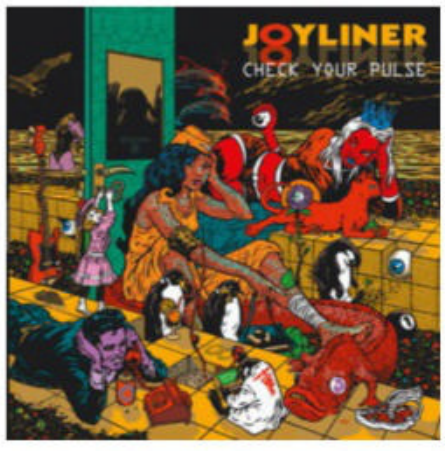
Par esprit de contradiction, le rock français emprunte souvent la voie anglophone, mais pour que l'essai soit concluant, encore faut-il que le chant échappe au syndrome du petit Français qui ânonne dans la langue de Shakespeare : c'est le cas de la majorité de huit sélectionnés du mois, parmi les trente-deux reçus à la rédaction.

Originaire de Saint-Etienne, **Vanilla Blue** a été formé en 2019 par quatre vétérans de la scène locale passés par divers groupes du cru (Sixpack, Zero Gain, Protex Blue) où ils ont appris les fondamentaux et rodé leur pratique musicale. Leur premier album aligne, en trente-cinq minutes, onze morceaux impeccables qui empruntent autant au punk rock qu'à la power pop, et dénotent une maîtrise alliée à un savoir-faire éprouvé : rythmiques énergiques, guitares offensives, mélodies soignées et chant anglophone élégant et convaincant *("Dark Cities", Twenty Something/ Dangerhouse Skylab, nineteensomething.fr/ news-vanilla-blue).*

En piste depuis 2016, les Genevois de **Killing Volts** insufflent dans leur premier album huit titres la rage et la détermination qui les animent. Le quartette défend un rock influencé par le punk, le grunge et le metal : un mélange lancinant, obsédant, perpétuellement au bord de la rupture, caractérisé par des rythmiques puissantes, un gros son de guitares et une voix entre feulement et hurlement, avec des ouvertures en trompe-l'œil et une rare pause où la chanteuse peut montrer l'étendue de son registre, même si son terrain de prédilection reste l'option extrême et névrotique *("Symptomatic Dilemma Of A Post-Capital Mind", Electric Maze Records / Urgence Disk, killingvolts.com).*

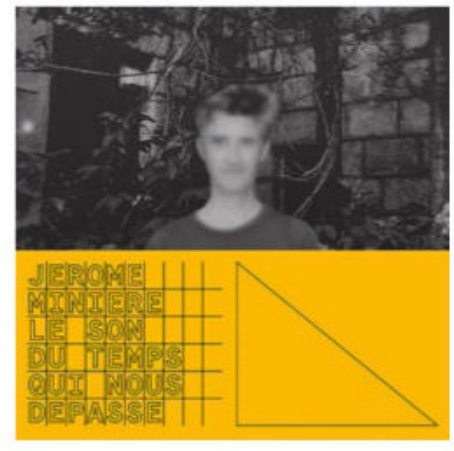
Le quatuor **Circle Of Mud** (du Haut-Rhin) veut transmettre la flamme du blues-rock en l'adaptant à nos oreilles contemporaines. Son premier album anglophone atteint pleinement cet objectif. Aux côtés d'une jeune recrue émérite au chant-guitare, il réunit des professionnels aguerris qui ont accompagné des artistes de renom, et la réalisation a été confiée à David Husser. On est happé par des rythmiques martiales, des mid-tempo reptiliens, un son puissant et une cohésion impeccable, au fil de compositions originales, à l'exception d'une reprise décalée de "Stayin' Alive" *("Circle Of Mud", Dixiefrog, circleofmud.fr, distribution PIAS).*

Le quatuor **Adore**, basé à Paris, a fait ses premiers pas en 2015 et a profité des confinements successifs pour concevoir son premier album anglophone sans reprendre le EP précédent. En huit morceaux, il explore les voies d'un rock qui assume sa diversité en intégrant ses influences (Foo Fighters et Muse) : il se délecte de charges offensives, ("Fading Away", "Burning"), apprécie les riffs musclés ("My Favorite Girl"), mais cultive également les ruptures de ton et ne dédaigne pas les ballades ("You Were My"), au point de clore les débats par une envolée aérienne, "Emptiness Of The Mind" *("Upside Down", Feerkins Prod/ Become Records, we-are-adore.com).*



Ayant débuté comme trio, **Joyliner** est devenu un quartette au début des années 2000 avec l'adjonction d'une seconde guitare. Pour son huitième album, le groupe parisien ne s'écarte de son option anglophone que pour quelques bribes peu convaincantes en français, et est resté fidèle au studio angevin Black Box, bien connu des amateurs de rock pêchu (Thugs, Sloy) : ce choix correspond bien à son parti pris pop-core qui, dans la foulée d'une ouverture musclée ("Call Us"), fait la part belle aux guitares et aux mélodies, sans s'interdire le plaisir de pauses comme "There", une ballade soyeuse et noisy (*"Check Your Pulse", Joyliner, joyliner.net).*

Depuis 1993, **Ez3kiel** a multiplié les expériences depuis le dub — trip hop originel : collaborations avec orchestre symphonique, concerts liant le son et l'image. Pour son nouveau projet, le groupe tourangeau s'est renouvelé en associant aux trois musiciens historiques quatre nouvelles recrues et en faisant appel à l'écrivain de polars Caryl Fery (qu'on a connu plus incisif) pour concevoir les textes de ce disque concept. Placé sous le signe de la chanson française et du chanté-parlé narratif, l'album surprendra les aficionados qui ne retrouveront l'ambient des essais antérieurs qu'à l'occasion de quelques instrumentaux atmosphériques *("La Mémoire Du Feu", Kika, Ez3kiel. com, distribution Virgin Records).*



En piste depuis 1996, le Franco-Québécois **Jérôme Minière** retient l'attention avec son troisième EP en moins d'un an. Il y assume la priorité qu'il donne à la nostalgie : dans de charmantes ballades pop, il chante les amours perdus *("Nous vivons dans un nuage/ Rejoints par le silence")* ou évoque élégamment le souvenir des années 1990 *("C'est le son du temps qui passe/ Qui nous dépasse/ Qui tout efface")* et de Prince *("En essayant toute ma vie/ Jamais je ne danserai comme lui").* Avec ses mélodies insinuantes, sa voix douce et séduisante, ses arrangements soignés, ce brillant essai a tout d'une offensive de charme réussie *("Le Son Du Temps Qui Nous Dépasse", https://jeromeminiere.tumblr.com).*

Depuis 2016, le quintette **Les Lignes Droites**, formé de provinciaux montés à Paris, se positionne du côté d'un rock atmosphérique francophone qui se réfère autant à Alain Bashung qu'à Nick Cave ou DAF. Son second album débute en douceur avec un texte psalmodié et une ambiance aérienne avant un déchaînement psyché ("Dans La Chaleur"), puis enchaîne sur un rythme robotique et hypnotique ("Mickey Mickey") qui peut évoluer en transe ("Tous Des Karl") avec des textes scandés : autant d'éléments qui révèlent l'importance prise par les synthés et l'influence bien assimilée de la scène électronique allemande *("Karl", Velours, leslignesdroites.fr, distribution Modulor).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Samplé par les Beastie Boys

FANCY

INITIALEMENT MONTÉ POUR UN PROJET DE SINGLE DESTINÉ À FLATTER LES INSTINCTS LIBIDINEUX DES MÂLES AMATEURS DE DÉCIBELS, Fancy s'est ensuite mué en une formation ultra-douée et protéiforme. Elle a donc su dépasser le cadre de son postulat initial, laissant deux disques passionnants, hard rock chaloupé et pimpant R&B, ainsi qu'une boucle rythmique (celle de "Feel Good") qui a été largement samplée, notamment par les Beastie Boys sur "3-Minute Rule".

Ce récit commence en 1972 par une idée germant dans l'esprit lubrique du producteur Mike Hurst : pourquoi ne pas faire susurrer "Wild Thing" par une jolie femme et en tirer un single accrocheur ? Il en touche un mot à son pote, le guitariste Ray Fenwick. Ce type malingre aux cheveux frisés est tout sauf un débutant, puisqu'il a initié sa carrière dès 1964 avec les Syndicats (où il a pris la place de Steve Howe), avant de rejoindre les Néerlandais de After Tea, puis le Spencer Davis Group, sans côtoyer Stevie Winwood. Il publie en 1971 un premier album solo plutôt progressif ("Keep America Beautiful, Get A Haircut"), participe aux sessions londoniennes de Bo Diddley ainsi qu'à… "Rockin' Along The River's Country Side" de notre Dick Rivers national. Très vite, Ray se met à plancher sur un nouvel arrangement du classique des Troggs — rendu iconique par Jimi Hendrix au festival de Monterey — tandis que Mike part en quête de la candidate idéale. Il déniche Helen Caunt, une ex de Rod Stewart et modèle pour Penthouse à ses heures perdues. Il recrute ensuite les chevronnés Mo Foster et Henry Spinetti pour tenir la rythmique, ainsi que le claviériste Alan Hawkshaw — qui s'est éteint le 16 octobre dernier. Le single mis en boîte sous le nom de Fancy convainc Atlantic, et est publié en avril 1973 sous une pochette des plus douteuses, capitalisant sur la plastique d'Helen. Aux Etats-Unis, "Wild Thing" grimpe à la septième place des charts. Par l'odeur du gain alléché, Mike décide de monter un véritable groupe. Ray et Mo rempilent, puis Les Binks devient le préposé aux fûts. Helen n'étant pas forcément très douée dans le registre vocal, Mike lance d'autres auditions et remarque Annie Kavanagh. Cette Anglaise aux longs cheveux châtain a fait partie de la version australienne de "Hair" avant d'apparaître dans "Jesus Christ Superstar" et comme choriste pour Steely Dan. Elle complète le quartette dont le premier opus, composé majoritairement par Mike et Ray, atterrit dans les bacs en février 1974. Il s'élance sur la fameuse version de "Wild Thing", rythmée par les soupirs évocateurs d'Helen Caunt, qui rappellent ceux de Jane Birkin sur "Je T'Aime… Moi Non Plus". La voix ample et légèrement rocailleuse d'Anne prend le relais sur "Love For Sale". Les qualités du groupe s'y déploient pleinement : le style virevoltant et fluide de Fenwick y est épaulé par la basse gironde de Foster et la frappe méticuleuse de Binks. "Move On", avec son riff débonnaire souligné par de ronflants cuivres, lorgne du côté du glam rock. La délicate ballade "I Don't Need Your Love" montre l'étendue vocale d'Anne Kavanagh. "Touch Me" creuse le sillon hard rock lascif de "Wild Thing" avant "I'm A Woman", un boogie blues bien lourd. Les ventes ne sont pas démentes, mais Atlantic envoie la formation labourer les Etats-Unis en ouverture de Steppenwolf, Wishbone Ash ou encore Kiss. En Europe, la bande participe au festival de Montreux, aux côtés de BB King et Lowell Fulson. Ray et Mike remettent le couvert pour un deuxième long-format, "Something To Remember", en 1975. Celui-ci démarre sur le groove implacable de la syncopée "She's Riding The Rock Machine", qui pourra évoquer Stevie Wonder. On y remarque une section de cuivres espiègle, présente sur l'ensemble de l'album. Emmenée par une rythmique idéalement élastique, Anne fait merveille sur les très R&B "You've Been In Love Too Long" et "The Tour Song". Mo Foster se fend d'une partition de basse extraordinaire sur "Something To Remember", alors que le blues "Everybody's Cryin' Mercy" laisse la part belle à la guitare aiguisée de Fenwick. Un concert célébrant la sortie de ce deuxième effort a lieu le 26 juin 1975. Ce sera aussi le dernier. Sa captation laisse entendre un groupe brillant, aussi virtuose que sous-estimé, à l'aise dans tous les styles : funk ("She's Riding The Rock Machine"), ballade hard rock ("I Was Made To Love Him"), blues ou jazz — Binks dégainant l'obligatoire solo de batterie sur "Love For Sale". Pourquoi, alors, cette explosion soudaine ? Ray a été débauché par Ian Gillan suite à sa participation au "Butterfly Ball" de Roger Glover. Une offre qui ne se refuse pas. Tous réussiront néanmoins dans le milieu. Mo Foster retourne à ses lucratives sessions de studio, apparaissant au fil des années derrière de très nombreux poids lourds (Jeff Beck, Gary Moore, Ringo Starr, Phil Collins…). Dès 1978, Les Binks intègre Judas Priest. Quant à Anne Kavanagh, elle travaillera avec Ray Russell, puis repartira en Australie poursuivre sa carrière. ❑

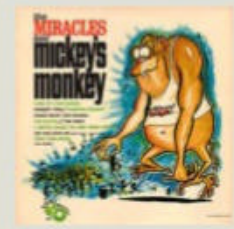
PAR PHILIPPE THIEYRE

Surnommé Smokey par un oncle car il adore les westerns

Aux côtés de Marvin Gaye, Stevie Wonder et Berry Gordy Jr, SMOKEY ROBINSON occupe une place primordiale dans le développement et le succès des deux entités Tamla/ Motown. Compositeur, auteur, producteur, arrangeur, directeur exécutif des labels, il a largement contribué à façonner un son Motown avec les Miracles, puis en solo.

Né le 19 février 1940 à Detroit d'un père afro-américain et d'une mère aux origines afro-américaines et françaises, William Robinson Jr est surnommé Smokey par un oncle car il adore les westerns, Smokey (Joe) étant considéré comme un nom de cow-boy. Bon élève, Smokey Robinson choisit malgré tout de se consacrer à la musique en pleine période doo-wop, sous les influences de Billy Ward And His Dominoes, dont firent partie Clyde McPhatter, futur Drifters, et Jackie Wilson, ainsi que Nolan Strong & The Diablos, une formation de Detroit, peu connue en Europe, mais très influente. Clyde McPhatter et Nolan Strong possédaient tous les deux une voix de ténor douce et haut perchée comme Smokey. Celui-ci forme en 1955 les Five Chimes avec deux autres chanteurs, Ronald Ronnie White et Warren Pete Moore. Deux ans plus tard, avec l'arrivée de Bobby Rogers et de son cousin Emerson Rogers, ils prennent le nom de Matadors, puis de Miracles. Incorporé dans l'armée, Emerson est remplacé par sa sœur, Claudette, venue des Matadorettes, qui se mariera avec Smokey en 1959. En mars 1958, le groupe, complété par le guitariste Marvin "Marv" Tarplin, sort un premier single sur End Records, "Got A Job"/ "My Mama Done Told Me", deux titres doo-wop coécrits par Berry Gordy, puis un deuxième en août, "Money"/ "I Cry", fruit d'une collaboration entre Gordy et Robinson. "It", en juin 1959, est attribué à Ron & Bill, en réalité Ronnie White et Smokey. Pour des raisons de distribution nationale, "Bad Girl" comme "I Need A Change" paraissent d'abord sur Chess. Le premier single inclus au catalogue Tamla est "The Feeling Is So Fine" en mars 1960. Tamla a été créé en janvier 1959 par Berry Gordy. Après Anna Records, dirigé par Gwen Gordy, une autre sœur, Motown, verra le jour en 1960, et Gordy en 1962. L'appellation Tamla Motown est réservée à l'export à partir de 1965. Plusieurs sous-labels se rajouteront. Si Berry Gordy a d'abord été impressionné par la voix de Smokey, il comprend tout le potentiel de ce jeune chanteur lorsque celui-ci lui montre des carnets emplis de dizaines de chansons. Outre la plupart des chansons originales des Miracles, dont il signe les textes et partage souvent les musiques avec Berry Gordy, Marv Tarplin, Ronnie White, Bobby Rogers et Pete Moore, il compose plusieurs hits inoubliables pour d'autres artistes Motown tels qu'entre 1962 et 1966, les Temptations, "My Girl", "The Way You Do Things You Do", "Get Ready" repris en 1970 par Rare Earth ; Mary Wells, "My Guy", "Two Lovers" ; Marvin Gaye, "I'll Be Doggone", "Ain't That Peculiar", "One More Heartache" ; les Marvelettes, "The Hunter Gets Captured By The Game" ; les Contours, "First I Look At The Purse". En octobre 1960, "Shop Around" est le premier succès de dimension internationale pour les Miracles, suivi en 1962 par "You've Really Got A Hold On Me" que, grands fans

Top 5



"The Miracles Doin' Mickey's Monkey" *(1963)*

Les deux hits de ce septième album, "Mickey's Monkey" à l'origine du Monkey, une danse très populaire, et "I Gotta Dance To Keep From Crying", sont des compositions du trio Holland-Dozier-Holland. Sur les onze morceaux de "The Miracles Doin' Mickey's Monkey", un seul, "The Groovey Thing" est signé Robinson. Mais les Miracles interprètent avec brio les versions de "The Twist", "Twist And Shout", "The Monkey Time" ou "Land Of 1000 Dances". Dans la même tonalité, les voix de Claudette et de Smokey se complètent et s'entremêlent parfaitement, bien soutenues par les chœurs et l'orchestre des Funk Brothers.

"Going To A Go-Go" *(1965)*

Premier album à paraître sous le nom de Smokey Robinson And The Miracles, "Going To A Go-Go" est non seulement le 33 tours le plus populaire des Miracles, mais aussi le plus puissant, que les tempos soient lents ou rapides. A l'exception de "My Baby Changes Like The Weather", tous les titres portent la signature de membres du groupe. Incluant quatre des plus grandes chansons de la soul music, "Tracks Of My Tears", l'énergique "Going To A Go-Go", la sublime ballade "Ooo Baby Baby" et "My Girl Has Gone", l'album entre dans le Top 10 où il reste plusieurs semaines.

"One Dozen Roses" *(1971)*

A une époque charnière pour Motown, malgré un relatif échec commercial, "One Dozen Roses" est pourtant un des bons albums de la seconde partie de carrière des Miracles, et préfigure la carrière solo de Smokey Robinson par des titres comme "Satisfaction". Il contient également de nouvelles versions de "The Tears Of A Clown", coécrit avec Stevie Wonder, et de "The Hunter Gets Captured By The Game", composé en 1966 par Robinson pour les Marvelettes.

"Pure Smokey" *(1974)*

Après "Smokey", "Pure Smokey" est la deuxième aventure solo de Smokey Robinson, cette fois-ci entièrement produite par lui-même, excepté "A Tattoo" avec Willie Hutch. Après avoir quitté les Miracles en 1973, Marv Tarplin a rejoint Smokey, coécrivant quatre des neuf plages. "Pure Smokey" pose avec plus de précisions et d'homogénéité que sur le disque précédent les fondations du style Robinson des années 1970, une voix suave sur une musique *smooth*, élégante et raffinée, mid-tempo avec cordes et percussions entremêlées.

"A Quiet Storm" *(1975)*

Souvent considéré comme un des chefs-d'œuvre de Motown, "A Quiet Storm" magnifie chaque morceau par des arrangements et des orchestrations somptueux desquels émerge la voix d'un Smokey au sommet de son art, à l'image du long titre éponyme en ouverture. Si trois d'entre elles se classent dans les charts, dont "Baby That's Backatcha" à la rythmique disco, les sept chansons forment une suite quasi indissociable à l'impact émotionnel fort, sans qu'il s'agisse pour autant d'un concept album. "Happy" est une collaboration entre Smokey et Michel Legrand.

DISCOGRAPHIE : The Miracles, "Hi… We're The Miracles" *(1961)*, "Cookin' With The Miracles" *(1961)*, "I'll Try Something New" *(1962)*, "Christmas With The Miracles" *(1963)*, "The Fabulous Miracles" *(1963)*, "The Miracles Recorded Live On Stage" *(1963)*, "The Miracles Doin' Mickey's Monkey" *(1963)*, "I Like It Like That" *(1964)*. **Smokey Robinson & The Miracles :** "Going To A Go-Go" *(1965)*, "Away We A Go-Go" *(1966)*, "Make It Happen" *(1967)*, "Special Occasion" *(1968)*, "Live!" *(1969)*, "Time Out For Smokey Robinson & The Miracles" *(1969)*, "Four In Blue" *(1969)*, "What Love Has… Joined Together" *(1970)*, "A Pocket Full Of Miracles" *(1970)*, "The Season For Miracles" (1970), "One Dozen Roses" *(1971)*, "Flying High Together" *(1972)*, "Smokey Robinson & The Miracles : 1957-1972" *(1972)*, *un live*. **Compilations :** *indispensables pour écouter tous les hits, il en existe une centaine, en voici deux a priori disponibles :* Smokey Robinson & The Miracles, "The Definitive Collection" *(2009)* ; "The Singles & Albums Collection 1958-1962" *(2018)*. **Smokey Robinson :** "Smokey" *(1973)*, "Pure Smokey" *(1974)*, "A Quiet Storm" *(1975)*, "Smokey's Family Robinson" *(1976)*, "Deep In My Soul" *(1977)*, "Big Time" *(1977)*, "Love Breeze" *(1978)*, "Smokin' " *(1978)*, *un live*, "When There's Smoke…" *(1979)*, "Warm Thoughs" *(1980)*, "Being With You" *(1981)*, "Yes It's You Lady" *(1982)*, "Touch The Sky" *(1983)*, "Essar" *(1984)*, "Smoke Signals" *(1986)*, "One Heartbeat" *(1987)*, "Love, Smokey" *(1990)*, "Double Good Everything" *(1991)*, "Intimate" *(1999)*, "Food For The Spirit" *(2004)*, *gospel*, "Timeless Love" *(2006)*, "Time Flies When You're Having Fun" *(2009)*, "Now And Then" *(2010)*, "Smokey & Friends" *(2014)*, "Christmas Everyday" *(2017)*

Photo Tamla Publicity - DR

des Miracles, les Beatles reprendront sur “With The Beatles”, de même pour Laura Nyro et Labelle en 1971. “Mickey’s Monkey” en 1963 et “I Like It Like That” en 1964 connaissent également le succès. A partir de 1965, l’intitulé du groupe devient Smokey Robinson & The Miracles et les hits s’enchaînent sur le même rythme : “Ooo Baby Baby”, adapté de très nombreuses fois, notamment par Linda Ronstadt, Marianne Faithfull, Laura Nyro et Todd Rundgren, “The Tracks Of My Tears”, “Going To A Go-Go”, repris en live sur “Still Life” des Rolling Stones, “I Second That Emotion” en 1967, “Baby Baby Don’t Cry” en 1969 et “The Tears Of A Clown” en 1970. En revanche, à la suite de “Hi… We’re The Miracles” paru en juin 1961, les albums n’ont pas connu le même succès que les singles, entrant rarement dans le Top 50, à l’exception de “Going To A Go-Go” (1965) et des deux “Greatest Hits”, le premier en 1965, le second en 1968. Contrairement aux chansons des 45-tours, les albums comptent de fréquentes adaptations de succès d’autres artistes. Après une dernière tournée, dont est tiré un live, Smokey quitte les Miracles en 1972, Claudette partant également. Billy Griffin, né en août 1950, est le nouveau chanteur soliste. De 1973, “Renaissance”, à 1978, “The Miracles”, il participe aux sept albums de la nouvelle entité et à la composition de nombreux titres. Cette formation maintient un bon niveau de qualité, sans toutefois retrouver l’impact commercial de la première. Occupé par son poste de vice-président de Motown, Smokey Robinson regagne les studios en 1973 pour “Smokey”, un album dans le nouvel esprit du label après “What’s Going On” (1971) de Marvin Gaye, que Robinson avait défendu face à Berry Gordy. La chanson “Just My Soul Responding” écrite avec Marv Tarplin, évoquant la vie des ghettos et des Amérindiens, en est l’exemple. “Pure Smokey” (1974) et surtout “A Quiet Storm” (1975) sont de plus belles réussites encore. “Big Time” (1977) est la BO d’un film de blaxploitation. “Smokin’ ” (1978) est un bon double live incluant plusieurs titres des Miracles avec Marv Tarplin et Wah Wah Watson aux guitares, et James Jamerson à la basse. Avec des influences disco, “Being With You” (1981) est son plus gros succès porté par le single éponyme n°1 en Grande-Bretagne et n°2 aux USA et en France, avec Claudette aux chœurs. “One Heartbeat” (1987) est un autre disque d’or. Peu productif dans les années 1990, après avoir quitté Motown qui avait été revendu en 1988, il y revient en 1999, puis change régulièrement de maisons de disques. Comme beaucoup d’artistes dont les années les plus productives sont derrière eux, il s’adonne aux joies des standards jazzy, “Timeless Love” (2006) et des duos, “Smokey & Friends” (2014). ❑

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 25
Morris Levy
vs John Lennon

La Pieuvre et le Morse

"NE REVIENS PLUS JAMAIS ICI, ou je n'aurai d'autre choix que de te faire du mal", ça, c'est Levy. Morris Levy. Oui, Morris *fucking* Levy, le grand patron du label Roulette Records. Un dur de dur.

"*Imagine all the people livin' for today*", ça, c'est John Lennon. Les petites lunettes. La non-violence contenue. L'optimisme béat. *The dreamer*.

Ces deux-là se rencontrent par la voie judiciaire, la meilleure qui soit. Plus efficace que la voie postale. Au tribunal, les lettres finissent toujours par arriver. Les assignations, les plaintes, les citations à comparaître, au fond, ce ne sont que des lettres, mais revêtues d'une certaine autorité, des lettres magiques car elles ont le pouvoir de contraindre, de susciter un débat, à tout le moins de se rencontrer.

Lennon a un pied dehors, mais il continue d'écrire sous l'étiquette Lennon/ McCartney le tube "Come Together", en ouverture de "Abbey Road". Un titre cool, une marche lente, au refrain qui déménage. La chanson qu'on écoute au casque, en marchant, justement, vers d'autres horizons. Mais le titre du dernier Beatle connu viole le copyright d'une chanson de Chuck Berry ("You Can't Catch Me"), qui appartient à une société détenue par Morris Levy (Big Seven Corp.). Début 1970, le New-Yorkais de souche attaque l'immigré british, ainsi qu'Apple et Northern Songs : "*L'avenir appartient à ceux qui auront la mémoire la plus longue.*" Quoi de plus vrai ! Le 12 octobre 1973, le litige trouve une solution hors des tribunaux. Une des conditions de l'accord que Lennon reprenne trois chansons du catalogue de Levy sur son prochain album. Les planètes sont alignées : Lennon prépare avec Spector un album de reprises. Mais Spector est Spector, et cent sages ne peuvent comprendre un fou. Le projet échoue ; en septembre 1974, John sort "Walls And Bridges" et oublie consciemment Levy. L'accord de 1973 est brisé. Levy requiert instamment une réunion. On ne rigole pas

avec Levy. Sa réputation n'est plus à faire. On dit que La Pieuvre emploie près de neuf cents personnes via quatre-vingt-dix sociétés (sociétés de promotion de concert, labels, magasins de disques). Le Turc (comme il aimait qu'on l'appelle) a construit un empire. Avec des méthodes éprouvées. Dur en négociation. Amer comme le café. Pas fait pour tous les palais.

Lennon plie. La réunion se tient au Club Cavallero. Présents : Levy, Seider (séide de Lennon), May Pang (secrétaire particulière de JL), un employé de Levy. Vision commune : la discussion s'engage relativement à la possibilité de terminer l'album et de le promouvoir par un nouveau moyen de transmission : le télémarketing. Riche idée de Levy qui ne semble pas déplaire à Lennon. Les supermarchés de l'oubli ouvrent leurs bras au Beatle fraîchement converti à l'Amérique.

Une autre question se pose : celle des droits de distribution de l'album. Divergences de vues : pour Levy, s'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème, nul besoin de demander une quelconque autorisation à EMI ou Capitol pour promouvoir la musique de Lennon. Lennon et Seider se réfugient derrière les contrats signés avec EMI et Capitol. Pour eux, Levy sait pertinemment que l'accord des maisons de disques est nécessaire. D'autres rencontres ont lieu : invitations réciproques à écouter les bandes de Spector et enregistrer de nouvelles chansons. Levy et Lennon s'abouchent. Lennon n'hésite pas à partager avec ses proches qu'il fait un album pour Levy ; les deux amis parlent argent, ce que seront les profits de Levy et les royalties de Lennon. Pour finir l'année, Levy accueille Lennon, son fils et leur assistante dans la moiteur des Keys de Floride. Néanmoins, le 31 décembre 1974, Levy reçoit une lettre de l'avocat de Lennon expliquant que ce dernier était prêt à remplir la seconde partie de leur accord de 1973. En fin juriste, Levy s'étouffe. L'accord de 1973 est nul. Les parties sont nouvellement tombées d'accord : Levy promouvra le disque de Lennon (intitulé "Roots", soit racines) par le biais du télémarketing. Capitol entre dans la boucle, ne l'entend pas de la sorte et invite Lennon à finir "Rock'N'Roll". Levy dégaine le premier. En novembre 1974, "Roots" est in et out ! Deux mois plus tard, Capitol met en circulation "Rock'N'Roll".

Levy saisit le juge de New York. La question de droit : existe-t-il un contrat oral entre Lennon et Levy ? Punaise, un contrat oral, une hirondelle ne fait pas le printemps, alors un contrat oral ! Mais un contrat oral avec Levy, c'est encore autre chose. Lui n'oublie pas, lui n'oublie jamais. C'est à Levy que l'on doit le substantif "morosif". Spécialiste ès non-paiement de ses artistes. Alors, l'esprit du contrat est clair : Lennon s'est engagé ; il va cracher désormais. Chanter les chansons de Levy dont il détient les copyrights. Trois titres, Levy est prêt à lui couper les deux autres. Mais le droit est le droit, pas toujours la justice. Levy a le fardeau de la preuve. Un contrat oral n'est pas une fantaisie, il s'agit de la rencontre de deux esprits qui convergent. Encore faut-il qu'il y ait un accord sur les termes dudit contrat. Logiquement, c'est là que le bât blesse. Comment prouver que Levy détient les droits de distribution du scud via la poste et les magasins ?

D'ailleurs, Levy le concède, les droits sont la propriété d'EMI (hors USA). Par conséquent, il clame détenir les droits exclusifs de distribution en Amérique du Nord. Mais le juge ne suit pas Levy dans ses raisonnements. La réunion du 8 octobre 1974 était une tentative d'accord en vue duquel Lennon pourrait fournir une quinzaine de chansons au voyou de la voie divine, ce dans le cadre d'un disque à élaborer. Mais aucun deal n'a été trouvé pour déterminer un montant et/ ou la méthode de calcul des royalties du chanteur. Reste pour le juge à trancher si Lennon a rompu l'accord "Come Together". "Walls And Bridges" est le premier album post-transaction, mais "Rock'N'Roll" a fait la part belle à deux des trois chansons qu'il convenait d'inclure. Levy demande au juge des dommages et intérêts. Il fait valoir un manque à gagner. Lorsque Lennon reprend une chanson, d'autres groupes la chantent et les royalties enflent. Pierre qui roule amasse mousse. Il obtient six mille sept cent quatre-vingt-quinze billets verts. Une broutille.

L'équipe Lennon n'en reste pas là et attaque à son tour Levy. Ce dernier aurait violé le droit des marques et du copyright, se serait indûment approprié les chansons figurant dans "Roots" et, en ce qui concerne plus particulièrement Lennon, violé ses droits civils. Levy transige avec EMI et Apple. Pas avec Lennon. Leurs différends sont jugés par une nouvelle cour. Lennon considère que "Roots" lui a fait perdre de l'argent (Levy en a écoulé mille deux cent soixante-dix), il aurait vendu moins de copies de "Rock'N'Roll", le prix de la galette a baissé du fait de l'existence de "Roots", enfin la réputation de Lennon a souffert de la piètre qualité de l'enregistrement. A mauvais ouvrier, point de bon outil, dit le proverbe. Les juges font des mathématiques. Ils pondèrent la moyenne des ventes des deux derniers disques de Lennon ("Walls And Bridges" et "Shaved Fish") et octroient à Lennon cent mille trois cents dollars. Les juges d'appel revoient le chiffre à la baisse. Pour eux, il convient de prendre en compte tous les disques du Beatle à besicles. Il obtient quarante mille deux cent soixante dollars à ce titre. Les magistrats se penchent enfin sur le dommage allégué par Lennon quant à sa réputation. Il récupère du premier juge trente-cinq mille dollars, auxquels s'ajoutent dix mille dollars de dommages punitifs (invention américaine pour dissuader le responsable de s'engager à nouveau devant la Justice). Levy s'offusque. La réputation de Lennon ? Elle n'est plus à faire. La réputation, "*souvent gagnée sans mérite et perdue sans justice*." Lennon est un dépravé qui n'a pas hésité à poser nu sur une pochette de disque, il a été condamné pour détention de drogue. La cour d'appel annule l'octroi de dommages punitifs. Il n'a pas été démontré que Levy avait des motivations fallacieuses. Au fond, tout ce cirque aurait pu être évité si l'avocat de Lennon avait averti Capitol de la situation. Lennon a gagné…

Morris Levy connaîtrait encore et encore les tribunaux. Même post-mortem. Lennon aussi. Comme quoi, pour qu'il y ait un dossier, il faut au moins deux menteurs… ❑

Morris Levy, 1969

Photo - DR

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Inquiétant et hilarant

Don't Look Up : Déni Cosmique

De Adam McKay

En débarquant en décembre dernier sur Netflix, "Don't Look Up" est entré de justesse dans le Top 2 des meilleurs films de l'année. Pas loin de "West Side Story". Mais à la différence du film de Steven Spielberg qui baigne dans une nostalgie révolue puisqu'il s'agit d'un remake, la comédie noire d'Adam McKay est totalement ancrée dans l'air du temps apocalyptique d'aujourd'hui. Soit une attaque virulente, cinglante et hilarante sur la décomposition d'une Amérique délétère où l'idiotie est devenue un art de vivre et le mensonge un état de droit. Car Adam McKay a le génie de synthétiser toute la bêtise du monde. Ce qu'il fait d'ailleurs depuis un bail, et plus exactement quand il commença il y a un quart de siècle à scribouiller des centaines de sketchs délirants pour l'émission culte "Saturday Night Live". De grands moments de rigolade provocatrice qui l'amènent à croiser le chemin du comique cinglé Will Ferrell pour lequel il coécrit et réalise plusieurs films. Dont le premier, "Présentateur Vedette : La Légende De Ron Burgundy" reste probablement la comédie la plus drôle du vingt et unième siècle. En suivant le quotidien d'un présentateur de JT débile et imbu de lui-même (Ferrell, donc), McKay s'attaquait déjà à cette fameuse "Idiocracy" (titre d'une comédie culte américaine) en démontrant que la télévision était responsable d'une grande part obscène de l'Amérique. Puis le temps a passé, Donald Trump a été élu et les réseaux sociaux ont pris le pouvoir sur les petites lucarnes. Entre 2015 et 2018, McKay devient presque un historien critique de son temps en signant deux formidables longs-métrages : "The Big Short", sur la crise financière de 2008, et "Vice", sur l'ascension politique de Dick Cheney, vice-président réac de l'administration Bush. Avec ces deux films, McKay rappelle avec un didactisme féroce et forcené toutes les tares de l'Amérique contemporaine à la façon d'un Michael Moore. A croire qu'il n'est plus temps de rire. Et pourtant... Avec "Don't Look Up", il réussit le mixe parfait entre l'humour cinglé de ses débuts et sa vision acerbe d'une société trumpisée. "Don't Look Up" suit le parcours médiatique infernal de deux astronomes du Michigan (Leonardo DiCaprio et Jennifer Lawrence) qui tentent de prévenir la population qu'une gigantesque météorite se dirige droit vers la Terre et qu'il faut absolument envoyer plusieurs missiles pour la détruire afin d'éviter que le monde entier ne tire sa révérence. Deux heures vingt-cinq minutes de folie ininterrompue durant lesquelles le pays de l'Oncle Sam s'enfonce gaillardement dans un pur déni cosmique. Et l'occasion pour McKay de décrire le mental de plusieurs personnages de pouvoir engoncés dans une bêtise crasse. Une présidente des Etats-Unis poseuse et je-m'en-foutiste qui prend cette alerte à la légère (Meryl Streep), son fils dingo (Jonah Hill), complètement largué par son statut de chef d'état-major, un couple de présentateurs télé (Cate Blanchet et Tyler Perry) aux dents aussi blanches que leurs cerveaux et totalement obsédés par les audiences, une chanteuse sexy hyper populaire (Ariana Grande) se comportant comme une star décérébrée de la téléréalité et un gourou/ magnat transhumaniste (Mark Rylance) qui plane au même niveau que ses prédictions absurdes. Un casting haut de gamme — ils sont tous excellents — au service d'une satire que l'on pourrait croire exagérée. Sauf que ce n'est plus le cas depuis l'ère Trump, dont Meryl Streep représente ici un parfait clone féminin. Des réseaux sociaux qui partent en vrille aux fakes news qui dictent les pensées absurdes de chacun, "Don't Look Up" est, comme le précise Michael E Mann, célèbre professeur de sciences américain : *"Un commentaire socio-politique sérieux qui se fait passer pour une comédie."* C'est à la fois inquiétant et hilarant, comme l'était en son temps "Docteur Folamour" de Stanley Kubrick. Une vision du monde de demain à deux doigts de devenir réalité *(en diffusion sur Netflix).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Le dernier âge d'or d'Hollywood

Nightmare Alley

Roman noir édité en 1946 et adapté un an plus tard dans un classique méconnu du cinéma américain ("Le Charlatan") qui fut un bide injustifié, "Nightmare Alley" prend ici des couleurs ocre poétiquement cauchemardesques dans cette version signée Guillermo del Toro. En retraçant l'ascension puis la chute d'un vagabond escroc devenu faux médium au sein d'un cirque, le génial réalisateur mexicain scrute les travers de la nature humaine avec ce personnage d'arnaqueur engoncé entre la vérité et le mensonge, l'arrivisme décadent et la traîtrise amoureuse. Porté par une pléiade de grands acteurs et actrices (Cate Blanchett en psychologue vamp et perverse, Rooney Mara en cartomancienne innocente, et surtout Bradley Cooper en homme paumé dans son charlatanisme), "Nightmare Alley" possède un atout de taille : celui d'être un *vrai* film de cinéma. Guillermo del Toro, comme il l'a prouvé maintes fois dans ses précédents films ("Hellboy", l'Oscarisé "La Forme De L'Eau") est un styliste de l'image composant ses cadres comme les plus grandes peintures du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle dont il raffole. L'autre film du mois (*en salles le 19 janvier*) !

Nightmare Alley

Michael Cimino, Un Mirage Américain

Grand spécialiste du cinéma américain des années soixante-dix qu'il honore à travers ses livres et ses documentaires, le journaliste Jean-Baptiste Thoret retrace le parcours de l'immense et regretté Michael Cimino. Principalement à travers les deux grands films emblématiques de sa carrière que sont "Voyage Au Bout De L'Enfer" (son plus grand succès justifié) et "La Porte Du Paradis" (son plus grand bide injustifié). Un exercice quasi fétichiste dans la mesure où Thoret se rend sur les lieux même des tournages de ces deux chefs-d'œuvre dont il tente de capter, par l'image ou au travers d'interviews de figurants de l'époque, les effluves de ce que fut le dernier âge d'or d'Hollywood. Un exercice quasi sensoriel qui laisse un étrange sentiment nostalgique. Celui d'une époque révolue où les espaces naturels du Montana ("La Porte Du Paradis") et les ruelles d'une petite ville sidérurgique de l'Ohio (la deuxième partie de "Voyage Au Bout De L'Enfer") n'étaient pas encore remplacés par ces décors numériques qui dépoétisent désormais les blockbusters depuis plus de deux décennies (*en salles le 19 janvier*).

Michael Cimino, Un Mirage Américain

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

Great Freedom

Great Freedom

Etre gay dans une prison allemande était loin d'être cool du temps où l'homosexualité était encore considérée comme un délit. Du moins si on se fie au fameux paragraphe 175 qui punissait les amours entre hommes de 1871 à... 1994 ! Le personnage principal de "Great Freedom" va donc devoir se faire le plus discret possible lors de ses trois passages en prison entre les années 1940 et 1960.
Son émouvante trajectoire derrière les barreaux étant particulièrement bien saisie par le réalisateur Sebastien Meise, et surtout par le jeu à fleur de peau de l'excellent Franz Rogowski.
A tel point que "Great Freedom" devient, au fil de son récit et des affres subis par son protagoniste (moqueries, agressions et longs passages au mitard), un pamphlet universel contre toute forme de discrimination *(en salles le 9 février*).

The Innocents

The Innocents, du Norvégien Eskil Vogt, a fait sensation au dernier festival de Cannes dans la section Un Certain Regard. Et pour cause puisque de regard certain, il est question avec ces quatre mômes dotés de super pouvoirs sortis de nulle part, qu'ils apprennent à maîtriser au jour le jour jusqu'à finir par s'affronter. Comme une version fantasmatique de "La Guerre Des Boutons" contée sur un mode ultra-réaliste. Soit une sorte de préquelle d' "Avengers" en culottes courtes, mais version auteur et filmée comme une métaphore infernale sur le contraignant passage à l'âge adulte.
Magnifique *(en salles le 9 février).*

Val

Star du cinéma hollywoodien des années 1980-1990 ("Top Gun", "Batman Forever", "Heat"), Val Kilmer a eu un souci de taille à gérer quand il s'est retrouvé atteint d'un cancer du larynx dans les années 2000. Une maladie qui a brisé net sa carrière en endommageant sa voix pour l'éternité.
A coups de vieux films super-8 amateurs shootés par lui-même, puis par son fils, ce documentaire retrace son parcours de vie avec

The Innocents

quelques documents rares et incroyables. De making-of de films (voir Marlon Brando alangui et moqueur sur le tournage épique du remake de "L'Ile Du Docteur Moreau") jusqu'à Val Kilmer lui-même qui, explosé par la maladie, peine à signer des autographes à ses fans lors d'une convention, en slalomant entre les images d'hier avec un Val Kilmer beau comme un dieu et en pleine possession de ses talents d'acteur et celles d'aujourd'hui où il apparaît bouffi et laminé, et néanmoins blagueur, "Val" réussit le pari d'amuser et d'émouvoir sans prendre pour autant cette destinée au tragique. D'ailleurs, son pote Tom Cruise lui a offert de revenir faire un petit tour devant la caméra pour la suite de "Top Gun" qui devrait sortir ce printemps (*disponible en VOD*). ❑

Val

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Prisonnier malgré lui

Time

Les films dits de prison jouent toujours avec les codes du genre : baston sous la douche, évasion à l'arrache, trafic de drogue, rivalité raciste, révolte à la cantine, maton pervers et coup de couteau vachard pendant la promenade. De grands acteurs populaires sont eux-mêmes passés sous les verrous pour se la donner dans des séquences devenues cultes. Voir le torse bombé de Clint Eastwood filmé en contre-plongée quand il débarque en taule dans "L'Evadé D'Alcatraz" de Don Siegel, Steve McQueen bouffant des blattes au mitard dans "Papillon" de Franklin J Schaffner, le même se faisant la malle à moto à la fin de "La Grande Evasion" de John Sturges, Paul Newman gobant cinquante œufs durs en dix minutes suite à un pari absurde dans "Luke La Main Froide" de Stuart Rosenberg ou Jean-Claude Van Damme déglingué par plus fort que lui (du moins au début) dans "In Hell" de Ringo Lam, un des meilleurs films de sa carrière, soit dit en passant. Côté séries, les rebondissements sans fin de "Oz" et "Prison Break" ont également captivé les spectateurs durant plusieurs saisons. A croire qu'il est impossible de réaliser un mauvais film ou une mauvaise série sur ce thème. Preuve encore avec l'addictif "Time" de Jimmy McGovern, mini-série courte (quatre épisodes d'un peu moins de trois heures au total) qui s'inscrit non pas dans un esprit d'aventure ou de série B teigneuse des films précités, mais plutôt dans un trip quasi réaliste façon "Le Trou" de Jacques Becker (classique absolu du film de prison français).

Soit la vie d'un quinquagénaire lambda, bon père de famille et professeur de littérature de son état, qui se retrouve condamné à quatre ans derrière les barreaux pour homicide involontaire. Ses vingt-quatre mois d'enfermement, il va les endurer en se tenant le plus à carreau possible et en recherchant la rédemption de son acte. Sauf que sa détention n'est pas si simple. Car les rivalités sont forcément là, la drogue est omniprésente et les tensions inévitables. "Time" évite ce à quoi on peut s'attendre : un peu de violence, certes, mais jamais outrée, pas l'ombre d'une évasion spectaculaire et aucun personnage caricatural. "Time" se concentre essentiellement sur la relation entre le taulard, humble et défait, et un gardien qui tente de faire son métier le plus honnêtement possible. Les deux acteurs sont extraordinaires : Stephen Graham en gardien de prison droit dans ses bottes et Sean Bean, en total contre-emploi, qui trouve là le rôle de sa vie. Connu pour ses seconds rôles mastoc dans divers blockbusters ("Benjamin Gates","The Island", "Jeux De Guerre", "Le Seigneur Des Anneaux", "Silent Hill"), l'acteur anglais aux épaules carrées se fait ici tout miel. Timide, gauche, tristesse constante affichée, essayant de survivre comme il peut, il est totalement émouvant en prisonnier malgré lui. *(en diffusion sur Canal +).* ❑

Midi-Minuit Fantastique, volume 4

(Editions "Rouge Profond")

Onze ans ! C'est le temps passé par le journaliste Nicolas Stanzick et son éditeur Guy Astic pour rééditer en quatre volumes les vingt-quatre numéros de "Midi-Minuit Fantastique", première revue française consacrée au cinéma fantastique dans les années soixante. Quatre chefs-d'œuvre d'édition, tant au niveau de l'impression que de l'iconographie et, bien sûr, des textes d'époque. De purs objets d'art de près de huit cents pages chacun. Avec un aboutissement pour cet ultime volume quatre qui contient le Graal que tous les fantasticophiles désespéraient de découvrir : la publication, à travers le livre, du mythique n° 25/26 de "Midi-Minuit Fantastique" bouclé depuis plus de cinquante ans mais jamais sorti en raison de l'arrêt de la revue. Comme dans les trois précédents volumes (par ailleurs quasi épuisés), un DVD bonus hyper garni est inclus, contenant un documentaire de cinquante-deux minutes sur les années (et l'esprit) "Midi-Minuit", ainsi que huit courts-métrages des sixties dont l'onirisme poétique, l'érotisme vintage et les apartés d'étranges effrois entrent totalement dans l'esprit rêveur et surréaliste de la mythique revue.

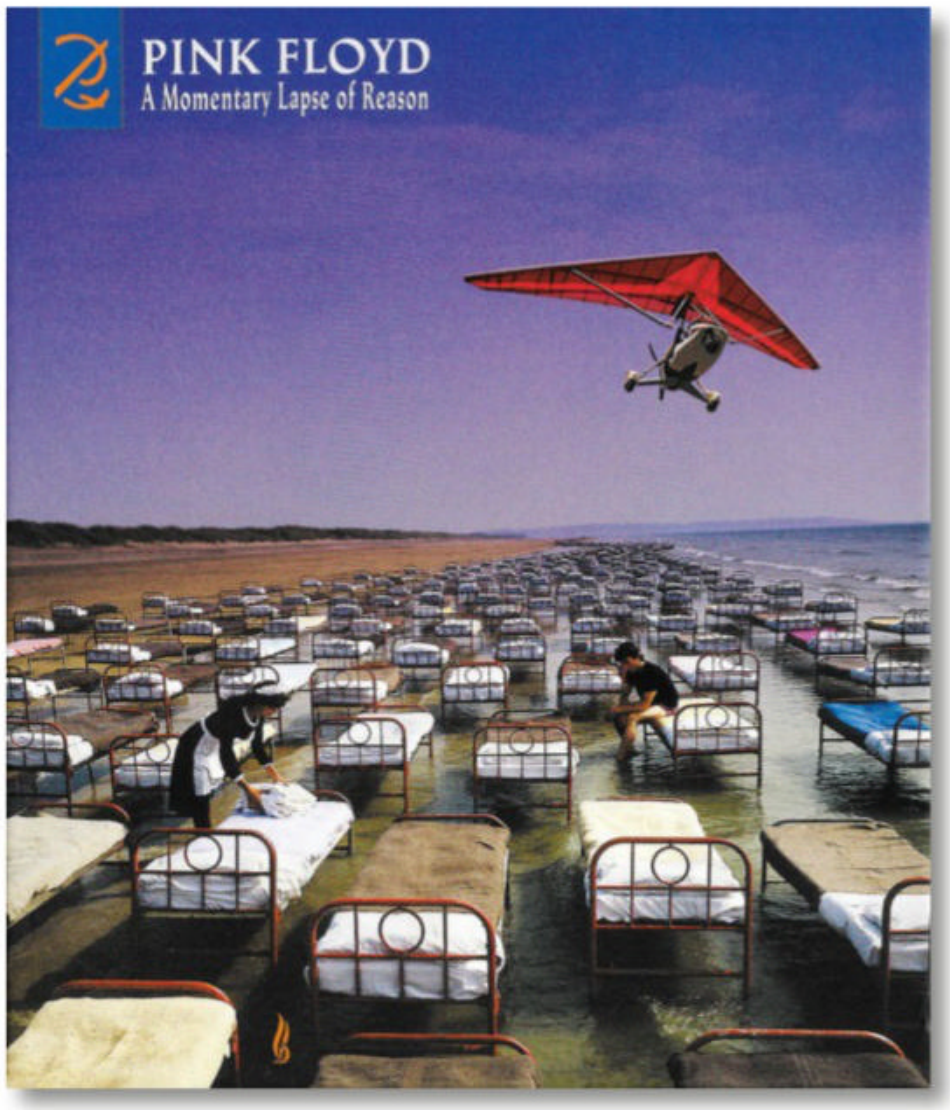
Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Sans Roger Waters

Tel le village d'Astérix, et même si son rayon diminue comme peau de chagrin là où on en vend encore, le DVD résiste à l'envahisseur streaming. En voici deux, parus fin 2021, qui méritent amplement qu'on s'y attarde.



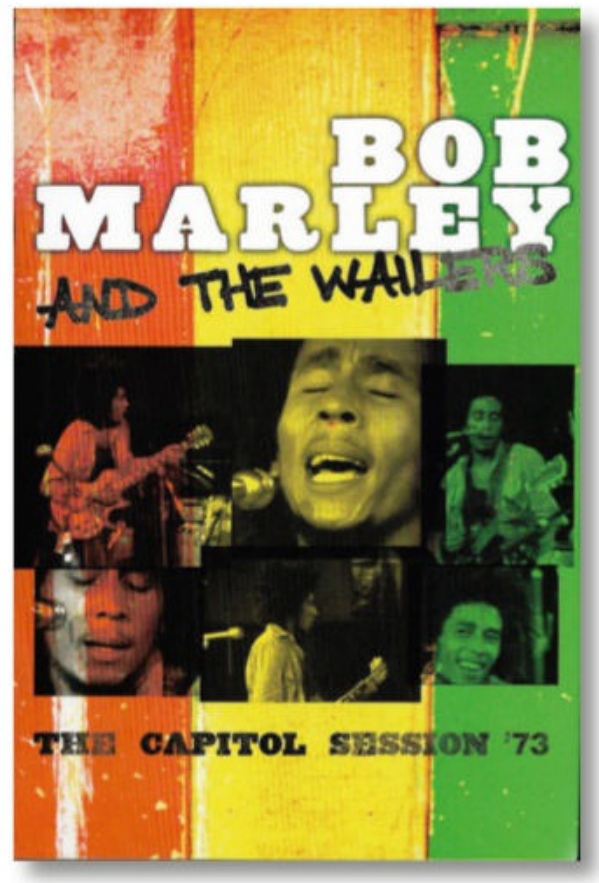
Pink Floyd
"A Momentary Lapse Of Reason / Remixed & Updated"

Warner

Une précision, d'emblée : ici, c'est de la réédition mini-coffret du premier album de Pink Floyd sans Roger Waters dont il est question. Car c'est elle qui propose du matériel bonus à visionner. Et, soyons honnêtes, pas énormément. Mais tout de même. Ce disque, dénigré à sa sortie et jamais totalement réhabilité depuis, vaut évidemment bien mieux que ce qu'on en a écrit entre sa parution et sa réédition majeure de 2019, dans le coffret rétrospectif "The Later Years". On se souvient que, désireux de faire sonner l'album comme il l'avait toujours entendu — surtout dans sa tête —, David Gilmour qui a barré le navire Pink Floyd jusqu'à la fin ("The Endless River" en 2014) et son partenaire remixeur Andy Jackson lui ont fait subir un sacré lifting en essayant d'amoindrir les effets de reverb années quatre-vingt, en réorganisant les parties de clavier de Rick Wright (décédé en 2008) et en faisant réenregistrer des pistes de batterie à Nick Mason. Pour mémoire, il s'agit donc d'un disque réalisé (à Astoria, puis Los Angeles) dans les tranchées alors que Gilmour, Mason et Wright (pièce rapportée puisque, jugé peu productif à l'époque de "The Final Cut", Waters lui avait suggéré de quitter le groupe) essuyaient le feu nourri du grand Roger, bien décidé à tout faire pour ne pas qu'ils utilisent, en studio ou en tournée, le nom Pink Floyd. Il n'obtiendra jamais gain de cause : comme les autres 33 tours du groupe, "A Momentary Lapse Of Reason" va s'écouler à plusieurs millions d'exemplaires, et des dizaines de milliers de billets se vendront en un rien de temps pour la tournée attenante (qui correspond au live "Delicate Sound Of Thunder"). Le départ de Roger Waters ayant fait l'effet d'un séisme, c'est parce qu'il a eu confiance en ses *"aptitudes musicales"* (son terme pour en parler à ce journal en 2000) que David Gilmour est parvenu à maintenir un semblant de cap qui mènera les trois rescapés à "The Division Bell", le dernier album du groupe paru de leur vivant. C'est bien sûr ce challenge (illustrer une œuvre musicale sans concept, créée en pleine discorde) qu'évoque d'entrée de jeu Storm Thorgerson (un des membres fondateurs du mythique collectif de design Hipgnosis atomisé au début des années quatre-vingt), l'ami d'enfance du guitariste qui concevra l'essentiel des visuels du Floyd. Aubrey Powell, l'autre cofondateur de Hipgnosis, prendra ensuite le relais. Pour "A Momentary Lapse Of Reason", Thorgerson — en froid avec Waters, il n'avait pas été sollicité par le groupe depuis "Animals" en 1977 — va rebondir sur un vers de la chanson "Yet Another Movie" et concevoir une pochette basée sur une rivière de lits vides disposés sur une plage anglaise. Curieusement, dans ce très bref documentaire, David Gilmour et son designer ne mentionnent pas que cette même plage (Sauton Sands, au nord du Devon) avait servi de décor dans le film "The Wall", pour la reconstitution de la bataille d'Anzio, un épisode clé (et italien) de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Réputé pour ne pas avoir sa langue dans poche, Storm, qui détestait les maisons de disques, rappelle que réaliser le fameux cliché au recto de la pochette originale a coûté un prix exorbitant (entre sept cents et huit cents lits métalliques ont été trimballés sur la plage), surtout parce que, la pluie ayant gâché la première séance photo, il fallut la reprogrammer un jour où le soleil anglais daigna pointer le bout de quelques rayons. Le DVD du coffret permet aussi de revoir le clip de "Learning To Fly", premier single extrait de l'album, ainsi que trois des films projetés en fond de scène pendant la tournée. Enfin, c'est également sur ce support que se trouve la version 5.1, très impressionnante, de l'album remixé et updaté. Et aussi relooké : à l'intérieur du riche livret, preuve que le révisionnisme a parfois du bon, Rick Wright est de nouveau présent sur les photos du groupe.

Bob Marley And The Wailers
"The Capitol Session '73"

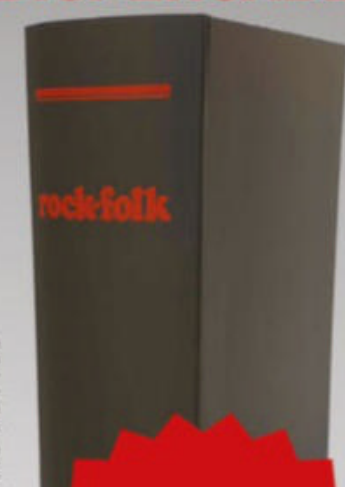
Mercury



Visionnable en streaming depuis l'automne dernier, le concert de ce DVD est un miracle puisqu'on en croyait, jusqu'à il y a peu, les bobines perdues. Filmés aux Capitol Studios à Los Angeles dans le cadre d'une session live devant une poignée de spectateurs, Bob Marley et les Wailers, en pleine ascension (et au sein desquels, à cette époque, évoluait Peter Tosh), avaient répondu favorablement à l'invitation de Denny Cordell, une légende britannique de la production discographique dont le nom est associé au meilleur de musiciens tels que les Moody Blues, Joe Cocker et Tom Petty And The Heartbreakers. Ami de Chris Blackwell installé aux USA dans les années soixante-dix, Cordell avait très tôt pris la mesure du talent de Marley et son gang qui, lâchés sur les routes américaines entre les sorties de deux albums capitaux ("Catch A Fire" et "Burnin' ", commercialisés en 1973), y connaissaient alors des fortunes diverses. Les journalistes (au premier rang desquels Mick Farren qui qualifiait Marley de nouveau Dylan tandis que ses confrères réservaient ce titre à Bruce Springsteen) les encensaient, mais en live, bien que contestataires, les chansons de Bob (et Peter) passaient moyennement à cause de tempos jugés léthargiques. C'est ainsi que Marley et les Wailers, qui devaient ouvrir pour Sly And The Family Stone une quinzaine de fois cette année-là, ont été remerciés après seulement quatre concerts. Le grain des images n'en autorisant pas la diffusion via un équipement trop performant, "The Capitol Session '73", bien que restaurées, n'ont pas fait l'objet d'un Blu-ray. En revanche, leur valeur historique est inestimable et le son a, lui, été amélioré (la version 5.1 est très appréciable et balance, lentement mais sûrement, comme à Kingston). ❑

rock&folk

L'ÉCRIN INDISPENSABLE



RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires OE : VROFP21

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

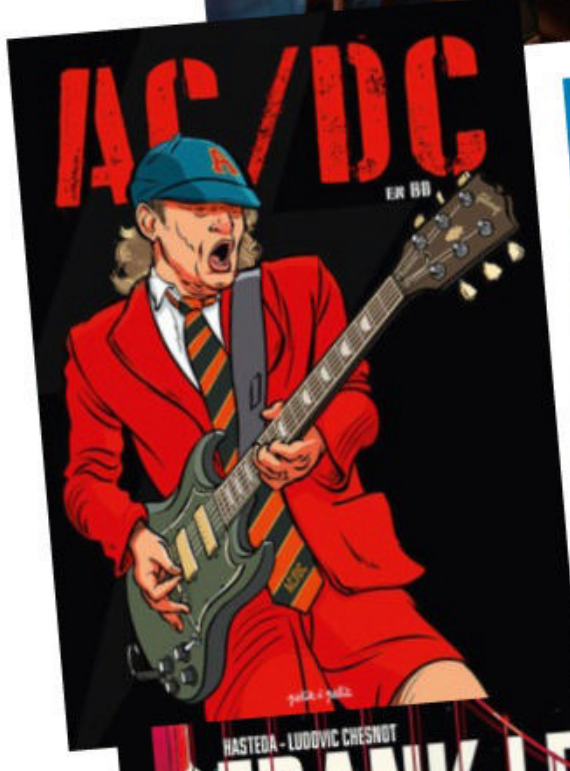
N° ou Ecrin	Prix
N°647 - 57026 ❑	
N°648 - 57029 ❑	
N°649 - 57032 ❑	
N°650 - 57035 ❑	
N°651 - 57036 ❑	
N°652 - 57038 ❑	
N°653 - 57041 ❑	
Écrin - 31199 ❑	
Frais de port*	
Total	

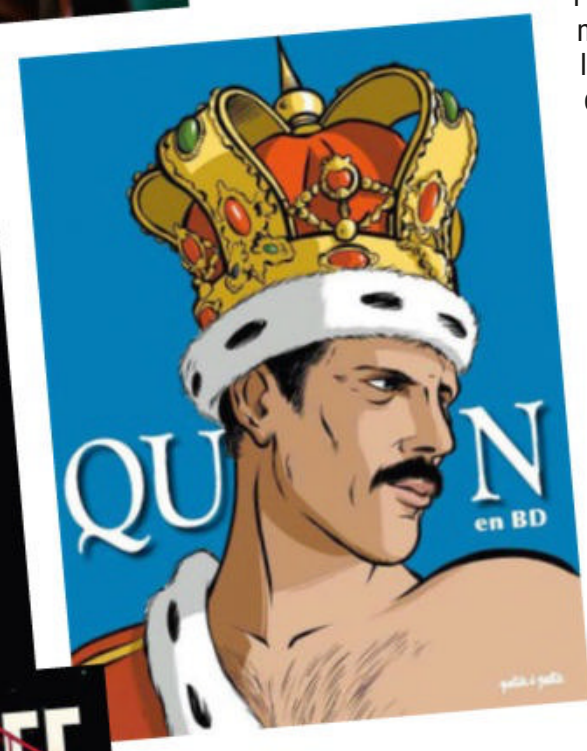
Bande dessinée

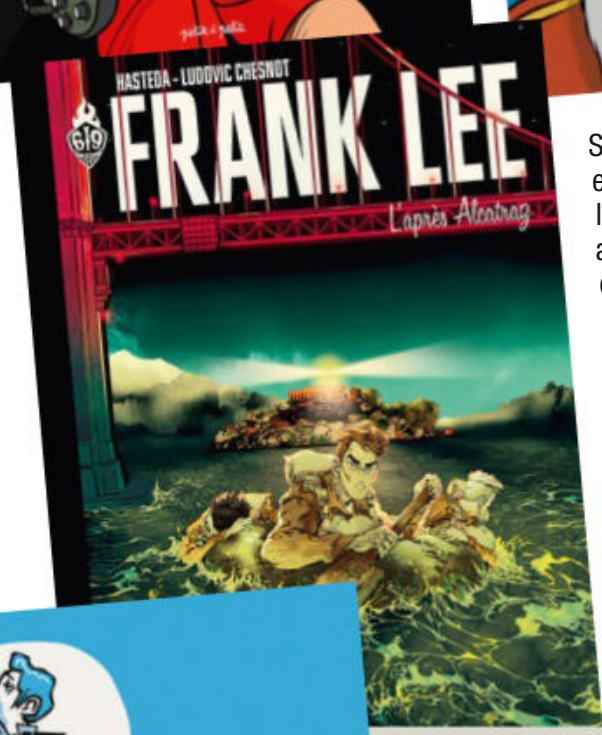
PAR GÉANT VERT

Cavale tendue

Avec **“Londonish”** (Grand Angle), le scénariste Philippe Charlot et le dessinateur Miras revisitent la guerre Beatles/ Rolling Stones en la transposant dans l’univers duraille des fans sexagénaires. L’histoire se déroule à Brighton autour de trois amis, deux hommes et une femme, réunis autour du même amour pour les Fab Four. Si le pitch semble clair, il n’en est rien. Max et Jude forment un couple en fin de cycle, qui tient les rênes du pub The Yellow Submarine. Leur meilleur ami est Glenn, un célibataire secrètement amoureux de Jude depuis une funeste fête à l’occasion du premier anniversaire du meurtre de John Lennon. Ce soir-là, Max et Glenn avaient revêtu leurs plus belles copies du costume du myope le plus célèbre du monde afin de célébrer sa mémoire. Malheureusement, après un premier baiser passionné entre Glenn et la belle inconnue qu’était Jude à ce moment précis, elle se trompe malencontreusement de sosie. Vingt ans plus tard, le trio est face à son marasme quand Glenn croise le chemin d’une fort mystérieuse mallette. Entre réalisme et situation absurde à la Monty Python, ce premier volume est prometteur.







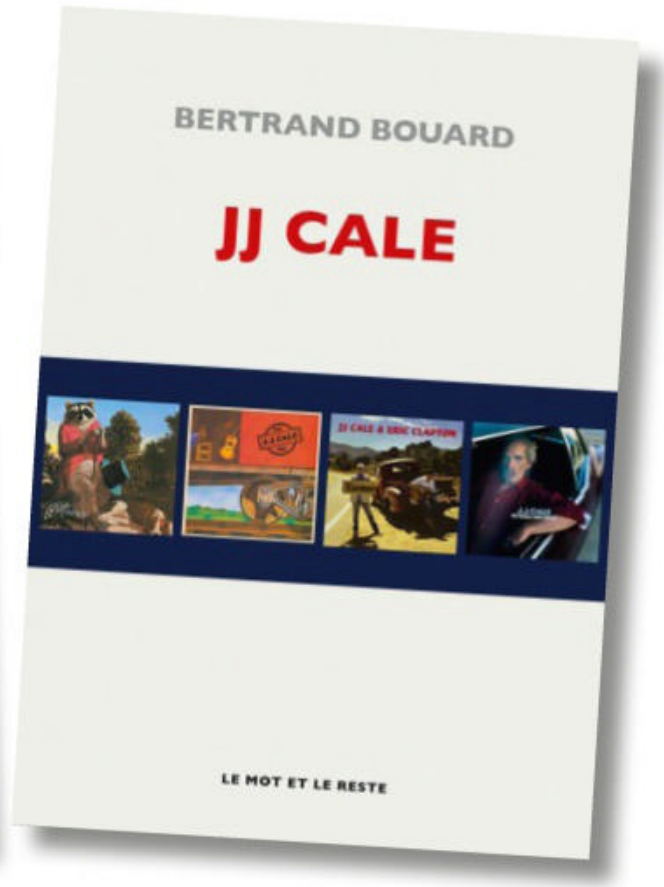
Maison rouennaise spécialisée dans l’édition d’ouvrages grand public, Petit A Petit propose régulièrement des albums consacrés à la musique et réalisés par un collectif de dessinateurs connus ou inconnus, mais toujours au diapason avec les sujets présentés. Histoire de débuter l’année en décibels de qualité, ce n’est pas moins de deux nouveautés qui viennent d’atterrir dans les bacs. Réalisé sous la houlette du journaliste Nicolas Finet, **“AC/DC En BD”** est un ouvrage bien fait dont l’originalité ne vient pas des informations connues qu’il contient, mais plutôt du traitement graphique qui en a été fait par les dix-huit dessinateurs qui se sont partagé les vingt chapitres écrits par Thierry Lamy. Ouvrage chronologique partant des années soixante à nos jours, le scénario de Lamy garantit une rythmique fluide sur laquelle les crayons, pinceaux et plumes des artistes s’en donnent à cœur joie au hasard des épisodes présentés. Parmi les signatures présentes, les amateurs apprécieront les cases du globe-trotter de la BD qu’est Joël Alessandra pour illustrer en aquarelle les débuts costumés d’Angus Young. Autres présences remarquées parmi les, Will Argunas et Christopher s’occupent de la tournée anglaise de 1976, de la fin de Bon Scott et des conflits internes. En fil rouge, un texte biographique fouillé rédigé par Nicolas Finet ponctue chaque épisode à la manière d’une histoire racontée par l’Oncle Paul. Fondu dans le même moule, **“Queen En BD”** est scénarisé par Emmanuel Marie tandis que les interludes biographiques sont écrits par l’auteure Sophie Blitman — déjà remarquée pour son travail sur les docu-BD consacrés à Bob Marley et Nirvana par le même éditeur. Si le réalisme du dessin constitue la colonne vertébrale du livre (voir les histoires de Samuel Figuière, Toni Cittadini ou Francesco Colafella), les interventions acidulées de Lauriane Rérolle, Antoine Pédron et François Foyard, ainsi que le côté gothique d’Alex-Imé, amènent des contrepoints graphiques intéressants à l’ensemble.

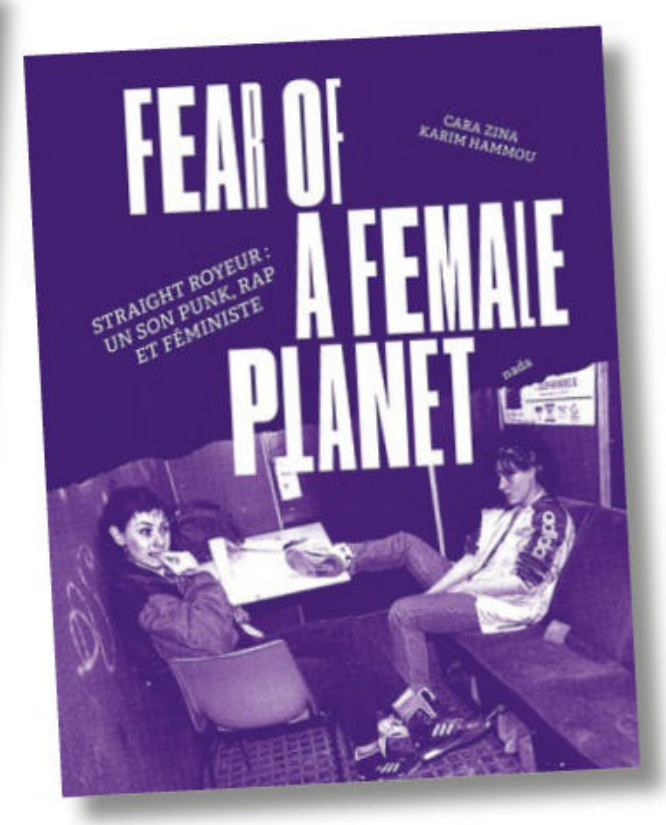
Enfer pour tous ceux qui y sont passés, la prison d’Alcatraz est une mine pour l’imagination d’auteurs à la recherche d’un sujet de choix. Avec **“Frank Lee, L’Après Alcatraz”** (Ankama), David Hasteda (dessin) et Ludovic Chesnot reviennent sur la nuit de l’évasion des frères John et Clarence Anglin et de Frank Lee Morris en y ajoutant un lendemain qui va à l’encontre de l’histoire officielle. En effet, dans la BD, le trio parvient à atteindre le rivage. Après avoir volé une voiture, Frank Lee et les frères Anglin se séparent. A partir de là, les auteurs imaginent la vie qui a probablement été celle du fuyard s’il a vraiment survécu à l’évasion : une existence pleine d’incertitude où rien n’est jamais acquis. Bien ficelée, avec un dessin à coups de serpe qui sied à l’ambiance, cette histoire de cavale tendue peut se lire tout en écoutant en boucle “Pour La Gloire” de Camera Silens. ❑

Le gros plan du Géant

Après un premier essai consacré à Johnny Hallyday, destiné aux enfants à partir de six ans, Pierre Crooks et l’illustrateur Fred Le Falher s’attaquent à un autre monument de la chanson française avec “Gainsbourg” (Balivernes). En douze chapitres présentés en autant de doubles pages, le duo passe en revue toute la vie de l’auteur de “Lemon Incest” sans rien omettre, sauf peut-être la cigarette. Réalisé au feutre, dans un style que n’aurait pas renié Tomi Ungerer, ni l’étoile montante qu’est Simon Roussin, l’ouvrage bénéficie d’une esthétique prenante qui devrait beaucoup accrocher les petits lecteurs.

Royales royalties





Listen To Me,
Un Portrait De Buddy Holly
ALAIN FEYDRI

Le Boulon/ Editions Du Layeur

Nous n'avons bien sûr pas tous la même conception de ce que doit être une biographie d'artiste, et on peut même avancer qu'en gros, il existe deux écoles : les classiques factuelles où l'auteur s'efface derrière son sujet, et celles où l'écrivain profite aussi du thème pour mettre en valeur son écriture et sa propre vision de l'artiste en question, demandant ainsi par conséquent au lecteur une double adhésion, au thème même — "*Waouh, ce musicien m'intéresse*" — et au style utilisé — "*Waouh, ce mec écrit trop bien.*" Ça se tente, hein, mais faut être subtil. L'autre truc complexe à doser, c'est le niveau de précisions et de détails donnés. L'auteur doit-il restituer dans son texte chaque infime parcelle de la Sainte Connaissance qu'il a lui-même assimilée, ou ne doit-il en filtrer que les seuls faits directement pertinents pour mieux concentrer son propos ? Vaste vieux problème qui ne se juge qu'au cas par cas tant la touche de l'écrivain peut tout transformer. On peut tout de même se demander, en soupesant les quatre cents pages consacrées par Alain Feydri à Buddy Holly pourtant disparu à vingt-deux ans, quelle aurait été la taille de sa biographie si le malheureux avait connu une aussi longue carrière que Mick Jagger ou Paul McCartney et si ce flot ininterrompu de précisions est absolument indispensable à la compréhension du musicien et de son œuvre. Quoique très bavard, l'ouvrage n'est cependant pas dépourvu de qualités. Le sujet pourtant fondateur n'a jamais été vraiment traité en français et tous les puristes apprécieront sans doute la minutie avec laquelle Feydri présente sa vaste et pointue culture rockabilly. Les lecteurs moins obsédés auront, eux, du mal à suivre cette longue énumération sans aucune hiérarchie, et peineront peut-être à vraiment comprendre qui fut ce pionnier du rock qui ne connut que dix-huit météoriques mois de succès avant le crash fatal, sa jeunesse et la brièveté de sa gloire dans des temps moins médiatiques expliquant sans doute cela. Destin pourtant tragique s'il en est que celui de ce jeune homme talentueux et novateur, laissant derrière lui des fans éplorés, une jeune veuve enceinte et un modèle de lunettes entré dans la légende. Sa disparition, avec Big Bopper et Ritchie Valens, marqua profondément les esprits et le fit entrer dans la grande mythologie du rock'n'roll et de l'Americana. That'll be the day the music died.

JJ Cale
BERTRAND BOUARD

Le Mot Et Le Reste

Entre nous, on peut bien se le dire, on avait un peu oublié JJ Cale au fond des années quatre-vingt. C'est pas qu'on l'aimait pas, mais le mystère que cet ennemi des relations publiques entretenait avec soin avait fini par, en quelque sorte, l'engloutir aussi. Peut-être était-ce dû, comme JJ Cale le pensait, à la destruction de sa guitare préférée : *"Dès que je me suis mis à jouer sur d'autres guitares, les ventes se sont mises à chuter"*, même si on comprend vite, sous la plume sobre et inspirée de Bertrand Bouard, auteur de cette épatante biographie, que ce serait plutôt sa sainte horreur de la promo, des longues tournées, des longs concerts — il croyait qu'il ennuierait son public —, des albums trop fréquents — idem — et son désir vital de mener une vie absolument normale — il a ainsi longtemps refusé d'apparaître sur ses pochettes — qui ont fait de ce guitariste de génie un Maître discret davantage révéré par ses pairs que par le très grand public. Très grand public qui achetait cependant ses compositions quand d'autres — Eric Clapton, Johnny Cash, Lynyrd Skynyrd — les chantaient, et fit de JJ Cale un musicien aussi fortuné que fabuleusement libre. Bouard dresse ici un portrait assez inattendu de l'artiste, JJ Cale n'était ni bourru ni paresseux mais en fait, bavard et perfectionniste, il n'a jamais pris de cocaïne — ô déception de tous ceux qui ont beuglé le refrain en boîte de nuit — et, minimaliste en musique comme à la ville, préférait vivre dans sa caravane Airstream que dans les luxueuses propriétés que ses royales royalties auraient pu lui procurer. Loin d'être aussi rustico-hillbilly qu'il le paraissait, c'était au contraire un habile technicien de studio et un fin producteur qui bidouillait avec le même talent guitares ou consoles ultra-modernes. Impressionnant mais charmant, brillant mais modeste, détaché mais généreux, le JJ Cale de Bouard dévoile un gentleman-guitariste à l'élégance légère qu'on est heureux d'avoir si parfaitement retrouvé.

Fear Of A Female Planet, Straight Royeur :
Un Son Punk, Rap Et Féministe
CARA ZINA ET KARIM HAMMOU

Nada

Certains livres sont comme des capsules temporelles, et leur lecture rappelle subitement toute une époque, son parfum, ses décors comme ses acteurs. "Fear Of A Female Planet" est de ceux-là : on l'ouvre et, hop, on est en 1990, à Nancy, puis à Lyon, où deux copines énervées, Cara Zina et Virginie bientôt Despentes se lancent dans le rap féministe et ultra-contestataire avec leur groupe Straight Royeur. C'est par hasard que le sociologue Karim Hammou a découvert récemment leur existence et c'est avec Cara Zina qu'ils écrivent donc à deux mains cette histoire, soutenus par les témoignages directs de Despentes et des autres participants de la chouette aventure. Rap, certes, mais tellement furieux qu'il en était aussi punk, inspiré autant par les Bérus que Public Enemy et par la saine colère des deux jeunes femmes, indignées par le sexisme comme par le racisme et les injustices sociales dans un Lyon alors bouillonnant de contre-culture. Le groupe ne durera que quelques courtes années, et disparaîtra en 1992 sans que la place qu'il mérite dans l'histoire du rap français ne lui soit reconnue. Mais les temps ont changé, la parole féministe est devenue audible, il est donc temps de les redécouvrir. *"Le moment est venu d'avoir de la mémoire, les femmes ont une histoire."* ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Un punk à crête vêtu d'un kilt

Dave Gahan & Soulsavers

Photo Robert Gil

The Stranglers

8 DÉCEMBRE, GROUND CONTROL (PARIS)

Burnel, dernier survivant de la mouture originale des Stranglers, a réussi à sauver une date française de la méga tournée européenne annulée *in extremis*. Filmé pour la télé, ce show prévu pour durer quarante-cinq minutes était une divine providence pour les fans parisiens, dont un punk à crête vêtu d'un kilt qui grimpa sur scène pour danser au son de "No More Heroes". Les Stranglers ont privilégié leur récent album "Dark Matters", avec une excellente version de "White Stallion". Un rappel inespéré et non prévu aligne trois classiques : "Walk On By" avec Toby Hounsham au Moog solo en brillant remplaçant du regretté Dave Greenfield, "Go Buddy Go" en mode rock'n'roll basique et "Tank" en final flamboyant. Quatre-vingts minutes de punk rock mélodique et hargneux à la fois.

OLIVIER CACHIN

Dave Gahan & Soulsavers

10 DÉCEMBRE, SALLE PLEYEL (PARIS)

Tel un Elvis surgi des Enfers, Dave Gahan débarque, lunettes noires, vêtu de noir sous des lumières rouge sang, entouré de ses douze apôtres Soulsavers pour interpréter l'intégralité d' "Imposter", son récent album de reprises. "Lilac Wine", popularisé par Nina Simone et Jeff Buckley, est bouleversant, tout comme "A Man Needs A Maid", du Neil Young période "Harvest". "Always On My Mind" conclut la douzaine de classiques, avant un rappel Depeche Mode foudroyant avec un "Personal Jesus" qui rend hystérique le public, suivi de l'impeccable "John The Revelator", pour tirer sa révérence sur "Take Me Back Home". Quatre-vingt-dix minutes touchées par la grâce, dans une intimité musicale inenvisageable avec Depeche Mode.

OLIVIER CACHIN

Last Train

10 DÉCEMBRE, JOUÉ-LÈS-TOURS (LE TEMPS MACHINE)

Salle pleine et public enthousiaste pour la reprise d'une tournée interrompue fin 2020. La tonalité reste très rock à guitares, mais le quartette alsacien accentue de plus en plus son parti pris atmosphérique : il varie les climats et les tempos sur des morceaux qui n'hésitent pas s'étirer, et ose insérer une nouvelle composition inédite de vingt minutes parmi des extraits de ses deux albums. Et si le jeu de scène du chanteur-guitariste (bien secondé par ses trois complices) reste un modèle de haute énergie, il inclut maintenant des pauses salutaires au piano qui constituent autant de respirations bienvenues. Un concert intense et généreux jusqu'au très attendu "The Big Picture", le final expressionniste qui en constitue l'un des points culminants.

H.M.

You Said Strange

17 DÉCEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Trois années après avoir brillamment assuré la première partie de Cabbage au même endroit, le quatuor de Giverny se produit cette fois en tête d'affiche afin de célébrer la sortie de "Thousand Shadows Vol. 1", son second album très attendu. Devant une audience hautement acquise à sa cause et probablement un charter affrété de Normandie venu encourager la fierté locale, le groupe aussi taiseux que bruyant avec son assise psyché scalpe les premiers rangs séance tenante grâce au nouveau "Mourning Colors". Peu de fioritures mais beaucoup de guitares élégantes sous tension qui déclenchent l'agitation dans la fosse, amplifiée par les apparitions de Rafaël de We Hate You Please Die et de Darko d'Animal Triste sur le final sans fin de "The Way To The Holy War (Jesus)", enfumé façon Dandy Warhols. Derrière le fleuron Limiñanas et en compagnie de Bryan's Magic Tears et MNNQNS, You Said Strange confirme la grande forme de la scène psyché/ shoegaze française.

MATTHIEU VATIN

You Said Strange

Photo Titouan Massé

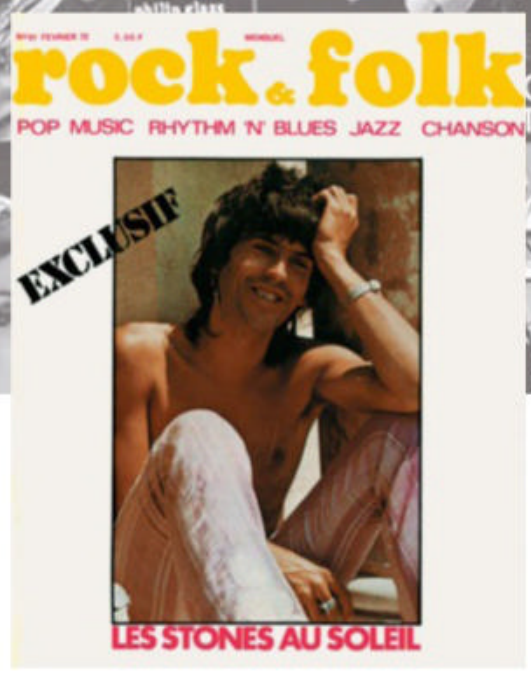
rock&folk
HORS-SERIE

EN KIOSQUE
et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Ça ne s'invente pas

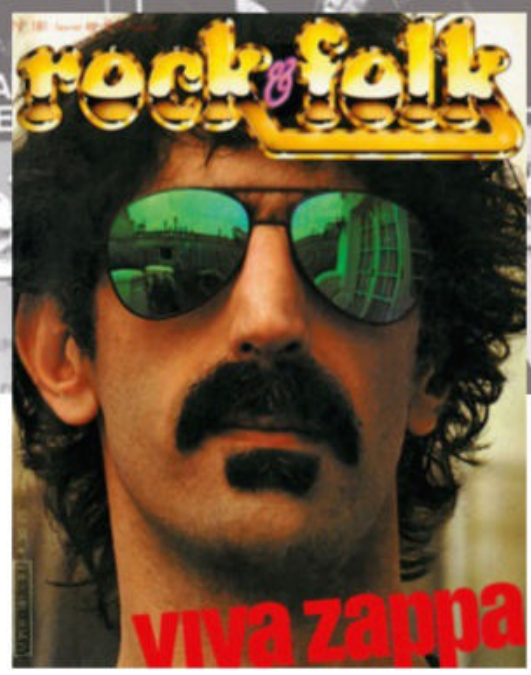
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



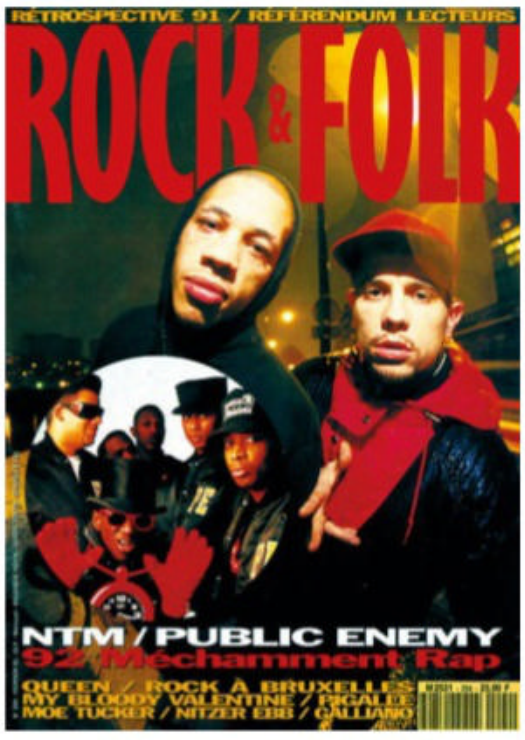
FEVRIER 1972 R&F 61

Ce bon vieux magazine retrace l'évolution des **Rolling Stones**, émancipés du blues et des Beatles, et laisse déjà filtrer l'idée que l'apothéose est derrière eux. Dominique Tarlé ramène des photos de Nellcote. Allen Klein sort la compile **"Hot Rocks 1964-1971"**. C'est l'un des disques les plus achetés par l' *"Américain moyen"* avec "Bengla Desh" (*sic*). Capitol signe un gros chèque à l'ordre d'Apple Records, Allen Klein a maintenant 4,5 millions de dollars sous le coude, la recette du concert au Madison Square Garden qu'il doit reverser aux sinistrés du **Bangladesh**. Confier 4,5 patates à Allen Klein, quelle bonne idée ! Jugé *"nuisible aux objectifs moraux du gouvernement"*, **Santana** se fait expulser du Pérou et confisquer pour 300 000 dollars de matériel. Il devait jouer dans un stade pour les victimes d'un tremblement de terre. Le stade a cramé la veille.



FEVRIER 1982 R&F 181

Robert Fripp reforme King Crimson, il voulait *"rejouer en Première Division du rock and roll"*. Il dit *"rock and roll"* mais il parle comme France Culture moins la culture. Soudain brille une paillette d'humanité : *"J'ai pleuré vers la fin de 'Rencontre Du Troisième Type', lorsqu'apparaît cette merveilleuse petite créature"*. **Tom Verlaine** vit replié à Chelsea, grugé, complètement fauché, et tabassé dans la rue pour trois dollars. Comme si ça ne suffisait pas, on lui pose une question à la Jacques Chancel : *"Pourquoi composez-vous de la musique ?"*. Pour Richard Butler (**Psychedelic Furs**), la musique anglaise doit sa qualité à *"cet état de dépression générale"*, sachant que Los Angeles est une ville confortable *"où l'on ne trouve pas de grands groupes"*. Psychedelic, hein ? Ben ouais, *"Echo & The Bunnymen ne s'habillent pas en petits lapins !"*

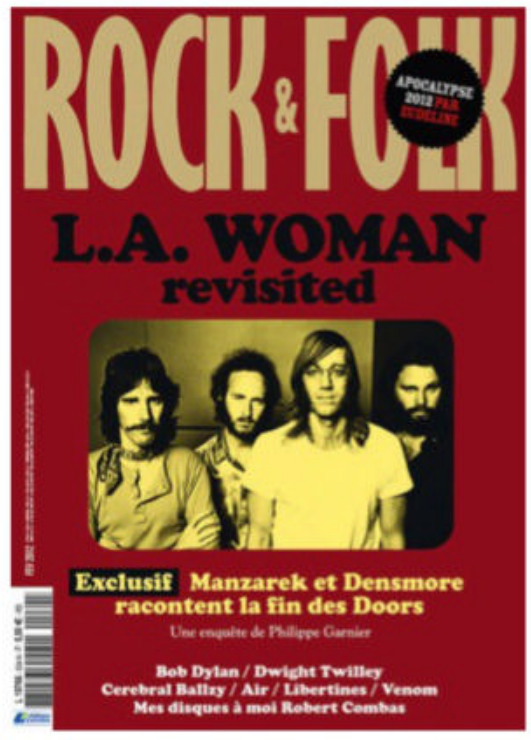


FEVRIER 1992 R&F 294

1992 en six mots : hard rock, rap, noise (l'idylle Anthrax/ Public Enemy donne le ton d' *"une ère plus qu'agitée"*), roots (bye la révolte, bonjour le *"conservatisme puritain"*), UK et France (*"1991 prouve que le rock d'ici a un présent fourmillant et un avenir prometteur"*). Ce qu'en dit **François Hadji-Lazaro** (Boucherie Productions) n'incline pourtant pas dans ce sens : *"Le ramassage des groupes par les majors a été catastrophique. Parabellum est mort, OTH en train de crever, Noir Désir aussi, les Chihuahuas se sont fait virer de chez Epic, et les Wampas de la Fnac."* Joey Starr : *"Ah, ces rockeursss !"* Le rock, **NTM** n'en fait pas des bains d'oreille. *"Déjà, y a un problème de rythme. Les meufs, franchement. Quand j'regarde ma meuf, j'suis rassuré."* Message de Kool Shen à un gus de Rock&Folk qui a flingué l'album "Authentik" : *"Joey va l'fumer"*.

FEVRIER 2002 R&F 414

De toute façon, Rock&Folk, c'est soit la galerie de chanteuses, soit **l'abécédaire du metal**. Ce mois-ci, ce sera metal, *"le style qui semble le mieux parti en ce début de millénaire, parce que le son flirte avec la plupart des dangers modernes, techno et rap compris"*. Dans la tranche des *"vieux qui bandent encore"*, **Motörhead**, qui a établi *"une nouvelle échelle de valeur pour mesurer la souffrance auditive"*. Dans la tranche des *"jeunes qui montent"* : les **Pleymo** de Fontainebleau pour qui *"la réussite, c'est NTM. Ils ont rempli quatre Zénith en restant droits."* D'ailleurs, ils prédisent au metal la même explosion que le rap. C'est hard ! La techno agonise. C'est la transe des nouveaux hippies. Les pochettes des **Chemical Brothers** le disent : *"Notre musique vient du passé, plutôt que d'insister sur son côté futuriste"*, comme font leurs concurrents.



FEVRIER 2012 R&F 534

Bob Dylan poursuit le Never Ending Tour comme un canard sans tête, définitivement rétif à la crème au beurre. Rock&Folk souffle pour lui les cinquante gâteaux de sa carrière et commente cinquante de ses chansons emblématiques. Tu crois qu'il dirait merci, Dylan ? Ce sera le Nobel ou rien. La French Touch devient *"pop classique"*, mais **Air** aspire à devenir *"pop antique"*. Le duo a composé la BO du "Voyage Dans La Lune", le film restauré de Méliès (1902). Si les trois de **Mustang**, trop gominés pour les caves, trop caves pour les ayatollahs du rockab', ont retenu quelque chose des fifties, c'est savoir écrire *"une chanson solide qui tient toute seule"*. L'attitude, c'est bien, l'anti-toc, c'est mieux. Où l'on entend Jordan Gatesmith, jeune rocker de Minneapolis, déclarer : *"Je ne veux pas que* **Howler** *dure jusqu'en 2025"*. Mission accomplie, semble-t-il.

ABONNEZ-VOUS

FLASHEZ-MOI POUR VOUS ABONNER

1 AN
soit 12 numéros
Papier + Numérique
71 €
AU LIEU DE 152,28€

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock and Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ 1 an 12 n° print + numérique 71€
au lieu de 152,28€ **

Je choisis de règler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**
☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° _____

Date d'expiration _____ Cryptogramme _____

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP654

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : _____ Ville* : .....

Tel : _____

INDISPENSABLE POUR LA LECTURE DE VOTRE VERSION NUMÉRIQUE

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Lariviere. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Lariviere par courrier à Editions Lariviere service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com. * Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2022.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"*Je préfère me faire plaisir à acheter des guitares plutôt qu'engraisser les banquiers*", Francis Kuntz, collectionneur, dans "*Guitare. Un Art De Vivre*" (EPA, 45€, cité par Olivier Nuc, Le Figaro du 31 décembre). Ça part d'une bonne intention. Cette passion sincère qui réunit des aficionados comme notre Grolandais ou Christian Prouteau (à quand un "Mes Disques A Moi" avec le fondateur du GIGN ?) est évidemment très sympathique. Mais faire de cet instrument un placement plaisir et un objet de spéculation va justement provoquer l'effet non désiré : ce seront bientôt les banques, justement, qui posséderont les Fender Custom Shop, comme elles le font déjà pour les violons du XVIII[ème], prêtant aux concertistes les Stradivarius ou les Guarnieri qu'ils ne peuvent plus acquérir. J'avais dîné chez un cinéaste argentin de bon goût (il a fait un long-métrage sur "*la place des femmes*" dans son pays et "*le combat pour l'avortement*", — "*Je voulais faire un film sur l'être humain*", ce genre). Après le repas, comme un enfant avec son train électrique, il m'avait conduit dans son bureau pour me montrer une superbe Jazzmaster de 1958. Tout d'origine, manche parfait, état concours. Je lui demandais où il avait trouvé une telle rareté, il me répondit, avec le sourire satisfait de celui qui a fait une bonne affaire :
- "*A Cuba, je l'ai achetée deux cents dollars à un vieil homme.*"
L'engin en valait au moins vingt mille.
Je n'ai jamais cherché à revoir cette belle personne qui se conduit comme une ordure.

"*… et puis il y a les NFT et la blockchain…*" C'est la nouvelle tarte à la crème, énoncée d'un air entendu, les yeux dans le lointain, par les mêmes qui prédisaient il y a vingt ans que les sonneries de portables seraient l'avenir de la musique, que le CD-R n'était pas plus dangereux que la cassette, puis que "*l'industrie du disque n'a pas su anticiper les enjeux de la révolution numérique*". Quand on leur demande de préciser leur pensée, ce qu'on aurait dû faire, ou ce qu'on pourrait accomplir d'intéressant avec leurs "non-fungible tokens", c'est beaucoup plus vague. Depuis le disque compact, l'intérêt du numérique (et aussi sa faiblesse, qui a permis le piratage) c'est que chacun se retrouve exactement avec le même son que dans la cabine de mastering. Ce n'est pas son prix ou sa rareté qui font la valeur d'une musique. Et le code ISRC, apparu à la fin des années quatre-vingt, permet d'identifier chaque enregistrement, pas besoin de lignes de code renvoyant à un certificat d'authenticité (les "jetons non-fongibles") dans une base de données partagée (la "blockchain") pour ça. Brian Eno, qui s'y connaît en poudre aux yeux arty (sur the-crypto-syllabus.com) : "*Je vois un monde inondé d'argent et de spéculation parce que les divers gouvernements de la planète, qui ne veulent pas apporter de changements structurels sérieux, ont décidé de résoudre tous les problèmes en imprimant plus d'argent. Cette monnaie hélicoptère est probablement la raison pour laquelle les actions montent en flèche lorsqu'il y a une situation d'urgence comme le Covid-19, les spéculateurs se rendent compte qu'une nouvelle situation d'urgence signifie une nouvelle injection d'argent, et ils savent qu'une grande partie de cet argent finira entre leurs mains (…). J'ai été approché plusieurs fois pour* 'faire un NFT'. *Jusqu'à présent, rien ne m'a convaincu qu'il y avait quelque chose de valable à réaliser dans ce domaine. Pour moi, le fait d'en avoir pour son argent implique de créer quelque chose qui ajoute de la valeur au monde, et pas seulement à un compte bancaire. Si j'avais d'abord voulu faire de l'argent, j'aurais eu une carrière différente, et j'aurais été un autre type de personne. Je n'aurais probablement pas choisi d'être un artiste. Les NFT me semblent juste un moyen pour les artistes d'obtenir une petite part du gâteau du capitalisme mondial, notre propre petite version de la financiarisation. Comme c'est mignon, maintenant les artistes peuvent aussi devenir de petits connards capitalistes.*"
Je ne suis pas sûr qu'il ait fallu attendre les NFT pour ça. Ce qui me paraît plus significatif, c'est la tentative d'introduire l'exclusivité dans des domaines qui étaient jusqu'ici démocratiques. Un disque génial coûte le même prix qu'un disque moins abouti, au cinéma le tarif est le même pour un blockbuster ou un film fauché, et c'est très bien. En 1993, Eno avait déclaré à Ron Arad qu'en 1990, il avait pissé dans l'urinoir de Duchamp, exposé au MoMA de New York : " '*La Fontaine' est transportée partout dans le monde — il en coûte environ trente ou quarante mille dollars pour l'assurer chaque fois qu'elle voyage. Je me suis dit :* 'C'est absolument stupide, tout le message de cette œuvre est : '*Vous pouvez prendre n'importe quel objet et le mettre dans une galerie.' Il n'est pas nécessaire que ce soit celui-là, qui perd complètement le sens. Cela m'a semblé exemplaire du monde de l'art, qui se couvre encore une fois de ridicule en dessinant une clôture autour de cette chose, en disant :* 'Ce n'est pas n'importe quel pot de pisse ordinaire, c'est CELUI-LÀ, le spécial, celui qui vaut tout cet argent.' "
Ça pourrait être un âge d'or pour la musique : le matériel de base n'a jamais été aussi abordable, on peut entendre instantanément notre morceau à n'importe quel point du globe (il y a vingt-cinq ans, même certains albums de Pink Floyd ou des Beatles étaient difficiles à trouver en magasin) ; tous les formats, physiques ou numériques, sont disponibles, des trucs sortis de nulle part vont cartonner et de grosses machines se viandent. Pourtant, on a l'impression que tout est naze, au moment précis où la situation se décante : les algorithmes ont recréé les hiérarchies préexistantes (les playlists du streaming ont remplacé les têtes de gondole et le matraquage radio), et maintenant on voudrait nous inoculer le virus de l'art bidon défiscalisé ?

Portrait de Jean-Max Rivière par Nathalie Simon (Le Figaro du 15 décembre). Il a écrit pour Bardot, Gréco, Hardy, Reggiani ou Gilles Marchal, belle voix grave qu'on n'oublie pas. Cet auteur prolixe n'a cessé de s'enthousiasmer pour les autres. Quand j'ai sorti le premier disque sur mon label, il m'a contacté pour m'encourager, me présentant des personnages attachants comme Georges Chatelain, guitariste de Nancy Holloway qui a enregistré le premier album de Nino Ferrer (avec quatre micros et un Revox) à L'Ambassy de Dijon, avant de fonder le studio CBE avec Bernard Estardy. Il y a quatre ans, Jean-Max fêtait à La Nouvelle Eve ses quatre-vingts ans et ceux de sa chère épouse Francine, ça non plus, ça ne s'oublie pas : voir et entendre ses amis Alain Turban ou Jim Larriaga (auteur de "La Cantine", pour Carlos…), empoignant une guitare, chanter au débotté avec classe et casser la baraque comme peu de rockers en sont capables, ça remet les choses en perspective. Il y a des artistes de variété qui peuvent nous en montrer côté engagement et présence.

Dans "Photogrammes" (Grasset, 22 €), le grand directeur de la photographie Renato Berta raconte sa vie derrière le viseur. Tout ce qu'il décrit est transposable dans la musique, ainsi sur la fin de la pellicule, qu'il aborde avec pragmatisme et nuance (avec les caméras numériques "*les nuits sont les mêmes pour tout le monde*"). J'ai composé la musique de trois films dont il a fait les images, des projets difficiles. Ce chef-opérateur, qui a tourné avec Godard ou Louis Malle, ne s'est jamais plaint de ces moyens restreints. "*Quand on a un budget de 100 pour faire un film, on réfléchit à ce qu'on peut faire avec cette somme-là et on fait un film qui coûte 100 (…). Si on a 1 000, on fait un film qui coûte vraiment 1 000, et non un film qui, sans les cachets des comédiens, coûterait 1 000… sinon, c'est la catastrophe assurée !*"
Quand il explique que la Nouvelle Vague a instillé chez certains réalisateurs actuels l'idée fausse que la technique n'avait plus d'importance (alors qu'elle avait apporté ses propres innovations), on ne peut que penser à ce que les inexactitudes sur le punk (pour moi la musique la plus difficile à jouer, avec le disco) ont pu engendrer comme disques bâclés. Lorsque j'ai commencé, le mot professionnel nous faisait horreur parce qu'on craignait qu'il masque un vide artistique, mais quand on progresse, on réalise que la technique est émancipatrice, à condition de la maîtriser suffisamment pour ne pas s'y engluer. Justement, plus je travaille un instrument, plus je me trouve pataud. Si vous avez des tuyaux pour que je m'améliore à l'harmonica chromatique, à la clarinette ou au vibraphone, n'hésitez pas, écrire au journal qui transmettra (cours en visio acceptés). ❑

Photo Bruno Berbessou

UNIQUE EN FRANCE

3 SALLES 5 SYSTÈMES

DE 3 000 € À 100 000€

L'EXPÉRIENCE HOME-CINÉMA

SON-VIDÉO.COM

Testez et comparez le meilleur de la TV OLED et QLED, vidéoprojection 4K, projection ultra courte focale et son Atmos sur près de 200 m².

SON-VIDÉO.COM PARIS EST 309 AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94500 CHAMPIGNY-SUR-MARNE

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma

Rap ou Métal ?
Certains ne sont pas faits pour rentrer dans les cases !

Nouveau Taigo.

N'en faites qu'à votre *style.*

Forfait Volkswagen Flexibilité.
Changez quand vous voulez.*

* Forfait Volkswagen Flexibilité : Offre Location longue durée sans engagement, possibilité de résilier à tout moment, changer de véhicule sous réserve d'acceptation du nouveau dossier par Volkswagen Bank. Tout loyer commencé est dû. Offre réservée aux particuliers **entre le 01/01/2022 et le 31/01/2022 et immatriculation avant le 30/06/2022**, chez les distributeurs en France métropolitaine participants et sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank Gmbh – SARL de droit Allemand – Capital 318 279 200 € – Succursale France : Bâtiment Elllipse – 15, av de la Demi-Lune – 95700 Roissy-en-France – RCS Pontoise 451 618 904 – Inscription au registre des intermédiaires d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22. 3 ans d'entretien, garantie et assistance inclus. Entretien obligatoire souscrit auprès de Volkswagen Bank. Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle obligatoire incluse.

Cycles mixtes de la gamme Taigo (l/100 km) WLTP : 5,5-6,8. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 124-156,2. Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – S.A. au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts – RCS Soissons 832 277 370.